

**TROIS  
CŒURS**

JACK LONDON

# TROIS CŒURS

( HEARTS OF THREE )

TRADUIT PAR LOUIS POSTIF



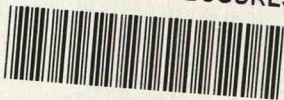
HACHETTE

Biblioteca Centrală Universităţii  
"Carol I" Bucureşti

Cota..... I 107781

59/11

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20110276

CA 600476

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays,  
Copyright by Librairie Hachette, 1938.

## AVANT-PROPOS

---

Le lecteur voudra bien m'excuser si, au début de cet avant-propos, je me rends coupable d'un péché d'orgueil. A la vérité, la présente œuvre constitue une sorte de célébration : elle commémore mon quarantième anniversaire, mon cinquantième livre, ma seizième année dans le métier des lettres. En outre, avec *Trois Cœurs*, je viens de tâter à un nouveau genre littéraire, mais, si je me livre aujourd'hui à semblable prouesse, je me promets d'y renoncer définitivement à l'avenir. Néanmoins je n'hésite pas à proclamer ma fierté pour le fait accompli. Aux lecteurs friands d'aventures, je conseille de passer outre et de se plonger incontinent dans le récit qui va suivre.

Aux autres, plus curieux, qu'ils me permettent de leur fournir quelques explications. Le développement universel du cinématographe en tant que distraction populaire n'a pas tardé à épuiser la réserve des romans mondiaux les plus célèbres. En une seule année, une compagnie, comprenant une vingtaine de metteurs en scène, est capable à elle seule de filmer, outre la production entière de Shakespeare, Balzac, Dickens, Scott, Zola et Tolstoï, celle de douzaines d'écrivains moins féconds. Etant donné qu'il existe des centaines d'entreprises similaires, bientôt se posa cet angoissant problème : la pénurie de « matière première » entrant dans la composition d'une bande.

Les « producers » se procurèrent les droits de filmer tous les romans, nouvelles, pièces de théâtre encore protégés par le « copyright ». Quant aux œuvres tom-

bées dans le domaine public, elles furent mises à l'écran avec une hâte de chercheurs d'or découvrant brusquement un riche placer. Des scénaristes par dizaines de milliers —, car ni hommes, ni femmes, ni enfants ne se jugeaient indignes d'écrire des scénarios — pillaient toute une littérature, protégée ou non, s'arrachant les revues, les journaux sortant des presses pour y démarquer toute idée originale conçue par d'autres confrères.

Il convient d'ajouter qu'à leur tour ces forbans furent la proie de directeurs malhonnêtes qui volaient leur travail ou ne les payaient pas. Mais, à l'heure actuelle, je connais des scénaristes qui roulent sur leurs trois autos, ont leurs deux chauffeurs, envoient leurs enfants dans des lycées dispendieux et jouissent d'un crédit illimité en banque.

Ce fut à la rareté des « matières premières » que les scénaristes durent, dans la suite, d'être respectés et mieux rétribués par les compagnies cinématographiques. On s'adressa de préférence aux écrivains célèbres. Mais un homme ayant écrit une vingtaine de romans n'est pas nécessairement un bon scénariste, et *vice versa*.

Il fallut donc faire appel à la division du travail. Des écrivains éminents, spécialisés dans des sujets « filmables », inaptes à composer une œuvre d'imagination, écrivirent des scénarios que les autres transformèrent en romans.

Un jour, M. Charles Goddard rendit visite à un nommé Jack London et lui tint ce langage : « Nous avons choisi, pour notre prochain film, l'époque, l'endroit où l'action se déroule, et les artistes. Les compagnies cinématographiques, la presse et les capitaux sont prêts. Qu'attendons-nous pour collaborer? » Et, en effet, nous collaborâmes. Résultats : *Trois Cœurs*. Quand j'aurai dit que M. Goddard est l'auteur des *Dangers de Pauline*, des *Exploits d'Elaine*, de *La Déesse*, d'*Enrichis-toi vite* et de *Wallingford*, on comprendra que sa compétence ne saurait être mise en doute. Je lui suis redevable du nom de la présente héroïne.

Sur le ranch, dans la Vallée de la Lune, il composa

ses quinze premiers épisodes, mais il écrivait plus vite que moi et il me devança de plusieurs semaines. Ne vous trompez point sur la valeur du mot : épisode. Le premier épisode comprend une longueur de mille mètres de film, les quatorze autres, 650 mètres chacun. Ils se composent, en outre, d'environ quatre-vingt-dix scènes, soit au total quelque treize cents scènes.

Néanmoins, nous nous attelâmes simultanément à la besogne. Je ne pouvais tabler sur les événements qui allaient se dérouler immédiatement ou dans une douzaine de chapitres. M. Goddard pas davantage. Conséquence inévitable : *Trois Cœurs* manquent peut-être de cohésion, mais certainement pas de logique.

Imaginez ma surprise lorsqu'un jour, travaillant à mon deuxième épisode je reçus à Hawaï le scénario du quatorzième épisode que M. Goddard m'envoyait par courrier de New-York. Je le parcourus d'une traite. Mon héros s'était marié à la femme qu'il ne fallait pas ! Et il ne me restait qu'un épisode pour me débarrasser de l'intruse et le marier avec l'épouse qui lui était destinée.

Mais M. Goddard est le maître de l'action et de la vitesse. L'action ne le gêne en rien. « Exprimez-moi cela », recommande-t-il à l'artiste en dirigeant une prise de vues. Là-dessus, l'artiste s'évertue « à exprimer », car M. Goddard poursuit : « Exprimez la douleur, la colère, la sympathie, des intentions homicides, ou une tendance au suicide. » C'est tout. Il faut qu'il en soit ainsi, autrement quand terminerait-on les mille trois cents scènes du film ?

Mais songez au malheureux écrivain que je suis, incapable d'user de ce terme magique : « Exprimez », mais qui doit décrire, et parfois longuement, les nuances créées si allégrement par M. Goddard. Dickens lui-même ne jugeait pas excessif d'employer un millier de mots pour écrire et analyser les multiples sentiments d'un de ses personnages. Mais M. Goddard n'a qu'à dire : « Exprimez ceci ou cela », et les esclaves de la camera s'exécutent.

Et l'action ! Certes, j'ai écrit des romans d'aventures dans ma vie, mais pas un seul n'approche de *Trois Cœurs* en ce qui concerne l'action.

A présent, je sais pourquoi certains films sont populaires. Je comprends aussi pourquoi « M. Barnes, de New-York », et « M. Potter, du Texas », se sont vendus par millions d'exemplaires. Je n'ignore pas non plus pour quelle raison une harangue démagogique produit parfois plus d'effet, en période électorale, qu'un acte sublime accompli par un homme d'Etat. Quoi qu'il en soit, ce roman écrit par moi d'après le scénario de M. Goddard m'a procuré une expérience pleine d'intérêt et instructive au premier chef. Elle a donné, à mes anciennes généralisations sociologiques, une direction et de la lumière. Cette aventure m'a permis de saisir mieux que jamais la façon de penser du peuple.

Si on peut qualifier de collaboration ma part de travail dans la création de *Trois Cœurs*, laissez-moi m'en réjouir. Mais hélas! je crains que M. Goddard ne soit un collaborateur unique de son espèce. Nous n'avons jamais eu de discussions, ni échangé un mot aigre-doux. Peut-être suis-je moi-même une perle entre les collaborateurs. N'ai-je pas, sans protestation ni murmure, laissé M. Goddard « exprimer » à satiété, pendant quinze épisodes de son scénario, mille trois cents scènes, dix kilomètres de film, cent onze mille mots de texte? Cependant, mon roman terminé, je voudrais ne l'avoir pas écrit, tout simplement parce qu'il me plairait de lire moi-même cette histoire, afin de savoir si elle « se lit ». Oui, je serais curieux de m'en rendre compte!

Waikiki-Hawaiï.

23 mars 1916.

JACK LONDON.

# TROIS CŒURS

## CHAPITRE PREMIER

En cette matinée de printemps les événements se précipitèrent, pour Francis Morgan, avec une rapidité foudroyante. Sans le moindre avertissement, le Destin le plongea dans un drame sentimental du nouveau monde latin et ne le lâcha plus.

Cependant il était encore inconscient de l'agitation des hommes. La veille, il s'était couché tard à la suite d'une interminable partie de bridge, et il venait à peine de se lever. Assis dans le salon-bibliothèque, — pièce d'une sombre élégance d'où son père, jusqu'à la fin de ses jours, avait dirigé de multiples et importantes affaires, — Francis Morgan déjeunait de fruits et de porridge.

« Parker, demanda-t-il au valet de chambre qui avait servi son père avant lui, t'est-il arrivé de remarquer quelque signe de graisse chez mon père en ses derniers jours ?

— Oh ! non, Monsieur, fut la réponse, prononcée avec toute la déférence d'un serviteur stylé, mais accompagnée d'un involontaire coup d'œil sur les magnifiques proportions du jeune homme. Votre père, Monsieur, n'a jamais perdu sa sveltesse. Son corps est toujours resté le même : les épaules carrées, la poitrine large, les os solides, mais la taille mince, Monsieur, toujours mince. Au sortir du bain, il aurait fait rougir de honte les jeunes gens de la ville. Il prenait



grand soin de sa personne : jamais il ne négligeait ses exercices de culture physique au lit, Monsieur. Une demi-heure chaque matin. Rien ne l'en aurait empêché. Il appelait cela sa « religion ».

— En effet, c'était un beau spécimen d'homme, commenta le jeune Morgan, jetant un coup d'œil au *ticker*, autrement dit à l'appareil enregistreur et aux différents appareils téléphoniques installés par son père.

— Certes, oui, Monsieur, acquiesça Parker. Il était mince en dépit de ses épaules, de ses os et de sa poitrine. Et vous tenez de lui, Monsieur, mais avec des formes plus généreuses. »

Le jeune Morgan, héritier de plusieurs millions de dollars ainsi que de la vigueur paternelle, se renversa nonchalamment dans un vaste fauteuil de cuir, étendit ses jambes à la façon d'un lion de ménagerie en pleine force et débordant de santé, et parcourut l'article d'un quotidien qui l'informa d'une nouvelle baisse du *Culebra Cut*, de Panama.

« Si je n'appartenais pas à la race des Morgan, il est certain que j'aurais déjà pris de l'embonpoint à mener cette existence, dit-il en bâillant..., n'est-ce pas, Parker? »

Le vieux serviteur, habituellement long à répondre, sursauta à cette brusque interrogation.

« Oh! oui, Monsieur, c'est-à-dire, non, Monsieur. Vous êtes très en forme. »

— Tu fais erreur, lui assura le jeune homme. Peut-être que je n'engraisse pas, mais je m'amollis sûrement... Allons, dis-moi ton avis, Parker?

— Eh bien, oui, Monsieur, c'est-à-dire, non, Monsieur. Vous êtes exactement le même qu'à votre sortie du collège, voilà trois ans.

— Et depuis, j'ai choisi l'oisiveté comme profession, déclara Francis en riant. Parker! »

Cette fois Parker fut tout oreilles. Son maître se débattait gravement avec lui-même, comme si le problème à résoudre était d'une importance capitale, et il caressait la petite moustache en brosse que depuis peu il laissait pousser sur sa lèvre supérieure.

« Parker, je vais aller à la pêche. »

— Bien, Monsieur.

— J'ai ordonné qu'on m'envoie quelques lignes. Apporte-les-moi pour que j'y jette un coup d'œil. Je crois qu'une quinzaine en plein air m'est indispensable. Si je m'enferme ici, je vais sûrement engraisser et faire le déshonneur de ma famille. Te souviens-tu de Sir Henry? ...l'authentique Sir Henry, ce vieux fanfaron de boucanier?

— Oui, Monsieur, j'ai lu son histoire quelque part (1). »

Parker s'était arrêté dans l'encadrement de la porte, le temps nécessaire pour que la volubilité de son jeune maître prit fin et lui permit d'aller faire sa commission.

« Il n'y a pas de quoi être fier de ce vieux pirate.

— Oh! monsieur! protesta Parker. Il était gouverneur de la Jamaïque. Il mourut respecté de tous.

— C'est miracle qu'il ne soit pas mort au bout d'une corde, ricana Francis. En tout cas, il est la seule brebis galeuse de la famille fondée par lui. Mais voici où je veux en venir : j'ai examiné de près son portrait. Eh bien, il conserva jusqu'au bout sa belle forme, et mourut avec un torse mince. Dieu merci! Il nous a légué un splendide héritage! Nous autres, Morgan, ne sommes jamais parvenus à retrouver son trésor, mais ce physique qu'il nous a transmis constitue un legs bien supérieur à tous les rubis du monde. C'est ce qu'on appelle une « caractéristique permanente de la race » — si j'en crois, du moins, mes professeurs du cours de biologie. »

Dans la pause qui suivit, Parker s'éclipsa de la pièce et Francis Morgan se plongea dans les colonnes de son journal relatives au Panama : il apprit qu'on n'espé-

(1) Sir Henry Morgan, né dans le Pays de Galles vers 1635, fut un célèbre pirate anglais qui eut maintes fois maille à partir avec les Français. Il mit à feu et à sang les colonies espagnoles des Antilles et de l'Amérique centrale et ravagea entièrement Panama, où il se livra à des cruautés inouïes sur les habitants. Ce roi des boucaniers fut qualifié de « vaillant soldat » et anobli par le roi d'Angleterre pour « services insignes rendus à son pays ». Il mourut, en 1688, lieutenant-gouverneur de la Jamaïque. Une partie des immenses trésors qu'il pilla aux Espagnols git, dit la légende, dans les parages de la côte de Panama et attire toujours les infatigables chercheurs d'aventures. (N. d. T.).

rait pas ouvrir le canal à la navigation avant trois semaines.

La sonnerie du téléphone retentit et, à travers les nerfs électriques d'une civilisation poussée à l'extrême, le Destin projeta ses tentacules et prit contact avec Francis Morgan dans le bureau-bibliothèque de la résidence paternelle située dans Riverside Drive, à New-York.

« Calmez-vous, ma chère madame Carruthers, protesta-t-il dans le transmetteur, ce n'est sûrement qu'un légère perturbation locale. Les Pétroles de Tampico sont excellents. Aucun risque à courir. Ce sont des actions de tout repos. Gardez-les. Ne les lâchez pas... L'affaire est solide. D'ici un ou deux ans, vous toucherez des revenus auprès desquels ceux des Etats vous sembleront dérisoires...

« Dites à Harry que je m'absente une quinzaine... Je vais à la pêche, à la pêche aux truites. Oui, le printemps et les rivières... la montée de la sève... le bourgeonnement des arbres, l'épanouissement des fleurs et tout le reste... Au revoir et ne vendez pas vos Pétroles de Tampico. S'il se produisait par hasard une baisse, achetez-en encore un peu. J'en ferai autant moi-même. C'est de l'argent tout trouvé... Oui... Oui..., mais bien sûr... Au revoir, chère amie. »

Se renversant confortablement dans son fauteuil, il tira vers lui le ruban de papier de l'appareil enregistreur des cours, le parcourut lentement et remarqua avec calme l'intérêt croissant du message.

Parker revint portant plusieurs cannes à pêche dont chacune était un vrai joyau de travail et d'art. Francis quitta son fauteuil, oublia le ruban et, avec la joie exubérante d'un gamin devant un nouveau jouet, il se mit à essayer les lignes l'une après l'autre, les faisant claquer dans l'air comme des fouets, les maniant avec précaution sous le plafond bas tandis qu'il feignait de les lancer par-delà le parquet dans quelque rivière invisible où se cachaient de mystérieuses truites.

Tandis que Francis tout joyeux, examinait les cannes à pêche, le Destin, dans le bureau particulier de Thomas Regan, travaillait contre lui. Après

avoir passé ses ordres d'achat à ses nombreux agents de change et avoir habilement répandu la rumeur que tout allait de travers dans les concessions pétrolifères de Tampico, Thomas Regan étudiait le rapport de l'expert qu'il avait envoyé passer deux mois sur place pour estimer la valeur réelle de la production et de l'avenir du *Tampico Petroleum*.

Un employé entra, remit à Regan une carte en informant que le visiteur, un étranger, insistait pour le voir. Regan jeta un coup d'œil à la carte :

« Dites à ce señor Alvarez Torres, de Ciudad de Colon, que je ne puis le recevoir. »

Cinq minutes après l'employé reparaisait, cette fois avec un message tracé au crayon sur la carte. Regan fit une grimace en lisant ces lignes :

*Cher monsieur Regan,*

*J'ai l'honneur de vous informer que je possède des indications précises sur l'emplacement du trésor que Sir Henry Morgan a enfoui dans ses jours de piraterie.*

ALVAREZ TORRES.

Regan hochla la tête, et son employé était déjà dehors lorsqu'il le rappela :

« Faites-le entrer immédiatement. »

Demeuré seul, Regan ricana en roulant dans sa tête une nouvelle idée.

« L'ours mal léché! marmotta-t-il à travers la fumée du cigare qu'il allumait. Il s'imagine jouer le rôle d'un lion comme l'a fait son père, R. H. Morgan. Il a besoin d'une bonne leçon, et le vieux singe de Thomas Regan se chargera de la lui donner. »

L'anglais du señor Alvarez Torres était aussi correct que son costume clair à la dernière mode. Bien que son teint jaunâtre révélât son origine amériquo-latine et que ses yeux noirs fussent un éloquent témoignage du mélange des races espagnole et indienne, il était aussi New-Yorkais que pouvait le désirer Thomas Regan.

« Après des années de recherches et de pénibles efforts, je suis enfin sur le point de mettre la main sur

l'or du vieux boucanier, Sir Henry Morgan. Il se trouve sur la côte de Mosquito. Autant vous dire tout d suite qu'il gît à moins d'un millier de milles du lagon de Chiriqui, et la ville la plus proche se nomme Bocas del Toro, où je suis né. Bien qu'ayant fait mes études à Paris, je connais tous les environs comme ma poche. Une petite goélette... les frais seront minimes, pour ainsi dire insignifiants... mais les bénéfices, la récompense... le trésor! »

Après cet éloquent préambule, le señor Torres fit une pause, et Thomas Regan, rompu aux roueries des hommes, se mit à sonder son visiteur avec la perspicacité d'un juge d'instruction.

« Seulement, s'empressa d'ajouter le señor Torres, je me trouve quelque peu embarrassé... comment dirais-je... au sujet des premiers fonds.

— Il vous faut de l'argent, quoi! » trancha le courtier d'un ton brutal.

L'autre acquiesça en s'inclinant humblement.

Il lui apprit bien d'autres choses encore sous le feu rapide des interrogations. Certes, il avait quitté récemment Bocas del Toro, sans espoir de retour. Cependant il n'hésiterait pas à refaire le voyage si certains arrangements...

Regan lui imposa silence à la façon d'un négrier s'adressant à un de ses esclaves. Il rédigea un chèque de mille dollars à l'ordre d'Alvarez Torres et le tendit à ce personnage, dont le visage soudain s'éclaira.

« Voici mon idée, dit Regan. Je n'accorde aucune créance à votre histoire, mais j'ai un jeune ami... qui occupe une grande place dans mon cœur. L'ennui est qu'il mène une vie dissipée, il aime trop la noce, les femmes et le reste... vous comprenez? »

Le señor Alvarez fit une révérence.

« Pour sa santé, pour son bonheur et le salut de son âme, le mieux qui puisse lui arriver c'est ce voyage à la recherche d'un trésor. L'aventure, l'exercice, et... vous saisissez mon point de vue, n'est-ce pas? »

Alvarez Torres fit une nouvelle et plus profonde révérence.

« Vous avez besoin d'argent, continua Regan. Bien! Essayez d'intéresser ce jeune libertin à votre af-

aire. Ces mille dollars que voici vous récompenseront votre premier effort. Si vous parvenez à l'emmener avec vous, je vous promets deux autres mille dollars. Et, mieux encore, vous réussissez à le garder pendant trois mois, vous recevrez deux mille dollars de plus, et cinq mille dollars si l'absence dure six mois. Oh! Croyez-m'en. J'ai connu son père. Nous étions camarades, associés, je dirais presque frères. Et pour ramener son fils dans le droit chemin et en faire un homme, je sacrifierais ma fortune. Eh bien, qu'en dites-vous? Pour commencer, ces mille dollars vous appartiennent. Alors? »

D'une main tremblante, le señor Alvarez Torres pliait et déliait le chèque.

« Je... j'accepte, balbutia-t-il. Je... Je... Comment dirais-je? Je suis tout à vos ordres. »

Cinq minutes après, quand il se leva pour partir, après avoir été dûment stylé sur le rôle qu'il devait assumer, et avec son histoire du trésor Morgan revue et corrigée pour les besoins de la cause par le boursier perspicace, il s'exclama, d'une voix presque pathétique :

« Et le plus curieux de tout cela, monsieur Regan, c'est que mon histoire est vraie. Les variantes que vous m'avez conseillées lui donnent peut-être plus de vraisemblance; n'empêche que ma première version est de bonne foi. J'ai besoin d'argent. Vous vous montrez généreux et je vous promets de faire de mon mieux. Je... je me flatte d'être un artiste. Mais je proclame que la clef du secret enfoui est absolument authentique. J'ai étudié des rapports inaccessibles au grand public, et mes parents à moi — car il s'agissait de papiers de famille — ont gâché leur vie dans cette vaine recherche. Pourtant ils suivaient la bonne voie, mais, faute de flair, ils manquèrent l'endroit de vingt milles. Ils l'ont manqué parce que ce problème est un casse-tête, un rébus, une énigme, un labyrinthe que moi seul suis parvenu à pénétrer et à déchiffrer. Les premiers navigateurs ont souvent donné de faux renseignements sur leurs cartes, ainsi les Espagnols ont su dissimuler les îles Hawaï en modifiant leur longitude de cinq degrés. »

Tout cela était de l'hébreu pour Thomas Regan, qui l'écouta avec un sourire de complaisance mêlé d'incrédulité.

Le señor venait de s'éloigner lorsqu'on introduisit Francis Morgan.

« Je viens vous demander un petit conseil, dit-il après les salutations d'usage. À qui pourrais-je m'adresser, sinon à vous, l'ami intime de mon père, avec qui vous étiez associé dans plusieurs affaires importantes? Il m'a recommandé de me fier toujours à votre jugement. Avant de partir pour une assez longue expédition de pêche, j'aimerais à savoir ce qui se passe au sujet des Pétroles de Tampico.

— Ce qui se passe? répéta Regan d'un air innocent, bien qu'il fût l'artisan des dernières manœuvres boursières. Les Pétroles de Tampico? »

Francis acquiesça de la tête, s'affaissa dans un fauteuil et alluma une cigarette, tandis que Regan consultait l'appareil enregistreur des cours.

« Les Pétroles de Tampico ont monté... de deux points... pourquoi vous tracasser? »

— C'est bien mon avis. D'ailleurs, je ne me tracasse nullement. Cependant, ne croyez-vous pas qu'un groupe... Je vous parle en toute confiance; ne croyez-vous pas qu'un groupe financier quelconque essaie d'accaparer ces valeurs pour les régenter à sa guise? »

Regan, dont le cerveau d'escroc était couvert de respectables cheveux gris, hocha la tête.

« Mais non, ce ne peut être qu'une activité passagère... ou bien cette légère hausse indique que le public commence à flairer la bonne affaire.

— Pour sûr qu'elle est bonne, répartit chaleureusement Francis. Comme je ne cesse de le répéter à mes amis, ce placement leur permet de dormir sur leurs deux oreilles. Quel dommage que j'aie dû ouvrir une souscription publique! Mais il le fallait, l'opération était trop importante. La fortune que j'ai héritée de mon père n'y aurait point suffi — c'est-à-dire l'argent dont je dispose, naturellement pas celui qui est aliéné...

— Êtes-vous à court? demanda l'autre.

— Peuh... il me reste encore de quoi faire quelques

petites opérations, fut la réponse insouciant de jeune homme.

— Vous voulez dire?

— Parfaitement. Si les Pétroles de Tampico tombent, je suis acheteur. Tout comme je vous le dis.

— Pour quelle quantité êtes-vous preneur? fut la question suivante, déguisée sous une expression de bonne humeur et d'approbation.

— Pour tout mon disponible, répondit vivement Francis.

— Je ne l'ai pas étudiée à fond, mais, par le peu que j'en connais, l'affaire me paraît assez solide.

— Assez solide! Je vous le répète, Regan, il n'en existe pas de meilleure au monde. Ecoutez : c'est une infamie de l'avoir cotée en Bourse. Je me fais fort de la mener à bien sans ruiner personne. Songez donc! Les Pétroles de Tampico produisent des centaines de millions de fûts... un de nos puits, dans la mine de Huasteca, en a fourni à lui seul 27.000 quotidiennement pendant sept mois d'affilée. Et il continue à cette allure. Voilà un échantillon de notre rendement. Le poids spécifique du pétrole est de 22 et il contient une quantité infinitésimale de sédiment. Un autre puits rapporte 70.000 fûts par jour. Renseignements confidentiels, n'est-ce pas? Je ne tiens pas à ce que les Pétroles de Tampico se convertissent bientôt en fusées.

— Ne vous tourmentez pas, mon petit. Avant que vos Pétroles de Tampico montent au ciel, il faut d'abord que vos canalisations soient installées et la révolution mexicaine calmée. Allez à la pêche et dormez tranquille. »

Regan fit une pause et ramassa la carte d'Alvarez Torres avec les mots griffonnés au crayon.

« Regardez qui vient de sortir d'ici », dit-il. Puis apparemment frappé d'une idée, il retint un instant la carte et ajouta : « Pourquoi donc iriez-vous pêcher la truite? Croyez-moi, ce n'est là qu'un simple amusement. Voici quelque chose qui vaut la peine d'être pêché, un passe-temps d'homme, une véritable aventure. Votre père s'est toujours montré fier du vieux boucanier de la famille. Il prétendait lui ressembler, et, certes, vous-même tenez de votre papa.



— Tiens! Il s'agit de Sir Henry! s'exclama Francis en prenant la carte. Moi aussi, je suis très fier de ce vieux pirate! »

Il leva les yeux d'un air interrogateur.

« Ce type me paraît sérieux, expliqua Regan. Il prétend être né sur la côte de Mosquito et avoir découvert ce secret dans des papiers de famille! Cependant je n'en crois pas un mot. Vous comprenez, je n'ai guère le temps de m'occuper de quoi que ce soit en dehors de ma profession.

— Il n'en est pas moins vrai, repartit Francis, que Sir Henry est mort pauvre. Et jamais on n'a retrouvé son trésor enfoui.

— Voilà de la bonne pêche, railla Regan.

— Il me plairait de connaître cet Alvarez Torres, répondit le jeune homme.

— Après tout, son histoire est assez plausible. Dame, si j'étais plus jeune... mais, diable! j'ai plus de travail que j'en puis assumer ici.

— Savez-vous où je pourrais le rencontrer? » insista Francis, se laissant inconsciemment prendre dans les filets que la Destinée, sous la forme visible de Thomas Regan, jetait à son intention.

Le lendemain, l'entrevue eut lieu dans le bureau de Regan. Le señor Alvarez Torres éprouva quelque peine à cacher sa surprise en apercevant Francis. Ce geste n'échappa pas à Regan, qui demanda en grimaçant :

« Mon jeune ami ressemble au vieux pirate, n'est-ce pas? »

— En effet, la ressemblance est frappante. »

Torres mentait, ou du moins mentait à demi, car il retrouvait chez Francis certains détails de physionomie qu'il avait remarqués dans les portraits de Sir Henry Morgan. En même temps il évoquait la vision d'un autre personnage bien vivant et qui, non moins que Francis et Sir Henry, ressemblait à tous deux autant que ceux-ci se ressemblaient l'un à l'autre.

Francis, d'une jeunesse débordante, ne doutait de rien. Des cartes modernes et anciennes, ainsi que de vieux documents écrits à la main, d'une encre pâlie, sur du papier jauni par les années, lui furent présentés. Au bout d'une demi-heure, il proclama que le

prochain poisson qu'il attraperait se trouvait sur l'île du Taureau ou sur celle du Veau — deux îlots au large du lagon de Chiriqui, et dans l'un desquels, selon les affirmations de Torres, gisait le trésor.

« Je pars ce soir-même pour la Nouvelle-Orléans, annonça Francis. Le train a correspondance avec un des bateaux de la compagnie *United Fruit*, à destination de Colon. Oh! j'ai étudié à fond cet itinéraire cette nuit avant de m'endormir.

— Surtout ne frétez pas de goélette à Colon, conseilla Torres. Faites le voyage à cheval jusqu'à Belen. Là, vous louez un bateau chez des marins du pays. Ce sont des gens simples et honnêtes dont vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Entendu, acquiesça Francis. Depuis longtemps je désire voir du pays. Apprêtez-vous à prendre le train ce soir, señor Torres, n'est-ce pas?... Etant donné les circonstances, je serai le trésorier et je me charge de toutes les dépenses. »

Regan lui ayant lancé un coup d'œil à la dérobée, Alvarez Torres mentit avec une adresse consommée.

« Je ne pourrai vous rejoindre qu'un peu plus tard, monsieur Morgan. Une affaire me retient ici — comment dirais-je? — un insignifiant procès que je tiens à liquider avant mon départ. Non que la somme soit importante, mais c'est un démêlé de famille où mon honneur est engagé. Nous autres, Torres, avons notre orgueil, sentiment qui en ce pays passe d'ordinaire pour de la bêtise, mais avec nous il en va autrement.

— C'est cela. M. Torres vous rejoindra d'ici peu et vous remettra sur la bonne piste, si vous vous êtes fourvoyé, Francis. Et pendant que nous y sommes, ne vaudrait-il pas mieux régler tout de suite avec le señor Torres le partage du butin... pour le cas où vous parviendriez à mettre la main dessus?

— Que proposez-vous? questionna Francis.

— Parts égales, la moitié pour chacun, trancha Regan, divisant généreusement, entre les deux hommes, un trésor à son avis inexistant.

— Et vous me suivrez dès que possible? demanda Francis à l'Américain du Sud. Regan, ne pourriez-vous

prendre en main ce petit procès et en activer la solution?

— Entendu, mon garçon, fut la réponse. S'il est nécessaire, dois-je avancer de l'argent au señor Torres?

— Mais oui, répliqua Francis en leur serrant la main à tous deux. Cela m'évitera bien des tracas. Il faut que je me sauve pour m'occuper de mes bagages et décommander mes rendez-vous. Je ne veux pas manquer le train. Au revoir, Regan. A bientôt, señor Torres. Nous nous reverrons prochainement dans les parages de Bocas del Toro, ou à l'île du Taureau ou du Veau. A bientôt donc — *adios!* »

Le señor Torres demeura quelque temps avec Regan, et reçut des instructions détaillées sur le rôle qu'il devait jouer : tout d'abord retarder l'expédition de Francis et, ensuite, provoquer des délais continuels.

« En somme, conclut Regan, je ne tiens nullement à ce qu'il revienne. Faites en sorte de le retenir là-bas pour le plus grand bien de sa santé. »

## CHAPITRE II

Rien ne résiste à la jeunesse et à la fortune. Francis Morgan, heureux possesseur de ces dons précieux, arriva un après-midi, trois semaines après avoir fait ses adieux à Regan, à proximité du rivage, à bord de la goélette l'*Angélique*. L'eau était calme comme un miroir, le roulis à peine perceptible. Pour se désennuyer, et histoire de dépenser son surplus d'énergie, Francis pria le capitaine, un métis, demi-indien et demi-nègre de la Jamaïque, de descendre à la mer un petit canot.

« Je pourrai peut-être chasser un perroquet, un singe ou quelque autre animal, expliqua-t-il, scrutant avec une longue-vue la jungle, à un demi-mille de la grève.

— Il est plus probable, Monsieur, que vous vous fe-

rez piquer par un *labarri*, la vipère la plus venimeuse de ces parages », répondit en riant le capitaine, propriétaire de l'*Angélique*, qui avait hérité de son père jamaïquain le don des langues.

Mais Francis ne se laissa pas abattre pour autant. Il venait à l'instant d'apercevoir dans sa longue-vue, d'abord une maison blanche, vers l'intérieur, puis sur la grève une femme vêtue de blanc, qui le devisageait et examinait la goélette à l'aide d'une jumelle.

« Descendez le canot, capitaine, ordonna-t-il. Qui habite là-bas? Des blancs?

— La famille Enrico Solano, Monsieur, fut la réponse. Ce sont des gens importants, d'anciens colons espagnols possesseurs de tout le territoire qui s'étend de la mer aux Cordillères et de la moitié du lagon de Chiriqui. Ils sont très pauvres, mais fabuleusement riches... en terres — et ils sont orgueilleux et ardents comme du poivre de Cayenne. »

Tandis que Francis s'éloignait dans la petite embarcation, le capitaine remarqua qu'il avait oublié de prendre une arme à feu pour tirer sur le perroquet ou le singe prévus au programme. Puis, de son œil exercé, il distingua la femme vêtue de blanc se détachant sur le bord sombre de la brousse.

Francis se dirigea tout droit vers la grève de corail, afin de s'assurer si la femme avait oui ou non disparu. Dans son esprit, il désirait simplement rencontrer une jeune femme bucolique ou une blanche à demi sauvage, avec laquelle il pût converser un brin pendant les quelques minutes où le calme plat contraignait l'*Angélique* à l'immobilité. Quand le canot toucha terre, Francis enjamba le plat-bord et tira l'avant suffisamment hors de l'eau, puis il se retourna. La grève était déserte. Il avança, plein de confiance. Un voyageur débarquant sur une rive étrangère avait bien le droit, n'est-ce pas, de chercher quelqu'un pour lui indiquer son chemin?

Lui, qui entrevoyait quelques moments de diversion, fut amusé au-delà de ses espérances. Comme un diable bondissant de sa boîte, la femme qui surgit d'entre les buissons et lui saisit le bras de ses deux mains n'était qu'une jeune fille aux formes bien développées,

mais encore une fillette. La vigoureuse étreinte de l'inconnue le surprit. De sa main libre il tira son chapeau et s'inclina devant cette étrange personne avec la grâce imperturbable d'un Morgan. Mais une autre surprise, ou plusieurs autres ensemble l'attendaient. Ce ne fut pas seulement sa beauté brune qui le frappa, mais le regard plein de fermeté qu'elle posa sur lui. Il lui semblait presque la connaître. Des étrangers, d'après son expérience de la vie, ne se dévisageaient pas de cette façon.

De ses deux mains elle l'attira vers elle, en murmurant d'un ton suppliant :

« Vite! Suivez-moi! »

Il résista un moment. Dans la ferveur de son désir, elle le secoua et de toutes ses forces l'entraîna. Pensant qu'il s'agissait là d'un jeu bizarre en usage sur la côte de l'Amérique Centrale, il céda en souriant, sans savoir s'il la suivait de son propre gré ou s'il se laissait emmener dans la jungle par cette impétueuse jeune fille.

« Faites comme moi! » lui cria-t-elle par-dessus son épaule, le tenant cette fois par la main.

Il lui obéit, se baissant lorsqu'elle se baissait, courant lorsqu'elle courait, le souvenir de John Smith et de Pocahontas toujours vivace dans son imagination.

Elle l'arrêta brusquement, s'assit, et lui fit prendre place à côté d'elle. Elle posa sa main sur son cœur en poussant un soupir.

« Dieu soit loué! Oh! Vierge miséricordieuse! »

Le jeune homme l'imita, ainsi qu'elle en avait manifesté le désir; il appuya en riant sa propre main sur son cœur, sans invoquer toutefois le bon Dieu et la Sainte Vierge.

« Ne pouvez-vous donc être sérieux? » lança-t-elle, remarquant son acte.

Et Francis prit un air grave.

« Ma chère demoiselle... », commença-t-il.

Brusquement elle l'interrompit; avec un étonnement sans cesse croissant, il la vit se pencher et écouter, et il perçut un bruit de pas dans le sentier à quelques mètres d'eux.

D'un geste, elle lui recommanda de se taire, puis

avec cette soudaineté qu'il considérait déjà comme sa manière d'être, elle courut au bas du sentier. Quelques instants après, il l'entendit interroger en espagnol des hommes qui lui répondaient d'une voix humble, mais avec une certaine insistance, puis ils reprirent leur marche à travers la jungle jusqu'au rivage, mais cette fois la jeune inconnue évita de lui prendre la main. Dès qu'elle fit halte, il s'approcha d'elle et la regarda en face, toujours sous l'impression qu'il s'agissait d'un jeu.

« Touchée! dit-il en plaisantant, et il lui donna un léger coup sur l'épaule. Touchée! répéta-t-il. Vous êtes prise! »

Ses yeux sombres étincelèrent de fureur.

« Imbécile! s'exclama-t-elle, désignant du doigt sa moustache en brosse, ce qu'il tint pour une familiarité de mauvais aloi. Vous croyez donc que cela suffit à vous déguiser?

— Mais, ma chère demoiselle... protesta-t-il », voulant insinuer qu'il ne la connaissait ni d'Eve ni d'Adam.

La réplique, qui coupa net son explication, était aussi saugrenue que la façon d'agir de cette extraordinaire jeune fille. Son geste fut si rapide que Francis ne vit pas d'où sortait le petit revolver d'argent dont elle braqua le canon contre son abdomen.

« Ma chère demoiselle... », répéta-t-il.

Elle ne lui donna pas le temps de continuer.

« Cessons là notre conversation. Regagnez votre goélette et disparaissez le plus vite possible. » Il devina un sanglot dans sa gorge. « Et pour toujours! »

Cette fois il ouvrit la bouche pour répondre, mais ne put proférer une parole, car il sentit la gueule du revolver s'enfoncer dans son estomac.

« Si jamais vous revenez... la Vierge me pardonne!... je me tuerai avec ceci.

— Alors, mieux vaut que je m'en aille », murmura-t-il.

Puis il se dirigea vers la goélette, souriant mais à demi humilié du rôle grotesque et incompréhensible qu'on lui faisait jouer.

S'efforçant de garder un dernier lambeau de dignité,

il ne s'inquiéta pas si l'inconnue le suivait. Lorsqu'il souleva l'avant du canot, il remarqua qu'une faible brise agitait les frondaisons des palmiers et les eaux miroitantes du lagon de Chiriqui.

Un bruit de sanglots qu'il entendit à proximité le fit renoncer à son projet et détourner la tête. L'étrange jeune fille pleurait, effectivement. En un instant il fut près d'elle et, plein de commisération et de pitié, il lui posa la main sur l'épaule. A ce contact elle recula, frissonnante, et à travers ses larmes leva vers lui un regard chargé de reproches.

Haussant les épaules devant ces sautes d'humeur et se refusant à comprendre la situation, Francis allait retourner à son bateau, mais elle le retint.

« Au moins... » balbutia-t-elle, puis elle s'interrompit pour refouler un autre sanglot, « vous pourriez m'embrasser avant de me quitter. »

Les bras tendus, elle avança, tenant toujours de façon bizarre le revolver dans sa main droite. Intrigué, Francis hésita une seconde, puis la reçut contre sa poitrine. Elle lui appliqua sur les lèvres un baiser passionné, laissa retomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, et s'abandonna à sa crise de larmes. Malgré sa surprise, Francis sentait nettement la pression du revolver posé à plat entre ses deux omoplates. Elle leva son visage baigné de pleurs et de nouveau couvrit Francis de baisers. Lui-même se demanda s'il n'était pas un lâche non seulement d'accaparer ses caresses, mais de les lui rendre avec la même frénésie.

Emporté par la griserie de ce moment qu'il eût désiré éternel, il fut tiré de son rêve par un brusque mouvement de la jeune fille qui se dégageait de lui, le visage plein de colère et de mépris, et lui enjoignait, sous la menace du revolver, de monter dans le canot.

Il haussa les épaules d'un air résigné et lui obéit, comme pour montrer son incapacité de résister aux désirs d'une jolie femme. Il saisit les rames, s'assit et se tourna vers elle.

« Que la Vierge me garde contre mon cœur pervers ! » s'écria-t-elle.

Puis arrachant de son sein un médaillon, elle le lança dans la mer.

De l'orée de la jungle, Francis vit surgir trois hommes armés de fusils. Ils s'empressèrent auprès de la jeune fille, tombée sur le sable. Comme ils l'aidaient à se relever, ils aperçurent Francis qui s'éloignait à grands coups de rames. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, le jeune Morgan se rendit compte que l'*Angélique* avait levé l'ancre et avançait vers lui. L'instant d'après, l'un des trois personnages, homme barbu et d'un certain âge, braquait sur lui la jumelle de la jeune inconnue. Presque aussitôt, il la déposa à terre et mit son fusil en joue. La balle frappa l'eau à un mètre du canot et Francis vit la jeune fille bondir sur ses pieds, repousser l'arme de son bras, faisant ainsi dévier le second coup. Puis les hommes s'écartèrent d'elle pour mieux viser, mais elle les menaça de son revolver et ils baissèrent leurs armes.

L'*Angélique*, poupe au vent, s'arrêta, les flancs couverts d'écume. D'un bond agile Francis sauta à bord, tandis que le capitaine mettait la barre dessus et que la goélette fuyait toutes voiles déployées. D'un geste pueril, Francis envoya un baiser d'adieu à la mystérieuse femme qui regardait de son côté et elle s'affaissa, évanouie, sur les épaules du vieillard.

« Du poivre de Cayenne, hein... ces sacrés Solano. Fous d'orgueil avec ça ! » lança le capitaine métis, et il découvrit en riant ses dents blanches.

— De vrais piqués », répondit Francis, puis il se pencha sur la lisse pour envoyer d'autres baisers vers l'étrange demoiselle.

Poussée par le vent de terre, l'*Angélique* longea le lagon de Chiriqui et arriva vers minuit à proximité des îles du Taureau et du Veau, situées à une cinquantaine de milles du lagon.

Le capitaine mit le bateau en panne pour attendre l'aurore. Après le petit déjeuner, Francis se fit conduire en canot, par un matelot, un nègre de la Jamaïque, sur le Taureau; c'était la plus grande des deux îles, et le capitaine lui avait annoncé qu'il la trouverait sans doute occupée par des Indiens venus du rivage pour capturer des tortues.

Francis se rendit compte que non seulement il venait

C20110276



de traverser trente degrés de latitude depuis New-York, mais que cette expédition le reportait trente siècles en arrière, du dernier mot de la civilisation aux premiers balbutiements de l'humanité primitive. Nus, à l'exception d'un méchant bout de toile en guise de pantalon, armés d'énormes lames de couteau à dents de scie, les chasseurs de tortues ne tardèrent pas à se révéler de fieffés coquins et de redoutables tueurs d'hommes.

Ainsi qu'ils le firent savoir par le truchement du nègre, l'île Bull, ou île du Taureau, leur appartenait, mais l'île Calf, ou île du Veau dont ils disposaient jadis, était à présent la possession d'un étranger, un énergumène aux façons si brutales et si tyranniques qu'il avait engendré une crainte salutaire chez ces sauvages.

Tandis que Francis remettait à l'un d'eux une pièce d'un dollar et l'envoyait porter un message à cet inconnu, pour lui annoncer sa visite, les autres se rassemblèrent autour de son canot, quémandant de l'argent et s'appropriant audacieusement sa pipe, toute chaude encore, qu'il avait posée près de lui à l'arrière. Il frappa un coup sur l'oreille du voleur qui lui rendit sa pipe. Les assaillants brandirent leurs couteaux, mais Francis les contint à l'aide de son pistolet automatique. Tandis qu'ils s'écartaient en murmurant des menaces, il vit son interprète, un poltron, se joindre au groupe hostile et chercher à se concilier les sauvages. Le messager, à présent de retour, tendit à Francis sa propre note sur laquelle était griffonné ce mot, au crayon : « *Décampes* ».

« Il faudra que j'y aille moi-même, dit Francis au matelot nègre qu'il avait rappelé près de lui.

— Mieux vaut prendre ses précautions, conseilla l'interprète. Ces animaux-là sont bien capables de nous jouer de vilains tours, Monsieur.

— Monte dans ce bateau et emmène-moi à l'île, ordonna Francis d'un ton sec.

— Non, Monsieur, excusez-moi, mais je me suis engagé en qualité de marin sur le bateau du capitaine Trefethen et non pour courir délibérément au suicide. Je refuse donc de vous conduire à une mort certaine. Le plus sage est de quitter cet endroit maudit, car il pour-

rait nous en cuire si nous nous obstinons à y rester. »

Avec un profond mépris, Francis rempocha son pistolet, descendit sur la grève à l'endroit où un énorme rocher de corail avait été projeté par quelque ancienne secousse terrestre. Sur la rive du Calf, de l'autre côté d'un étroit passage, il aperçut un youyou tiré sur le sable. A ses pieds se trouvait une petite barque d'apparence fragile et qui manifestement faisait eau. Comme il l'inclinait pour la vider, il remarqua que les chercheurs de tortues l'avaient suivi et l'observaient de derrière les troncs de cocotiers, mais son pusillanime matelot avait disparu.

En quelques instants il gagna à la rame l'autre côté du passage, mais à peine abordait-il sur le rivage du Calf qu'il fut reçu de façon moins hospitalière encore par un jeune escogriffe qui, les pieds nus, sortit de derrière un palmier, pistolet en main, et cria :

« Allez-vous-en ! Filez ! Loin d'ici ! »

Francis grimaça un sourire, moitié figue, moitié raisin, et répliqua :

« Par les cornes du diable ! On ne peut donc se présenter nulle part dans ce fichu pays sans qu'aussitôt on vous brandisse une arme devant la figure en vous invitant à prendre le large !

— Personne ne vous a convié à y venir, repartit l'étranger. Vous êtes un intrus. Déguerpissez de mon île au plus vite. Je vous accorde trente secondes !

— Vous commencez à m'échauffer les oreilles, l'ami, lui déclara Francis, tandis que du coin de l'œil il mesurait la distance qui le séparait du plus proche tronc de palmier. Tous ceux que je rencontre ici sont des fous ou des malotrus et ils ne songent qu'à se débarasser de ma présence. Attention ! Peut-être vais-je en faire autant moi-même ! Quelles preuves me donnez-vous que cette île vous appartient ? »

D'un bond Francis se réfugia à l'abri du palmier. Son geste coïncida avec l'arrivée d'une balle qui s'enfonça du côté opposé du tronc.

« Tiens, attrape » cria-t-il en logeant une balle au beau milieu du tronc du palmier derrière lequel s'était caché l'autre individu.

Pendant les quelques minutes suivantes, ils firent feu l'un après l'autre. Lorsque Francis eut employé sa huitième et dernière balle, il constata non sans peine que l'inconnu n'avait tiré que sept coups. Avec mille précautions, il avança en partie son casque de toile qu'il tenait à la main et celui-ci fut perforé.

« Pourriez-vous me dire la marque de votre pistolet? demanda-t-il avec une politesse feinte.

— Un Colt », fut la réponse.

Francis sortit hardiment dans l'espace découvert.

« Alors, votre magasin est vide, dit-il. J'ai compté les coups. Huit. A présent, nous pouvons parler. »

L'étranger avança. Francis ne put s'empêcher d'admirer son corps, admirable malgré le pantalon de toile sale, la chemise de coton et le *sombrero* aux bords rabattus qui composaient tout son accoutrement. De plus, il lui semblait avoir déjà vu ce personnage, mais il ne lui venait pas à l'idée qu'il avait devant les yeux une réplique de lui-même.

« Parler! ricana l'autre, jetant son pistolet à terre et tirant un couteau. Nous allons plutôt vous couper les oreilles et peut-être bien vous scalper.

— Oh! Oh! pas si vite, mon petit agneau », répondit Francis, chez qui croissait la colère. Il tira son propre couteau de chasse, tout flambant neuf. « Dites-moi, battons-nous avec nos poings et laissons de côté ce duel au couteau.

— Je veux vos oreilles, répondit l'étranger, imperturbable.

— Entendu. A une condition simplement : luttons ensemble et le premier qui touchera terre offrira ses oreilles à l'autre.

— J'accepte, dit l'inconnu, rengainant son couteau.

— Dommage qu'il n'y ait pas d'appareil cinématographique pour prendre cette scène, railla Francis, ramassant son propre couteau. Etes-vous prêt? Attention! »

Il joignit l'action à la parole, mais sa fougueuse attaque se termina de piteuse façon : l'étranger, feignant de se raidir pour recevoir le choc, céda dès que leurs corps se rencontrèrent, tomba sur le dos et planta son pied dans le ventre de Francis; celui-ci,

incapable de réprimer son élan, fit un saut périlleux et alla s'étaler sur le sable.

Cette chute lui coupa presque la respiration, et son ennemi, qui s'était jeté sur lui, lui en enleva le reste. Tandis qu'il demeurait en cette posture, il vit l'homme penché sur lui le regarder avec une curiosité soudaine.

« Pourquoi diantre cette moustache? marmotta l'étranger.

— Allez-y, coupez-moi les oreilles, bégaya Francis en reprenant haleine. Elles vous appartiennent, mais la moustache est à moi. Cela n'entre pas dans nos conventions.

— Dormez sur vos deux oreilles. J'avais une vague idée de vous les trancher, mais à présent que je les vois de près, j'y renonce. En tout cas, vous êtes vaincu. Faites-moi le plaisir de filer sur-le-champ, et ne revenez plus fourrer votre nez par ici; allez, ouste! »

Plus déconcerté que jamais, et en outre ployant sous l'humiliation de la défaite, Francis retourna à la grève vers le canot.

« Holà, étranger! Voudriez-vous me laisser votre carte? lui cria le vainqueur.

— Je ne donne pas ma carte de visite aux assassins, lança Francis sans se retourner, puis il s'assit dans son canot et se mit à ramer. Si vous tenez à le savoir, je m'appelle Morgan. »

Surpris au-delà de toute mesure, l'étranger ouvrait la bouche pour parler, mais il se ravisa et murmura entre ses dents : « De la même race : rien d'étonnant que nous nous ressemblions! »

Plein d'amertume, Francis regagna le rivage de l'île Bull, s'assit au bord de la barque, bourra et alluma sa pipe, puis se plongea dans une sombre méditation. « Je voudrais bien voir Regan s'entendre avec ces gens-là, songeait-il. Ils lui arracheraient plutôt les oreilles. »

A ce moment même, s'il avait pu voir le jeune homme au pantalon de toile, il en aurait certainement déduit qu'il avait eu affaire à un dément. Dans une hutte au toit de chaume au centre de l'île, son adversaire se vantait tout haut :

« Ma foi, je crois bien avoir fait naître la crainte

du Seigneur chez ce membre de la famille Morgan. »  
 Tout en contemplant la reproduction photographique d'un portrait à l'huile de Sir Henry Morgan, il continua de ricaner :

« Eh bien, vieux pirate, deux de tes derniers descendants ont failli se trouver mutuellement la peau au moyen de pistolets automatiques auprès desquels ton pistolet d'arçon semblerait une arme antédiluvienne. »

Il se pencha sur un vieux coffre rongé des vers, en souleva le couvercle qui portait le monogramme « M », et de nouveau s'adressa au portrait :

« Hé oui, mon vieil ancêtre gallois, voilà tout ce que tu m'as laissé en héritage : de vieilles nippes et une figure ressemblant à la tienne. Cependant, permets-moi de dire que, s'il le fallait, je saurais me montrer à la hauteur et tenir comme toi mon rôle d'aventurier. »

L'instant d'après, il enfila les vieux vêtements du coffre, usés par la vétusté et dévorés par les mites, et ajouta :

« Maintenant que me voici revêtu de tes frusques, je te prie, monsieur l'ancêtre, de descendre de ton cadre et de me désigner ce qui nous différencie l'un de l'autre. »

Attifé du costume de Sir Henry Morgan, un coutelas fixé à la ceinture et deux énormes pistolets à silex dissimulés dans l'écharpe, sa ressemblance avec le portrait du vieux boucanier était frappante.

Tandis que le jeune homme, s'accompagnant d'une guitare, entonnait le refrain de la vieille chanson des boucaniers, il lui sembla voir le portrait de son ancêtre disparaître pour faire place à une autre scène.

L'ancêtre lui-même, adossé au grand mât, brandissait son coutelas et affrontait un demi-cercle de pirates bizarrement accoutrés; du côté opposé du mât, un autre homme, vêtu exactement comme lui, agitant également un coutelas, faisait face à l'autre demi-cercle de ruffians qui fermaient le cercle autour des deux hommes.

La vision animée de son imagination s'évanouit au moment où se rompit une corde de guitare qu'il faisait vibrer avec trop de passion. Dans la pause qui

suivit, il crut voir le fantôme de Sir Henry descendre du cadre et, comme un être vivant, le tirer par la manche pour le conduire hors de la cabane en lui chuchotant le refrain :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!*

Le jeune homme, obéissant à son guide fantôme, ou à quelque autre impulsion, descendit au rivage. Sur la rive du Bull, il aperçut son ancien adversaire, acculé contre un rocher de corail. A l'aide d'un pieu de bois ramassé sans doute par lui sur la grève, il repoussait l'attaque d'une bande d'Indiens vêtus de toile à sac et armés de coutelas.

Francis, à demi étourdi par une pierre qu'il venait de recevoir sur la tête, se crut soudain transporté au royaume des ombres en compagnie de Sir Henry Morgan lui-même qui, coutelas en main, se précipitait à son secours. L'apparition, brandissant l'arme, fauchait à droite et à gauche les Indiens et hurlait :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!*

Francis sentit ses genoux fléchir sous lui. Comme il s'affaissait lentement à terre, il vit les Indiens se disperser et fuir devant l'assaut du pirate fantôme en criant :

« Le Ciel nous vienne en aide! Que la Vierge nous protège! C'est le spectre du vieux Morgan! »

Quand il rouvrit les yeux, Francis se trouvait à l'intérieur de la cabane, au centre de l'île, et contemplait le portrait de Sir Henry Morgan qui, suspendu au mur, le regardait. Puis ce fut une reproduction plus jeune et plus vivante du même personnage, qui lui tendait un gobelet d'eau-de-vie et lui ordonnait de boire.

Mais avant de porter la liqueur à ses lèvres, Francis se leva. Lui-même et l'étranger, tous deux animés par une commune impulsion, s'entre-regardèrent, jetèrent ensuite un coup d'œil au portrait accroché au mur et en manière de salut ils entrechoquèrent leurs verres.

« Tu m'as dit être un Morgan, prononça l'étranger.

Moi aussi je suis un Morgan. Cet homme dont voici le portrait engendra ma race. Et toi?

— J'appartiens aussi à la race du vieux boucanier, répliqua Francis. Mon prénom est Francis. Et le tien?

— Henry, comme celui de l'original. Nous devons être des cousins éloignés, ou quelque chose de ce genre. Je suis venu à la recherche du butin de l'ancêtre.

— Et moi de même, déclara Francis, lui tendant la main. Mais au diable le partage!

— Le sang des Morgan parle en toi, approuva Henry avec un sourire. Le trésor appartiendra à celui qui le trouvera. J'ai retourné l'île de fond en comble durant ces derniers six mois et voici tout ce que j'ai récolté : ces vieilles frusques! Je suis prêt à te battre encore si c'est nécessaire, mais aussi, s'il le faut, à m'appuyer contre le grand mât avec toi.

— Quel chant admirable! insista Francis. Tiens, je veux l'apprendre. Entonne encore ce refrain.»

Et ensemble, entrechoquant de nouveau leurs gobelots, ils chantèrent :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!*

### CHAPITRE III

Un horrible mal de tête mit fin à la chanson de Francis, qui fut heureux de s'allonger dans un hamac. Henry se rendit en canot jusqu'à l'*Angélique* pour transmettre les ordres de son visiteur, qui enjoignait à son capitaine de rester à l'ancre, mais de ne permettre à aucun de ses marins de débarquer sur le Calf. Assez tard dans la matinée du lendemain, après des heures d'un lourd sommeil, Francis se leva et annonça que sa migraine avait complètement disparu.

« Je sais ce que c'est : une fois, je suis tombé à bas de mon cheval, déclara avec sympathie son étrange

parent tout en lui versant une énorme tasse de café noir au délicieux arôme. Bois ça pour te remettre tout à fait. Je ne puis guère t'offrir à déjeuner que du lard, du biscuit de marin et quelques œufs de tortue. Je te les garantis frais, par exemple, car je les ai moi-même ramassés ce matin pendant que tu dormais.

— Ce café constitue à lui seul un repas, répondit Francis qui, tout en observant son parent, jetait de temps à autre un coup d'œil au portrait de leur ancêtre.

— Tu lui ressembles de façon étonnante, mais pas seulement au physique, dit Henry, surprenant son regard. Hier, lorsque tu as refusé de partager le trésor, on aurait juré le vieux Sir Henry tout craché. Il lui répugnait de partager, même avec les hommes de son équipage. Ce fut l'origine de ses nombreuses tribulations. En tout cas, il n'a pas laissé un penny de son trésor à ses descendants. Quant à moi, je suis différent. Non seulement je suis disposé à partager l'île du Calf avec toi, mais je t'offre la moitié de cette cabane, tous ces jolis meubles, les dépendances, y compris le reste des œufs de tortue. Quand veux-tu entrer en possession?

— Tu veux dire?... demanda Francis.

— Ceci, tout simplement. Il n'y a plus rien à faire ici. J'ai fouillé l'île de fond en comble et mes trouvailles se bornent à ce coffre plein de vieilles hardes.

— Cela a dû t'encourager?

— Tu parles! Je croyais avoir mis le grappin dessus. Cela prouve, en tout cas, que je suis la bonne piste.

— Et si nous essayions l'île du Bull? questionna Francis.

— C'est mon intention, encore que je possède d'autres indices qui me permettraient de me livrer à des recherches sur le continent. Ces vieux de la vieille avaient une façon à eux de noter leur latitude et leur longitude à plusieurs degrés en dehors de la position exacte.

— Dix degrés au Nord et quatre-vingt-dix à l'Est, ajouta Francis, peuvent signifier douze au Nord et quatre-vingt-douze à l'Est. Et tout aussi bien huit



latitude Nord et quatre-vingt-dix-huit latitude Est. Ils gravaient les corrections dans leur mémoire et, s'ils mouraient subitement, ce qui était l'habitude, le secret descendait avec eux dans la tombe.

— J'ai fort envie d'aller sur le Bull pour expulser ces chercheurs de tortues et les envoyer se faire pendre ailleurs, continua Henry. Ensuite, je voudrais exercer mes talents sur le continent. J'imagine que tu as quelques tuyaux à exploiter, hein?

— Evidemment, assura Francis. Mais à une condition : je désirerais me rétracter sur la question du partage.

— Comme il te plaira, encouragea l'autre.

— Eh bien, c'est dit. »

Ils ratifièrent leur pacte dans une vigoureuse poignée de main.

« Morgan et Morgan, Société strictement limitée, annonça Francis.

— Actif : la mer des Antilles, l'Amérique espagnole, presque toute l'Amérique centrale, un coffre rempli de vieux vêtements bons à rien, et quantité de trous dans le sol, ajouta Henry répondant à l'humour de son compagnon. Passif : une morsure de serpent, des Indiens à dépouiller, la malaria, la fièvre jaune...

— Et de jolies filles qui embrassent des inconnus et qui, la minute suivante, les menacent de petits revolvers d'argent, interrompit Francis. Laisse-moi te raconter cela. Avant-hier, je débarque sur le rivage. Aussitôt après, la plus belle fille du monde se précipite sur moi et m'entraîne après elle dans la brousse. Je me demande avec stupeur si elle va me manger ou m'épouser. Sans me donner le temps de le deviner, la ravissante inconnue se moque de ma moustache et me chasse jusqu'au bateau sous la menace de son revolver. Elle m'ordonne de filer au plus vite et de ne jamais remettre les pieds ici, ou quelque chose de ce genre.

— Où cela s'est-il passé? demanda Henry avec une tension dans la voix que Francis, tout au souvenir de sa mésaventure, ne remarqua point.

— Là-bas, à l'autre bout du lagon de Chiriqui. Il paraît que ce territoire appartient à la famille

Solano, et il faut admettre que ces gens-là ont la tête près du bonnet. Mais ce n'est pas tout. Ecoute. Tout d'abord elle m'entraîna dans la jungle, ainsi que je te l'ai dit, ensuite elle me pourchassa vers le bateau en braquant sur moi son revolver; puis elle voulut savoir pourquoi je ne l'embrassais pas. Va donc y comprendre quelque chose!

— Et tu l'as embrassée? demanda Henry, portant inconsciemment la main à son côté.

— Que pouvait faire un pauvre diable d'étranger sur une terre inconnue? En outre, c'était, je l'avoue, un beau brin de fille... »

Dans la fraction de seconde qui suivit, Francis avait bondi sur ses pieds et paraît un coup de poing qu'Henry lui décochait sur la mâchoire.

« Je... je te demande pardon, marmotta Henry en se laissant tomber sur le vieux coffre. Je suis un idiot, je le sais, mais je ne saurais tolérer que...

— Je le disais bien! interrompit Francis, plein de rancœur. Aussi fou que les autres dans ce pays de loufoques! Voilà un instant, tu me soignais la tête et à présent tu veux me la démolir. Absolument comme cette écervelée qui tour à tour m'embrassait et me braquait un revolver sur le cœur.

— Tu as raison, je mérite tes reproches », reconnut Henry d'un air contrit, mais involontairement il s'emporta et poursuivit : « Mais, malheureux, ignores-tu qu'il s'agit de Léoncia?

— Et après? Que m'importe que ce soit Léoncia? ou Mercédès? ou Dolorès? Ne peut-on répondre aux baisers d'une jolie fille sans se faire défoncer le crâne par le premier ruffian rencontré sur une île déserte?

— Lorsque la jolie fille est fiancée au ruffian?

— Tu ne veux pas insinuer que... interrompit l'autre.

— Il n'est guère réjouissant pour ledit ruffian d'apprendre que sa fiancée a embrassé un quidam débarquant d'une goélette infestée de moricauds, acheva Henry.

— Elle a dû me prendre pour toi, déclara Francis, comprenant soudain la situation. Je ne te reproche pas ta mauvaise humeur; reconnais, néanmoins, que

tes procédés sont détestables. Ne voulais-tu pas hier me couper les oreilles?

— Ne m'as-tu pas poussé toi-même à mettre ma menace à exécution? Bah! Ton caractère ne vaut pas mieux que le mien, Francis.»

Les deux jeunes gens éclatèrent d'un rire cordial.

« Nous possédons tous deux le tempérament du vieux Morgan, dit Henry. Il paraît qu'il n'était pas commode, l'ancêtre.

— Pas plus que ces Solano où tu vas prendre femme. Au moment où je regagnais mon bateau, toute la famille descendit sur la grève et me canarda de coups de fusil. Ta propre Léoncia mit en joue un barbon qui aurait pu être son père et lui fit comprendre qu'elle lui trouerait la peau s'il tirait sur moi.

— Je parie que c'était son père, le vieil Enrico lui-même! s'écria Henry. Et les autres étaient ses frères.

— De jolis cocos! Ne crains-tu pas de trouver la vie monotone dans cette famille douce et paisible? — Il s'arrêta, frappé par une nouvelle idée. — A propos, puisque tous croyaient que c'était toi, et non moi, pourquoi diable voulaient-ils tous te tuer? Encore ton fichu caractère de Morgan qui aura soulevé contre toi les parents de ta future épouse? »

Henry le regarda un instant, comme s'il débattait un problème en lui-même, puis répondit :

« Je veux bien te raconter cette sale histoire due en effet à mon fichu caractère. Je me suis disputé avec son oncle. C'était le plus jeune frère du père de Léoncia...

— *C'était?* interrompit Francis, appuyant sur ce mot de façon significative.

— Je parle au passé, car il n'est plus. Il se nommait Alfaro Solano, et lui-même avait un caractère de chien. Ces gens-là se prétendent les descendants des conquistadores espagnols et sont plus fiers qu'Artaban. Alfaro avait gagné quelque argent dans le commerce du bois de Campêche et venait d'acquérir une immense plantation là-bas sur la côte, dans la petite ville de San-Antonio. C'est alors que nous nous primes de querelle, peut-être à la suite d'un malentendu; néanmoins, je maintiens encore qu'il était dans

son tort. Continuellement il me cherchait noise pour faire échouer mon projet de mariage avec Léoncia.

« L'affaire commença dans une taverne. Alfaro, ayant bu plus que de raison, se mit à m'injurier. Il fallut nous séparer et nous enlever nos fusils, et nous nous en allâmes en nous jurant l'un à l'autre mort et destruction. L'ennui, c'est que nos menaces furent entendues par une vingtaine de témoins.

« Deux heures après, le commissaire en personne et deux gendarmes me surprirent penché sur le corps d'Alfaro dans une rue écartée. Il avait reçu un coup de couteau dans le dos, et j'étais tombé dessus en me rendant à la grève. A quoi bon essayer de me défendre? Nous nous étions battus, nous avions proféré des paroles de vengeance, et moins de deux heures après, on me retrouvait auprès de son cadavre encore chaud. J'ai pris aussitôt mes jambes à mon cou et depuis je ne suis jamais retourné à San-Antonio. Alfaro était très populaire, comme tous ces audacieux auxquels se laisse prendre l'imagination de la foule. Les gens ne voulaient même pas attendre mon jugement. Ils réclamaient mon sang tout de suite et m'auraient lynché, aussi ai-je compris immédiatement la conduite à suivre.

« A Bocas del Toro, un messenger de Léoncia me rendit la bague de fiançailles. Et voilà. Comme je ne tenais pas à retourner voir les Solano et à affronter le reste de la population assoiffée de mon sang, je me suis réfugié ici pour jouer à l'ermite et creuser la terre afin de découvrir le trésor des Morgan... Tout de même, je me demande qui a bien pu planter ce couteau dans le dos d'Alfaro. Si je parvenais à identifier l'assassin, je pourrais me réhabiliter aux yeux de Léoncia et de toute sa famille, et sans aucun doute la noce aurait lieu. A la rigueur, je veux bien admettre qu'Alfaro était un bon type, mais il prenait trop facilement la mouche.

— Tout cela m'apparaît maintenant clair comme le jour, murmura Francis. Rien d'étonnant que son père et ses frères aient voulu me transpercer. Plus je t'observe, plus je constate que nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau, à part ma moustache...

— Et ceci... »

Henry releva sa manche et, sur l'avant-bras gauche, exhiba une longue cicatrice blanche et étroite.

« C'est un petit souvenir d'enfance. Je suis tombé d'un moulin à vent, et de là à travers le toit d'une serre...

— Ecoute-moi à présent, dit Francis, dont le visage s'illuminait au projet qu'il élaborait dans son esprit. Quelqu'un va te tirer de ce gâchis, et ce quelqu'un se nomme Francis, associé de la société Morgan et Morgan. Reste ici, ou rends-toi sur le Bull à la recherche du trésor; moi je retourne à terre fournir des éclaircissements à Léoncia et à sa famille...

— Prends garde qu'ils ne te laissent le temps de t'expliquer, murmura Henry. Voilà le chiendent avec ces gaillards-là : ils vous tuent d'abord et ensuite se déclarent prêts à discuter.

— Je vais tout de même tenter ma chance, mon vieux », assura Francis.

Francis s'enthousiasmait à l'idée de régler la pénible situation entre Henry et Léoncia. Mais il ne pouvait refouler un sentiment de regret en songeant que cette superbe créature appartenait de droit à son sosie. Il la revit sur la grève, lorsque, aux prises avec des émotions contraires, elle l'avait alternativement attiré et repoussé. Il poussa un soupir involontaire.

« Pourquoi ce soupir? demanda Henry d'un ton railleur.

— Léoncia est une ravissante personne, répondit Francis avec une pointe d'envie dans la voix. Mais de toute façon elle t'appartient et je te promets de la ramener à toi. Où est l'anneau qu'elle t'a renvoyé? Si je ne le lui remets pas au doigt en ton nom et ne suis pas de retour dans une semaine avec de bonnes nouvelles, je t'autorise à me couper les oreilles et la moustache avec. »

Une heure plus tard, les deux jeunes gens prirent congé l'un de l'autre, le capitaine Trefethen ayant envoyé de l'Angélique un canot sur la grève du Calf en réponse à un signal.

« Deux choses encore, Francis. D'abord, Léoncia n'est pas du tout une Solano, bien qu'elle se l'imagine.

Alfaro m'a confié ce secret. C'est une enfant adoptée et le vieil Enrico l'adore comme sa propre fille. Alfaro ne m'a jamais révélé le fin mot de l'histoire, mais je sais que Léoncia n'est pas Espagnole. J'ignore même si elle est Anglaise ou Américaine. Elle parle assez bien l'anglais, mais c'est au couvent qu'elle a appris cette langue. Elle a été adoptée tout enfant, et elle a toujours considéré Enrico comme son père.

— Rien d'étonnant qu'elle m'ait chassé en me prenant pour toi, dit Francis en riant; elle croyait et elle croit toujours que tu es le meurtrier de son oncle. »

Henry continua :

« La seconde chose est d'une extrême importance. Il s'agit de la loi, ou plutôt de l'absence de loi. Ils la fabriquent à leur guise dans ce trou perdu. Ici, nous sommes loin de Panama et le gouverneur de cet Etat ou district, enfin peu importe comme ils l'appellent, est un vieux Silène endormi. Ouvre l'œil sur les agissements du *jefe politico*<sup>1</sup> de San-Antonio. Il fait son petit tsar et, tu peux m'en croire, c'est une franche canaille. Cruel et assoiffé de sang comme une martre, sa plus grande joie est d'assister aux exécutions capitales. Il raffole notamment de la pendaison. Méfie-toi, quoi qu'il arrive... Allons, à bientôt. La moitié de tout ce que je trouverai sur le Bull t'appartient... Mais remets cette bague au doigt de Léoncia. »

Deux jours plus tard, le capitaine métis ayant effectué une reconnaissance sur le rivage, rapporta la nouvelle que les représentants du sexe fort de la famille Solano étaient tous absents. Francis débarqua donc sans crainte au même endroit où naguère il avait rencontré la jeune fille. Cette fois-ci, tout était calme, et le seul être en vue sur la grève était un jeune Indien en guenilles qui, moyennant une pièce de monnaie, consentit avec empressement à porter le billet à la belle señorita :

*Je suis celui que vous avez confondu avec Henry Morgan, et je vous apporte un message de sa part.*

1. Chef politique d'une région, ou préfet, qui cumule en même temps les fonctions de shérif. (N. d. T.),

En griffonnant cette phrase sur une feuille de son calepin, Francis était loin de prévoir les événements fâcheux qui allaient se succéder avec une rapidité foudroyante.

S'il avait jeté un coup d'œil par-dessus le rocher contre lequel il s'appuyait en écrivant ces lignes, il eût été ébloui par une vision de la ravissante Léoncia qui, telle une déesse de la mer, sortait de son bain. Mais il continuait d'écrire et le petit Indien s'intéressait fort à l'opération. Léoncia, contournant le rocher, surprise à la vue de Francis, retint une exclamation et courut se réfugier derrière l'écran vert de la jungle.

Francis fut presque aussitôt averti de sa présence par un cri d'effroi. Carnet et crayon tombèrent à terre. Il se précipita vers la direction du cri et alla buter contre une jeune naïade à peine vêtue, en train de reculer devant ce qui avait provoqué sa peur. Cette collision inattendue lui fit pousser un second cri avant qu'elle se fût rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'un nouvel ennemi, mais d'un sauveteur éventuel.

Elle passa devant lui, le visage pâle de frayeur, bouscula le gamin et ne s'arrêta qu'une fois sur le sable de la grève.

« Que se passe-t-il ? demanda Francis. Etes-vous blessée ? Que vous est-il arrivé ? »

Elle montra du doigt son genou nu, où deux gouttelettes de sang sortaient de deux points presque imperceptibles.

« Une vipère m'a piquée. Sa piqûre est mortelle. Je succomberai d'ici cinq minutes, mais je suis heureuse, heureuse, car mon cœur ne sera plus tourmenté par vous. »

Elle leva vers lui un doigt accusateur, ouvrit la bouche pour l'accabler de reproches, mais, incapable de prononcer une parole, elle tomba évanouie.

Francis ne connaissait les vipères de l'Amérique centrale que par ouï-dire, mais certains détails lui donnaient la chair de poule. Des mules, des chiens étaient morts, paraît-il, dans d'horribles souffrances cinq à dix minutes après avoir été mordus par un de ces menus reptiles de 40 à 45 centimètres de long. Rien d'étonnant que Léoncia se fût évanouie, pensait-

il : l'effet du venin commençait à se faire sentir. Il avait une vague notion sur les soins à appliquer en pareil cas ; néanmoins, il se rappela qu'il fallait faire d'urgence une ligature au-dessus de la blessure pour empêcher le poison de gagner le cœur.

Il tira son mouchoir et le lia autour de la jambe de la jeune fille, au-dessus du genou, y inséra un morceau de bois trouvé sur le sable et tordit violemment le mouchoir, se servant du bois comme tourniquet. Ensuite il prit son canif, ouvrit la plus petite lame, la passa dans la flamme de plusieurs allumettes de façon à détruire les germes, et pratiqua avec précaution une entaille dans les deux déchirures faites par les crochets de la vipère.

Atterré, il opérait avec une hâte fébrile, appréhendant à chaque seconde que les ailes de la mort ne vinssent frôler la femme qu'il avait devant lui. D'après ce qu'il savait, le corps des victimes de semblables morsures enflait dans des proportions effrayantes. Comme il achevait l'excoriation des blessures, il songea à sucer tout le venin qu'il pourrait extraire de la plaie ; ensuite, il allumerait une cigarette et avec le bout ardent il cautériserait la chair.

Il se mit à faire de légères entailles avec la pointe de son canif, quand Léoncia commença de remuer.

« Ne bougez pas », ordonna-t-il au moment où elle se levait et où il collait ses lèvres sur la blessure.

En guise de réponse, il reçut un soufflet sonore sur la figure. Au même instant l'Indien, tout joyeux, s'échappait de la brousse en agitant par la queue un petit serpent mort et en criant :

« *Labarri! Labarri!* »

Francis prêta à ce mot les effets les plus funestes.

« Allongez-vous et restez tranquille ! répéta-t-il d'un ton rude. Nous n'avons pas une seconde à perdre. »

Mais elle n'avait d'yeux que pour le serpent. Son soulagement était flagrant, mais Francis, tout occupé à appliquer le traitement classique, ne pouvait s'en rendre compte.

« Oh ! ce n'est qu'un labarri dont la morsure est inoffensive. Je croyais qu'il s'agissait d'une vipère. Lorsque le labarri est petit, il y ressemble tellement ! »



L'arrêt de la circulation causé par le tourniquet la faisait souffrir. Baissant les yeux, Léoncia découvrit le mouchoir noué autour de sa jambe.

« Oh! qu'avez-vous fait là? s'écria-t-elle en rougissant soudain. Ce n'était qu'un jeune labarri, répéta-t-elle sur un ton de reproche.

— Vous m'aviez dit que c'était une vipère », répliqua-t-il.

Elle se cacha la figure dans ses mains, mais le vif incarnat de ses oreilles n'échappa pas à Francis. Pour la première fois il mesura la difficulté d'accomplir sa promesse. Où puiserait-il le courage de passer au doigt de Léoncia la bague d'un autre? Il s'endurcit délibérément le cœur contre la beauté et la fascination de la jeune fille et lui dit amèrement :

« A présent, sans doute quelque honorable membre de votre famille va me cribler de trous comme une écumoire parce que je n'ai pas su distinguer un labarri d'une vipère. Appelez un des ouvriers de la ferme pour remplir cet office. Ou peut-être préférez-vous me porter le coup vous-même? »

Elle semblait ne pas avoir entendu ces paroles, car elle s'était levée avec la légèreté et la souplesse que l'on pouvait attendre d'un être aussi merveilleusement bâti, et elle frappa le sable de son pied.

« Mon pied est engourdi, expliqua-t-elle en riant franchement cette fois, sans se cacher le visage derrière ses mains.

— Vos procédés envers moi sont inexplicables. Pourquoi me considérez-vous comme l'assassin de votre oncle? »

Rappelée à ce pénible souvenir, elle cessa de rire et l'incarnat quitta son visage. Elle ne répondit pas, mais de ses doigts, que la colère faisait trembler, elle essaya de dénouer le mouchoir.

« Laissez-moi vous aider, suggéra-t-il.

— Espèce de brute! s'écria-t-elle avec fureur. Eloignez-vous. Votre ombre m'est désagréable.

— Que vous êtes délicieuse et charmante! fit-il d'un air de défi, réprimant en même temps le désir éperdu de la serrer dans ses bras. Vous évoquez en ce moment notre première rencontre, vos baisers, vos ca-

resses et, l'instant d'après, vos menaces de mort. Vous n'avez pas changé : vous êtes toujours la même Léoncia, irascible comme toujours. Laissez-moi donc vous enlever ce mouchoir. Jamais vos petits doigts n'arriveront à le défaire. »

Muette de rage, elle frappait du pied.

« Par bonheur, vous n'avez pas emporté votre revolver pour aller nager, continua-t-il à la taquiner, autrement nous assisterions bientôt aux obsèques d'un gentil garçon dont les intentions ont toujours été irréprochables. »

A ce moment le jeune Indien rapportait en courant le peignoir de Léoncia; elle le lui arracha des mains et s'en enveloppa précipitamment. Ensuite, avec l'aide du gamin, elle s'attaqua de nouveau au nœud. Le mouchoir défait, elle le lança au loin comme si, en réalité, c'eût été une vipère.

« Je ne veux pas être contaminée! s'exclama-t-elle.

— Vous n'en êtes pas quitte pour autant, Léoncia, insista Francis. J'ai laissé sur vous une marque indélébile. »

Du doigt il montrait les excoriations qu'il avait faites sur son genou et éclata de rire.

« La marque de la brute, répliqua-t-elle, faisant mine de s'éloigner. Je vous conseille de vous en aller, monsieur Henry Morgan. »

Mais il lui barra le chemin.

« A présent, parlons sérieusement, mademoiselle Solano, dit-il en changeant de ton. Ecoutez-moi. Que vos prunelles lancent des éclairs tant qu'il leur plaira, mais ne m'interrompez pas. — Il se baissa et ramassa son billet. — J'allais précédemment vous faire parvenir ce papier par le gamin lorsque vous avez poussé un cri. Prenez-le. Lisez-le. Il ne vous mordra pas. Ce n'est pas une vipère. »

Bien qu'elle refusât de le prendre, ses yeux, involontairement, tombèrent sur la première ligne :

*Je suis celui que vous avez confondu avec Henry Morgan.*

Elle jeta un regard étonné, mais ses yeux reflétaient une certaine compréhension.

« Sur mon honneur, dit-il gravement.

— Vous... Vous n'êtes pas... Henry? bégaya-t-elle.

— Non. Voulez-vous prendre ce billet et le lire jusqu'au bout? »

Cette fois, elle se plia à son désir. Pendant qu'elle lisait, il contemplait à loisir le reflet doré du soleil qui empourprait son joli visage de blonde. Comme dans un rêve, il plongea ensuite son regard dans les yeux veloutés et interrogateurs de la jeune fille.

« Et qui a signé ceci? » demanda-t-elle.

Il se ressaisit et s'inclina.

« Mais le nom? — votre nom? »

— Morgan, Francis Morgan. Ainsi que je vous l'explique là-dessus, Henry et moi nous sommes des parents éloignés, des cousins au quarante-cinquième degré, ou quelque chose de ce genre. »

A la stupéfaction du jeune homme, le doute parut s'emparer de la jeune fille, dont l'indignation éclata de nouveau :

« Henry, tout ceci n'est qu'une ruse, un tour diabolique que vous essayez de me jouer. Vous êtes Henry et personne autre. »

Francis désigna du doigt sa moustache.

« Vous l'avez laissée pousser depuis », lança-t-elle sur un ton de défi.

Il releva sa manche et découvrit son bras gauche, du poignet au coude. Mais elle semblait ne pas comprendre le motif de son acte.

« Vous rappelez-vous ma cicatrice? » demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

« Eh bien, trouvez-la. »

Elle baissa vivement la tête, puis, après une vaine recherche, elle murmura :

« Je... je vous demande pardon. Je me suis affreusement trompée, et quand je songe à la façon dont... dont je vous ai traité... »

— Ce baiser était délicieux », déclara-t-il avec malice.

Elle se rappela des moments plus immédiats, jeta un coup d'œil à son genou et se cabra.

« Vous disiez que vous m'apportiez un message d'Henry, dit-elle en changeant brusquement de sujet... »

Vous prétendez qu'il est innocent... Tout cela est-il bien vrai? Oh! comme je désire vous croire!

— Je suis moralement certain qu'Henry n'a pas tué votre oncle, pas plus que moi...

— N'en dites pas davantage, du moins pour l'instant, l'interrompit-elle joyeusement. Tout d'abord je dois vous faire mes excuses, mais reconnaissez que certains de vos actes et de vos paroles étaient abominables. D'abord, vous n'aviez aucun droit de m'embrasser.

— Veuillez vous souvenir, répliqua-t-il, que je l'ai fait le revolver sous la gorge. Comment pouvais-je savoir que vous ne me tueriez point si je ne m'exécutais pas?

— De grâce, taisez-vous! implora-t-elle. Maintenant, accompagnez-moi jusqu'à la maison. Chemin faisant, vous me parlerez d'Henry. »

Par hasard ses yeux tombèrent sur le mouchoir qu'elle avait jeté avec tant de mépris. Elle courut le ramasser.

« Pauvre petit mouchoir! fit-elle, câline. A toi aussi, je dois des excuses. Je vais moi-même te nettoyer et... — elle leva les yeux vers Francis — je vous le rendrai frais et parfumé, avec toute ma gratitude...

— Et la marque de la brute? interrogea-t-il.

— Je vous demande encore pardon, murmura-t-elle, repentante.

— Me permettez-vous maintenant de vous frôler de mon ombre?

— Oh! oui! cria-t-elle. Là, me voici dans votre ombre. Allons, marchons! »

Francis lança un *peso* au jeune Indien grimaçant, et tout joyeux il suivit Léoncia parmi la végétation tropicale, dans le sentier qui conduisait à l'hacienda.

Assis dans la spacieuse véranda des Solano, Alvarez Torres vit à travers les buissons le couple approchant le long de l'allée sinueuse. Ce spectacle le fit grincer des dents, il marmotta quelques imprécations et en oublia de fumer sa cigarette.

Léoncia et Francis s'entretenaient avec tant d'animation qu'ils ne remarquaient rien autour d'eux. Francis devenait si pressant de la voix et du geste

que Léoncia dut s'arrêter pour mieux écouter son plaidoyer. Ensuite — Torres pouvait à peine en croire ses yeux — Francis tira une bague — et Léoncia, détournant la tête, tendit la main gauche et reçut l'anneau au doigt. C'était, à n'en pas douter, une bague de fiançailles!

Voici ce qui venait réellement de se passer : la bague de fiançailles d'Henry avait réintégré la main de Léoncia, et la jeune fille, sans trop savoir pourquoi, avait éprouvé quelque répugnance à l'accepter.

Torres jeta au loin sa cigarette éteinte, se tordit farouchement la moustache, comme pour chasser son émotion, et avança à la rencontre des jeunes gens. Il ne répondit pas tout de suite au salut de Léoncia, mais apostropha Francis :

« On ne s'attend pas à de la honte chez un assassin, mais au moins au simple respect des convenances. »

Francis eut un étrange sourire.

« Voilà que cela recommence, dit-il. Un autre fou dans ce pays de fous! Léoncia, j'ai vu récemment ce monsieur à New-York. Il désirait à toute force traiter des affaires avec moi. A présent, je le rencontre ici et sa première parole est pour m'injurier.

— Señor Torres, j'exige que vous fassiez des excuses à Monsieur, déclara-t-elle, furieuse. Les Solano n'ont pas pour habitude d'insulter leurs hôtes.

— Autrement dit, la famille des Solano accepte de voir ses hommes assassinés par de vulgaires aventuriers, répliqua-t-il. Aucun sacrifice n'est trop grand lorsqu'on le fait au nom de l'hospitalité.

— Vous vous fourvoyez, señor Torres, avertit gaiement Francis. Vous me prenez pour Henry Morgan, mais *je suis en réalité Francis Morgan*. Souvenez-vous que voilà quelque temps, nous avons engagé des pourparlers ensemble dans le bureau de M. Regan à New-York. Serrez-moi la main. C'est la seule excuse que je réclame en cette circonstance. »

Torres, confondu un instant par son erreur, saisit la main tendue et offrit ses excuses à Francis et à Léoncia.

La jeune fille rayonnait de joie. Elle frappa dans

ses mains pour appeler une des domestiques de la maison.

« A présent, on va vous montrer votre chambre, monsieur Morgan, tandis que je monte m'habiller. Après quoi, señor Torres, si vous voulez bien, nous parlerons d'Henry. »

Elle s'éloigna et Francis, précédé d'une jeune et jolie servante, alla à sa chambre. Torres tomba dans une profonde consternation. Comment! cet homme qu'il venait de voir mettre une bague au doigt de Léoncia était un étranger, inconnu de Léoncia! Pendant un moment ses pensées tourbillonnèrent dans son esprit. Léoncia, qu'il nommait la reine de ses rêves, avait promis le mariage à un *gringo*<sup>1</sup> de New-York. Le fait était incroyable, monstrueux!

Il fit amener la voiture louée par lui à San-Antonio et il filait déjà à toute vitesse au bas de l'avenue, lorsque Francis descendit le chercher pour lui demander de plus amples détails sur le trésor du vieux Morgan.

Après le déjeuner se leva une brise de terre qui promettait un vent favorable pour le lagon de Chiriqui et jusqu'aux îles du Bull et du Calf. Francis, pressé d'apporter à Henry l'heureuse nouvelle, refusa l'offre que lui faisait Léoncia de passer la nuit afin de faire la connaissance d'Enrico Solano et de ses fils.

Francis avait un autre motif de précipiter son départ. La présence de Léoncia lui causait une souffrance atroce. Elle le fascinait à tel point qu'il se sentait incapable de résister à son charme. Il prit donc le parti de fuir pour demeurer fidèle à l'homme au grossier pantalon de toile qui, à ce moment même, creusait des trous dans les sables du Bull.

Francis s'en alla donc, emportant dans sa poche une lettre de Léoncia pour Henry. La séparation fut presque brutale. Poussant un soupir vivement refoulé, il s'arracha de sa présence. Elle le regarda s'éloigner puis, quand elle l'eut perdu de vue, elle examina la bague avec une vague appréhension.

1. Surnom dédaigneux que donnent aux Américains du Nord les latins de l'Amérique Centrale (N. d. T.).

De la grève, Francis fit signe à l'*Angélique*, mouillée à l'ancre, d'envoyer un canot au rivage pour le prendre. Mais avant que le canot eût touché l'eau, une demi-douzaine de cavaliers, revolver à la ceinture et fusil à l'arçon, descendaient vers lui au galop. Deux hommes chevauchaient en tête. Les quatre suivants étaient des métis. Francis reconnut un des deux conducteurs : Torres. Tous les fusils se braquèrent sur Francis : il ne put qu'obéir à l'ordre braillé par le conducteur inconnu de lever les mains. Et Francis prononça à haute voix :

« Et dire que naguère, il y a quelques jours seulement — ou peut-être un million d'années? — je me figurais que jouer au bridge aux enchères, à un dollar par point, constituait une source intarissable d'émotions! Messieurs les cavaliers, apprenez-moi donc ce qui se passe, je vous prie. Pourrai-je quitter cet endroit sans complications d'armes à feu? Que vous faut-il? Mes oreilles, ou simplement ma moustache?

— C'est vous-même que nous voulons, répondit le chef, dont les propres moustaches se hérissaient. Ses yeux noirs et méchants lançaient des éclairs.

— Au nom du Ciel, qui êtes-vous donc?

— C'est l'honorable señor Mariano Vercara, jefe politico de San-Antonio, répondit Torres.

— Bonne nuit! s'exclama Francis, se souvenant des recommandations que lui avait données Henry. Vous croyez sans doute que j'ai enfreint un règlement sanitaire ou quelque loi du travail en débarquant dans ce pays? En ce cas, tranchez la question avec le capitaine Trefethen. Moi, je ne suis que l'affréteur du navire, autrement dit un simple passager. Le capitaine Trefethen est, mieux que moi, au courant des lois et usages maritimes.

— On vous recherche pour l'assassinat d'Alfaro Solano, répondit Torres. Je ne suis pas dupe de l'histoire que vous m'avez racontée chez les Solano, Henry Morgan. Vous avez essayé de vous faire passer pour un autre. Mais je connais cet autre : il s'appelle Francis Morgan, et je m'empresse d'ajouter que celui-là n'est pas un meurtrier, mais un homme de bien.

— Que diable! s'écria Francis. Ne m'avez-vous pas serré la main, señor Torres?

— Je m'y suis laissé prendre tout d'abord. Mais seulement un instant. Voulez-vous nous suivre de bon gré?

— Comme si j'avais le choix!... — Francis haussa les épaules à la vue des six fusils braqués sur lui. — Je suppose que vous allez me juger en un tour de main et me pendre au petit jour?

— La justice est expéditive au Panama, répondit le jefe politico, dans un anglais bizarre mais intelligible. Pas autant que vous le croyez, néanmoins. Vous ne serez pas pendu de si bonne heure. Dix heures du matin conviendraient mieux à tout le monde, n'est-ce pas?

— En effet, répliqua Francis. Mettons, si vous le préférez, onze heures ou midi.

— Soyez assez aimable pour nous suivre, señor, répéta Mariano Vercara, la suavité de sa voix ne masquant nullement la dureté de ses intentions. Juan! Ignacio! enlevez-lui ses armes, ordonna-t-il en espagnol. Non, inutile de lui lier les mains. Hissez-le en croupe, derrière Gregorio. »

Francis, dans une cellule blanchie à la chaux, aux murs de cinq pieds d'épaisseur, en compagnie d'une demi-douzaine de prisonniers endormis, écoutait le bruit assourdi de coups de marteaux. Il évoqua le jugement qu'il venait de subir et se mit à siffler. Il était huit heures et demie du soir. Le bruit était produit par des ouvriers qui montaient l'échafaud d'où, le lendemain matin à dix heures, il se balancerait dans l'espace, un nœud coulant passé autour du cou. L'interrogatoire avait duré une demi-heure, montre en main. Vingt minutes eussent suffi, si Léoncia n'était brusquement arrivée et ne l'avait prolongé de dix minutes, galamment accordées à la noble demoiselle Solano.

« Le jefe politico avait raison, reconnut en lui-même Francis, la justice ne traîne point à Panama. »

La lettre trouvée en sa possession et adressée par Léoncia à Henry Morgan l'avait condamné. Le reste avait été un jeu d'enfant. Une demi-douzaine de té-



moins l'avaient reconnu pour l'assassin. Le jefe politico lui-même avait déposé dans ce sens. L'unique réconfort avait été l'entrée en scène de Léoncia, chaperonnée par une vieille tante infirme. La magnifique défense menée par la jeune fille pour lui sauver la vie l'émut jusqu'aux larmes, encore que tout ce dévouement ne dût servir à rien.

Lorsqu'elle avait prié Francis de relever sa manche et de découvrir son avant-bras gauche, le jefe politico avait haussé les épaules avec dédain. Ensuite Léoncia avait déversé sur Torres un flot de paroles violentes, mais en espagnol et d'un débit trop rapide pour qu'il pût les comprendre. La salle s'était mise à rugir et à gesticuler lorsque Torres s'était présenté à la barre.

Francis n'avait pas remarqué le colloque à voix basse entre Torres et le jefe politico, lorsque le premier se frayait un chemin dans la foule pour se rendre à la barre des témoins. De même il ignorait que Torres était aux gages de Regan pour le tenir éloigné de New-York, à tout jamais si possible, et il ne se doutait pas davantage que Torres lui-même, follement épris de Léoncia, se consumait d'une jalousie sans bornes. Quand Léoncia lui avait demandé s'il avait vu une cicatrice sur l'avant-bras gauche de Francis, Torres avait répondu que non. A ce moment, Léoncia avait jeté au petit juge un regard triomphant, mais le jefe politico s'était avancé et d'une voix de stentor avait posé cette question à Torres :

« Jurez-vous avoir vu une cicatrice sur l'avant-bras gauche d'Henry Morgan? »

Fort embarrassé, Torres regarda tour à tour le juge et Léoncia et, en fin de compte, sans proférer un mot, il hocha négativement la tête.

Des applaudissements montèrent de la foule en guenilles. Le juge ayant prononcé la sentence, les clameurs redoublèrent, et Francis, entraîné hors de la salle, fut reconduit à sa cellule par les gendarmes et le commissaire, soucieux de le soustraire à la fureur de la populace qui refusait de remettre l'exécution au lendemain matin, à dix heures.

« Ce pauvre idiot de Torres qui s'est trahi au sujet de la cicatrice d'Henry! » songeait Francis.

Soudain, les verrous de sa cellule furent tirés. Il se leva pour accueillir Léoncia.

Elle ne répondit pas à son salut, mais interpella en espagnol le commissaire avec une volubilité et des gestes si impérieux que ce fonctionnaire obéit : il ordonna aux geôliers d'emmener les prisonniers dans d'autres cellules, et lui-même, après une profonde révérence, se retira et ferma la porte.

A ce moment, Léoncia, brisée par la douleur, éclata en sanglots et appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme.

« Quel maudit pays ! Quel maudit pays ! »

Et comme Francis sentait contre lui le corps défaillant de la jeune fille, il évoqua l'image d'Henry, pieds nus dans son pantalon de toile, avec son chapeau aux bords rabattus, creusant des trous dans le sable du Bull.

Il s'efforça de s'arracher au délicieux contact de cette femme pleurant dans ses bras. Il essaya de faire appel à la raison pour imposer silence aux sentiments.

« Ce jugement est une sinistre farce, dit-il. Si vos compatriotes parlaient moins et agissaient davantage, ils pourraient construire des lignes de chemins de fer et développer les ressources de leur pays. Mais toute leur énergie s'en va par la langue. Mon compte était réglé d'avance. Convaincus que j'étais coupable, mes juges, trop pressés de me condamner, ne prirent même pas la peine de chercher des preuves ou d'établir mon identité. Pourquoi s'attarder à pareilles vétilles ? Ils *savaient* qu'Henry Morgan avait tué Alfaro. Ils *savaient* aussi que j'étais Henry Morgan. Quand on est absolument sûr, à quoi bon tergiverser ? »

Sourde à ses paroles, elle sanglotait et se serrait davantage contre lui. Elle se jeta dans ses bras, ses lèvres cherchèrent celles du jeune homme et, avant qu'il eût pu se ressaisir, il l'embrassait passionnément.

« Je vous aime, je vous aime ! murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Non ! Non ! (il reniait son plus cher désir), Henry et moi nous nous ressemblons trop. C'est Henry que vous aimez, et je ne suis pas Henry. »

Elle relâcha brusquement son étreinte, retira de son doigt la bague d'Henry et la jeta à terre. Francis était tellement suffoqué qu'il ne savait trop ce qui allait se passer. La situation fut sauvée par l'entrée du commissaire qui, montre en main, baissait la tête et semblait ne rien voir d'autre que l'heure marquée sur le cadran.

Léoncia se redressa fièrement et se cabra contre l'émotion lorsque Francis, ramassant l'anneau d'Henry, le lui glissa de nouveau au doigt et lui baisa la main en signe d'adieu. Au moment de franchir la porte, elle se retourna et, d'un mouvement presque imperceptible des lèvres, elle lui murmura : « Je vous aime. »

Comme l'horloge sonnait dix heures, Francis fut conduit de la cellule dans la cour de la prison où se dressait l'échafaud. Toute la ville de San-Antonio était présente et poussait des clameurs de triomphe. Là se trouvaient également Léoncia, Enrico Solano et ses cinq grands fils. La famille des Solano, indignée, éleva des protestations, mais le jefe politico, soutenu par le commissaire et les gendarmes, demeura inflexible. En vain, Léoncia essaya-t-elle d'arriver jusqu'à Francis; en vain son père et ses frères proclamèrent-ils l'innocence du condamné! Le jefe politico, avec un sourire de dédain, ordonna que l'on procédât à l'exécution.

Au pied du gibet, debout sur la trappe, Francis refusa le secours du prêtre. Un innocent qu'on va pendre, lui dit-il, a moins besoin de prières que ses bourreaux.

Après avoir lié les jambes de Francis, ils s'apprêtaient à lui attacher les bras, tandis que les aides du bourreau disposaient déjà le nœud coulant et le voile noir, lorsque soudain la voix d'un chanteur se fit entendre :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!*

A demi évanouie, Léoncia revint à elle au son de cette voix. Elle poussa un cri de joie en voyant entrer

le véritable Henry Morgan, qui écartait les gardes de son chemin.

Seul Torres ne put dissimuler sa déception; mais dans l'émotion générale il passa inaperçu. D'accord avec le public, le jefe politico annonça qu'un homme en valait un autre pourvu que la pendaison eût lieu. Mais les membres de la famille Solano proclamèrent qu'Henry était également innocent du meurtre d'Alfaro. Du haut de l'échafaud et tandis qu'on le libérait de ses liens, Francis s'écria à travers le tumulte :

« Vous m'avez jugé! Vous n'avez pas jugé cet homme. Vous ne pouvez pendre quelqu'un sans jugement. Que le tribunal rouvre ses portes! »

Lorsque Francis, descendu de l'échafaud, vint serrer la main d'Henry, le commissaire, flanqué du jefe politico, arrêta Henry Morgan pour l'assassinat d'Alfaro Solano.

#### CHAPITRE IV

« L'essentiel, c'est d'agir vite », déclara Francis au petit conclave des Solano réuni dans la véranda de leur habitation.

Le cœur torturé, Léoncia allait et venait d'un pas nerveux.

« Vite! répéta-t-elle avec passion. Bien sûr, nous devons agir vite. Sans quoi... »

Sa voix s'éteignit devant l'horreur inexprimable du sort qui serait réservé à Henry s'ils ne se hâtaient pas.

Tandis qu'Enrico Solano et ses fils tiraient des plans auxquels Francis ne prêtait qu'une attention distraite, une servante vint chuchoter quelques mots dans l'oreille de Léoncia, qui se leva et la suivit au-dehors, devant la véranda, où se déroula une scène qui aurait provoqué à la fois l'hilarité et la colère chez Francis.

Là se trouvait Alvarez Torres, costumé dans toute la splendeur médiévale d'un opulent *hacendado*<sup>1</sup>, comme on en rencontre encore dans l'Amérique latine. Il la salua d'une profonde révérence, le sombrero à la main, et la pria de s'asseoir sur un fauteuil de rotin. Elle lui répondit avec une certaine tristesse où pointait la curiosité, comme si elle attendait quelque parole d'espoir.

« Le procès a eu lieu, Léoncia, dit-il d'une voix douce et tendre, comme quand on parle d'un mort. Il est condamné. L'exécution est fixée à demain matin, dix heures. Cette histoire est lamentable... Mais... — Il haussa les épaules. — Non, je ne veux pas me montrer sévère envers lui. C'est un honnête homme, trop prompt, voilà son seul défaut. Une vraie soupe au lait. C'est ce qui l'a conduit au déshonneur. Jamais, en son état normal, il n'aurait tué Alfaro... »

— Mais il n'a pas tué mon oncle ! protesta Léoncia, redressant la tête.

— L'ennui, continua Torres, c'est que le juge, le public et même le jefe politico sont convaincus du contraire. Mais ce n'est point là le motif de ma visite. Je viens vous offrir mes services. Disposez de moi comme il vous plaira. Parlez. Ma vie, mon honneur sont à vos pieds. Je suis votre esclave. »

Posant gracieusement un genou à terre, il lui prit la main et eût immédiatement poursuivi son discours si ses yeux n'étaient tombés sur la bague de fiançailles. Il fronça le sourcil et dissimula son déplaisir en baissant la tête, puis il continua :

« Je vous ai connue depuis que vous étiez toute petite, Léoncia, et je vous ai toujours aimée. J'ai gardé mon secret croyant que vous le devineriez vous-même. Aujourd'hui je ne peux plus me taire. »

Léoncia n'essaya même pas d'arrêter le flot de ses paroles. Pendant qu'elle l'écoutait, elle posa un regard distrait sur Torres, qui, en cet instant-là, baissait la tête; elle se demanda pourquoi ses cheveux étaient si mal coupés, s'il fallait en rendre responsable un coiffeur de New-York ou de San-Antonio.

1. Propriétaire foncier.

« Savez-vous ce que vous avez représenté pour moi depuis votre retour, Léoncia? »

Elle ne répondit pas et ne fit aucun effort pour retirer sa main, bien qu'il lui meurtrit la chair contre l'anneau d'Henry Morgan. Elle ne l'écoutait plus : l'enchaînement de ses pensées l'emmenait trop loin.

Pendant ce temps, quelles mesures prenaient Francis Morgan et sa famille à elle? Envahie par cette pensée, Léoncia demeurait sourde aux déclarations de l'amoureux à ses pieds. Francis! Ah! Comment, malgré ses sentiments pour Henry, cet étranger captivait-il son cœur à ce point? Était-elle une vulgaire coquette? Était-ce le même homme? Non! Non! Elle n'était ni volage ni infidèle. Et cependant?...

Léoncia garda un long silence qui décupla l'espoir de Torres. Elle sentait la nécessité de temporiser. S'il restait une seule chance de sauver Henry... Torres n'avait-il pas offert ses services? Il ne fallait pas l'évincer à la légère, alors que la vie d'un homme pouvait dépendre de lui.

« Parlez! Je brûle d'entendre votre décision! supplia Torres d'une voix entrecoupée.

— Chut! Chut! Comment pourrais-je écouter des paroles d'amour alors que l'homme que j'aimais est encore en vie? »

*J'aimais!* Ce mot, employé au passé, venait de la frapper. De même il surprit Torres et ne fit qu'aviver la flamme de son désir. Elle lui appartenait presque.

« Venez, dit-elle. Rejoignons les autres. Ils sont en train d'étudier un plan pour sauver Henry Morgan. »

Les voix se turent lorsqu'ils approchèrent, comme si quelque soupçon planait sur Torres.

« Eh bien! Avez-vous élaboré quelque projet? » demanda Léoncia.

Le vieil Enrico, droit et mince malgré son âge et aussi gracieux qu'aucun de ses fils, secoua la tête.

« Si vous le permettez, j'ai une idée », commença Torres; mais un coup d'œil d'Alexandro, l'aîné des fils, lui coupa la parole.

Dans l'allée on vit apparaître deux jeunes mendiants vêtus comme des épouvantails. D'après leur taille, on leur eût donné dix ans, mais ils devaient être beau-

coup plus âgés à en juger par la ruse de leurs yeux et l'expression maligne de leurs traits. Chacun d'eux portait un vêtement d'une seule pièce, à croire qu'ils s'étaient partagé une chemise et un pantalon. Mais quelle chemise ! Et quel pantalon ! Un pantalon d'homme en vieille toile était boutonné autour du cou d'un des gamins et des ficelles le retenaient à la ceinture. Ses bras passaient par l'ouverture latérale des poches et il avait tant bien que mal raccourci les jambes du pantalon pour les ramener à la mesure de ses membres chétifs. Le pan de la chemise qu'arborait son camarade traînait à terre.

« Hors d'ici ! » cria Alexandro, enjoignant aux mendiants de déguerpir.

Mais le gosse au pantalon enleva gravement une pierre en équilibre sur le sommet de sa tête nue, et retira une lettre qu'il avait promenée ainsi.

Alexandro s'avança, prit le message et, après avoir jeté un coup d'œil sur l'enveloppe, la remit à Léoncia tandis que les deux émissaires sollicitaient leur récompense. Francis, souriant malgré lui devant ce spectacle, leur lança quelques piécettes d'argent, après quoi la chemise et le pantalon trottinèrent de nouveau le long du chemin.

La lettre venait d'Henry, et Léoncia se hâta de la lire. Elle ne ressemblait pas précisément à une lettre d'adieu, car il s'exprimait comme quelqu'un qui ne s'attend point à mourir, à moins de quelque accident imprévisible. Néanmoins, de crainte que cette éventualité ne se réalisât, Henry recommandait à Léoncia de ne pas oublier Francis parce qu'il ressemblait en tous points à lui, Henry.

La première impulsion de Léoncia avait été de montrer la lettre aux autres, mais ce message concernant Francis l'en empêcha.

« C'est d'Henry, dit-elle, glissant la lettre dans son corsage. Rien d'important. Il ne doute pas qu'il s'échappera de quelque façon.

— Nous y veillerons », déclara positivement Francis.

Adressant à Francis un sourire de gratitude et le regard tourné vers Torres, Léoncia demanda :

« Vous parliez d'un plan d'évasion, señor Torres?

— Il y a un moyen : celui des gringos ou, si vous préférez, des Anglo-Saxons. Il est simple et va droit au but. Nous arracherons brutalement Henry de son cachot. Notre intervention inattendue contribuera sûrement au succès du complot. Il ne manque pas de voyous désœuvrés sur le port pour nous aider à prendre la prison d'assaut. Assurez-vous leurs services, rétribuez-les bien, avancez-leur seulement une partie de la somme et l'affaire est dans le sac. »

Léoncia acquiesça de la tête. Les yeux du vieil Enrico flamboyaient et ses narines se dilataient comme s'il sentait déjà la poudre. Les jeunes gens s'enflammaient à son exemple. Tous interrogèrent Francis du regard. Il fit un geste négatif qui arracha à Léoncia un petit cri de désappointement.

« Ce moyen ne me dit rien qui vaille. Pourquoi irions-nous tous risquer notre vie dans une entreprise insensée, vouée à l'échec dès le début? »

Tout en parlant, il s'était détaché de Léoncia et posté de façon à se trouver entre Torres et les autres. Il lança un coup d'œil avisé à Enrico et ses fils, et poursuivit :

« Quant à Henry, je n'ai aucun espoir...

— Autrement dit, vous doutez de moi? demanda Torres, furieux.

— Mais pas le moins du monde! »

Torres poursuivit :

« Vous qui arrivez seulement dans ce pays, prétendez-vous m'interdire d'assister aux réunions des Solano, mes plus anciens et plus chers amis? »

Le vieil Enrico, à qui n'avait pas échappé la colère croissante de Léoncia contre Francis, conseilla à celle-ci, d'un petit signe discret, la prudence; puis, d'un geste plein de courtoisie, il imposa silence à Torres et prit lui-même la parole.

« Señor Torres, il n'y a pas de réunion des Solano d'où vous soyez évincé. Vous êtes, en effet, un vieil ami de la famille. Votre défunt père et moi étions des camarades, presque des frères. Mais cela — et vous excuserez le jugement d'un vieillard — n'empêche que le señor Morgan ait raison. Votre plan n'offre aucune



chance de succès. Prendre la prison d'assaut constitue une folie. Songez donc à l'épaisseur des murs ! Ils soutiendraient un siège de plusieurs semaines. J'avoue cependant que votre idée m'a tenté un instant. Dans ma jeunesse, lorsque nous combattions les Indiens dans la Cordillère, il se présenta un cas semblable et nous en sommes venus à bout... Allons nous asseoir confortablement et je vous conterai l'histoire. »

Mais Torres, prétextant de multiples occupations et un peu radouci, prit congé de tous, adressa quelques brèves excuses à Francis et repartit pour San-Antonio sur son cheval luxueusement harnaché. Torres correspondait quotidiennement par câblogrammes avec le bureau de Regan à Wall Street. Grâce à ses entrées secrètes au poste radio-télégraphique de Panama à San-Antonio, il pouvait transmettre des messages pour la station de Vera-Cruz. Non seulement ses relations avec Regan devenaient lucratives, mais elles favorisaient ses desseins personnels avec Léoncia et les Morgan.

« Qu'avez-vous contre señor Torres pour refuser son idée et le blesser dans son amour-propre ? demanda Léoncia à Francis.

— Rien, fut la réponse, sauf que nous n'avons pas besoin de ses services et que je n'éprouve pas une forte sympathie pour le personnage. Cet imbécile ne ferait que du gâchis. Vous vous souvenez comment il s'est comporté lors de mon procès ? Peut-être est-il sujet à caution ? Je l'ignore. Toujours est-il que je ne vois pas la nécessité de lui confier nos projets puisque nous pouvons nous passer de lui. Quant à son idée, je l'adopte. Si vous êtes tous d'accord, nous irons droit à la prison et nous délivrerons Henry. Inutile de recourir à une bande de filous. Si à nous six nous sommes incapables de réussir, mieux vaut abandonner la partie.

— Il faut compter au moins sur une douzaine de gardiens rôdant autour de la prison », objecta Ricardo, le plus jeune frère de Léoncia, âgé de dix-huit ans.

Léoncia le regarda en fronçant le sourcil, mais Francis prit son parti :

« C'est juste, acquiesça-t-il. Néanmoins, tranquillisez-vous : nous nous débarrasserons des gardiens.

— Et les murs de cinq pieds d'épaisseur? risqua Martinez Solano, frère jumeau d'Alvarado.

— On passera à travers, répliqua Francis.

— Comment? s'écria Léoncia.

— Voilà où je voulais en venir. Señor Solano, vous possédez de nombreux chevaux de selle? Bien. Et vous, Alexandro, pourriez-vous me procurer par hasard deux cartouches de dynamite? C'est mieux que je n'aurais osé l'espérer. Et vous, Léoncia, en qualité de maîtresse de maison, dites-moi, je vous prie, si vous possédez en réserve une provision importante de whisky Trois-Etoiles?

« A la bonne heure! Le complot prend consistance, continua-t-il en riant lorsqu'elle lui eut répondu affirmativement. Nous avons tous les éléments voulus pour monter un roman d'aventures à la manière de Rider Haggard ou de Rex Beach. Ecoutez-moi, à présent, Léoncia. Je désirerais vous dire quelques mots touchant les détails d'un petit déguisement... »

## CHAPITRE V

Cet après-midi-là, Henry, debout à la fenêtre grillée de sa cellule, promenait son regard devant lui, se demandant si une brise n'allait pas se lever du lagon de Chiriqui et rafraîchir l'air stagnant. La rue était poussiéreuse et sale, sale surtout, parce que les uniques nettoyeurs que la ville eût connus depuis sa fondation, remontant à des siècles, étaient les chiens et les buses qui se nourrissaient de tous les détritibus imaginables. La réverbération des maisons basses, blanchies à la chaux, transformait la rue en une fournaise. Cette blancheur et cette poussière étaient intolérables à la vue, et Henry se fût retiré si des gamins dépenaillés, assoupis sur le pas d'une porte en face de lui, ne s'étaient réveillés en sursaut pour suivre ce qui se passait à l'autre bout de la rue. Henry ne pouvait rien voir, mais il entendait le roulement de

quelque véhicule arrivant à fond de train. Puis apparut la voiture, une vieille patache tirée par un cheval emballé. Sur le siège un vieillard, à la tête et à la barbe grises, essayait en vain de maîtriser l'animal.

Henry sourit, étonné de voir comment cette carriole pouvait tenir debout, malgré les prodigieux cahots que lui imprimaient les profondes ornières du chemin. Les roues, disjointes, à demi enfoncées et menaçant de se briser, sautaient de tous côtés. C'était miracle que la voiture demeurât intacte, et plus encore que les harnais ne volassent pas en morceaux. Arrivé en face de la fenêtre, le vieux tenta un ultime effort : il se dressa presque sur son siège en voulant tirer sur les rênes. L'une d'elles était pourrie et se rompit. Perdant l'équilibre, le conducteur tomba en arrière et la brusque secousse qu'il donna sur l'autre rêne fit pencher le cheval fortement sur la droite. Que se passa-t-il ensuite? Henry n'aurait su le dire. Toujours est-il que la patache était en miettes. Le vieux, obstinément suspendu à la rêne restante et traîné dans la poussière, fit accomplir un cercle au cheval qui s'arrêta, hennissant, en face de lui.

Avant qu'il fût remis sur pied, une foule de gamins l'entourait. Ils furent aussitôt dispersés par les gendarmes, qui sortaient de la prison. Henry resta à la fenêtre et témoignait d'une curiosité pour le moins insolite de la part d'un homme dont les heures sont comptées.

Donnant son cheval à tenir à un gendarme, le vieux, sans prendre la peine de secouer la poussière de ses vêtements, se hâta en clopinant vers la carriole et examina les différentes caisses, grandes et petites, qui composaient son chargement. L'une d'elles faisait l'objet particulier de sa sollicitude; il essayait même de la soulever et semblait prêter l'oreille en accomplissant cet acte. Comme un gendarme l'interpellait, il se redressa et répondit vivement :

« Moi? Hélas, Messieurs, je suis un vieillard exilé de son pays. Je me nomme Leopoldo Narvaez. Ma mère était Allemande, — que Dieu ait son âme! — et mon père était Baltasar Jésus y Cervillos, fils du général Narvaez, de glorieuse mémoire, qui a com-

battu dans l'armée du grand Bolivar lui-même. Et maintenant, me voilà à moitié ruiné et loin de chez moi. »

Pressé de questions entremêlées d'expressions de sympathie dont le plus humble gamin est toujours abondamment pourvu, il s'efforça d'y répondre poliment.

« Je viens de Bocas del Toro. Le voyage m'a demandé cinq journées et les affaires n'ont pas bien marché. J'habite Colon et je voudrais bien y revenir sain et sauf. Un noble Narvaez peut être un marchand ambulante, et même un pauvre marchand ambulante doit vivre, n'est-ce pas, señores? Dites-moi, n'y a-t-il pas, dans cette charmante ville de San-Antonio, un habitant du nom de Tomas Romero? »

— Il existe des tas de Tomas Romero dans tous les coins du Panama, dit en riant Pedro Zurita, l'assistant géôlier. Il faudrait un signalement plus détaillé.

— C'est un cousin de ma seconde femme », répondit le vieux, plein d'espoir.

Il resta tout décontenancé en entendant les badauds éclater de rire.

« Rien que dans San-Antonio, je connais une douzaine de Tomas Romero qui pourraient être les cousins de votre seconde femme, continua l'assistant géôlier. Il y a Tomas Romero, l'ivrogne, Tomas Romero, le filou, Tomas Romero, ah! non! celui-là a été pendu voilà un mois pour assassinat et vol. Ensuite il y a le riche Tomas Romero, qui possède beaucoup de bétail sur les collines. Il y a... »

A chaque nom cité, Leopoldo Narvaez avait hoché la tête d'un air mélancolique. Quand on en arriva au riche marchand de bétail, il reprit courage :

« Excusez-moi, señor, ce doit être celui-là, ou quelqu'un qui lui ressemble comme un frère. Je le retrouverai. Si je puis déposer mes marchandises en lieu sûr, je pars immédiatement à sa recherche. Par bonheur, mon accident s'est produit ici même. Je confierai sans hésiter mon chargement à vous qui êtes, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, un homme honnête. — En parlant il fouilla dans ses poches et en retira deux pesos d'argent, qu'il remit au géôlier.

— Prenez, voici une petite récompense pour vos hommes. »

Henry se mit à sourire en constatant le redoublement de considération et de respect témoigné au vieux par Pedro Zurita et les gendarmes, après ce don des pièces d'argent. Ils repoussèrent les curieux, déchargèrent les caisses de la carriole et les transportèrent dans la prison.

« Prenez garde, Messieurs, prenez garde! recommanda le vieillard d'un ton suppliant lorsqu'ils s'emparèrent de la plus grosse. Manipulez-la doucement. Elle est de grande valeur, et fragile, très fragile! »

Tandis que s'effectuait ce transfert, le vieux enleva les harnais du cheval, sauf la bride, et les déposa dans la carriole.

Pedro Zurita lui assura qu'il valait mieux emporter également les harnais, puis il ajouta, en foudroyant du regard les badauds :

« Il ne resterait pas une courroie ni une boucle dès que nous aurions tourné le dos! »

Se servant de la carriole comme d'un marchepied, et aidé du geôlier et de son équipe, le marchand ambulancier réussit à grimper sur son cheval.

« C'est parfait, dit-il. Je vous remercie mille fois, Messieurs. Ma bonne étoile m'a fait rencontrer des gens honnêtes entre les mains desquels mes marchandises seront en sûreté. Non qu'il faille en exagérer la valeur intrinsèque : ce sont, somme toute, des articles de colporteur. Néanmoins, ils représentent toute ma fortune. Demain je reviendrai avec mon parent, que je retrouverai à coup sûr, et je vous déchargerai de l'ennui de veiller sur mon insignifiante propriété. — Il enleva son chapeau : *Adios, señores, adios!* »

Il s'éloigna d'un pas prudent, se méfiant de son cheval, cause de tous ses malheurs. Il s'arrêta et se retourna en entendant la voix de Pedro Zurita.

« Commencez par le cimetière, señor Narvaez, conseilla le geôlier. Une centaine au moins de Tomas Romero sont allongés là.

— Señor, je vous recommande tout spécialement la grande caisse », conseilla une fois de plus le marchand ambulancier.

Henry observait la rue qui se vidait : la foule se dispersait, incapable de résister davantage aux rayons brûlants du soleil. La voix du vieux marchand lui avait vaguement semblé familière, sans doute en raison du mélange d'accents, l'espagnol avec l'allemand, la langue d'origine de sa mère. Mais qu'il parlât ou non le castillan pur, il serait détroussé comme un indigène si l'une quelconque des caisses représentait la moindre valeur, conclut Henry.

L'affaire ne traîna pas, en effet. Au corps de garde, à une quinzaine de mètres de la cellule d'Henry, on était déjà en train de consommer le vol. Après avoir longuement examiné la grande caisse, Pedro Zurita l'avait soulevée à un bout pour en constater le poids, et avait reniflé comme un chien de chasse par une des fentes, comme si son odorat pouvait lui fournir quelque indication sur le contenu.

« Laisse donc cela, Pedro, dit un des gendarmes en plaisantant. On t'a payé deux pesos pour que tu restes honnête. »

Le geôlier, poussant un soupir, alla s'asseoir à quelque distance de la caisse, se mit à la regarder, et un deuxième soupir s'échappa de ses lèvres. La conversation languit. Les yeux des hommes se reportaient continuellement vers la caisse. Ils recoururent au jeu de cartes, mais la partie manquait totalement d'intérêt. Le gendarme qui avait réprimandé Pedro s'approcha lui-même de la caisse et renifla à son tour.

« Je ne sens rien, annonça-t-il. Il n'y a absolument aucune odeur là-dedans. Que peut bien être cela? Le *caballero* a dit qu'il s'agissait d'un objet de valeur.

— Caballero! s'exclama un autre gendarme. Je croirais plutôt que le père du vieux vendait des poissons pourris dans les rues de Colon, et ses ancêtres avant lui. Ces blagueurs de mendigots prétendent tous descendre des conquistadores!

— Et pourquoi pas, Rafael? répliqua Pedro Zurita. Est-ce que nous-mêmes nous n'en descendons pas?

— Sans doute, se hâta d'acquiescer Rafael. Les conquistadores ont tué de nombreux...

— Et ils sont les ancêtres de ceux qui survivent,

acheva Pedro, au milieu de l'hilarité générale. Tout de même, je donnerais bien un de ces pesos pour savoir ce que renferme cette boîte.

— Tiens, voici Ignacio! s'écria Rafael, saluant l'entrée d'un porte-clefs, dont les paupières lourdes disaient qu'il venait de terminer sa sieste. Lui, rien ne l'oblige à demeurer honnête! Avance, Ignacio, tu vas satisfaire notre curiosité en nous révélant le contenu de cette caisse.

— Comment pourrais-je le savoir? demanda Ignacio, clignotant des yeux vers l'objet en question. Je viens à peine de me réveiller.

— On ne t'a donc pas payé pour être honnête? interrogea Rafael.

— Sainte Mère de Dieu! Dites-moi à qui je dois m'adresser?

— Eh bien, prends la hachette et ouvre cette caisse, dit Rafael en montrant l'outil. Nous ne pouvons le faire nous-mêmes, car Pedro doit partager avec nous ces deux pesos et cela nous oblige à demeurer intègres. Ouvre la caisse, Ignacio, ou nous allons mourir de curiosité.

— Nous regarderons, nous ne ferons que regarder, marmotta nerveusement Pedro, comme le porte-clefs soulevait une des planches avec le plat de l'outil. Ensuite nous refermerons la caisse et... Fourres-y la main, Ignacio. Qu'est-ce que tu trouves?... Hein? »

Après de nombreux efforts, Ignacio réussit à retirer une boîte en carton.

« Développe-la avec soin, car il faut la remettre en place », conseilla le gôlier.

Une fois le papier enlevé, tous les yeux convergèrent sur une bouteille de whisky.

« Comme c'est bien présenté! s'exclama Pedro. Ce doit être certainement du nectar pour qu'on ait pris tant de précautions. »

Pedro saisit la bouteille et se disposait à en briser le goulot.

« Holà! cria Raft. Tu as été payé pour être honnête.

— Par quelqu'un qui ne l'était point lui-même, fut la réplique. C'est de l'alcool de contrebande. Je suis

sûr que le vieux n'a pas acquitté de droits. C'est un vulgaire fraudeur. Sans remords et le cœur joyeux, entrons en possession de cette marchandise illicite. Nous allons la confisquer. Nous allons la détruire. »

Sans attendre davantage, Ignacio et Rafael développèrent d'autres bouteilles et leur cassèrent le goulot.

« Du *Trois-Etoiles*, du meilleur! proclama Pedro Zurita. Avec le whisky, aucune déception possible : une étoile signifie qu'il est bon; deux étoiles, qu'il est excellent; trois étoiles, qu'il est supérieur. Oh! je m'y connais. Les Américains aussi. Pas de pulque pour eux!

— Et le *Quatre-Etoiles*? interrogea Ignacio, d'une voix rauque et les yeux humides.

— Le *Quatre-Etoiles*? Ignacio, mon ami, le *Quatre-Etoiles* signifie la mort subite ou le paradis. »

Quelques minutes après, Rafael, étreignant un autre gendarme, l'appelait son frère et proclamait qu'il fallait peu ici-bas pour être heureux.

Le tumulte croissait à mesure que diminuait la liqueur. Un gendarme reprocha à Ignacio une dette oubliée de dix centavos. Deux autres s'assirent par terre, se tenant par le cou et se lamentèrent sur les misères de leurs vies conjugales. Augustin développa sa philosophie favorite, à savoir que le silence est d'or. Et Pedro Zurita devint sentimental et fraternel à l'excès.

« Même mes prisonniers, grommelait-il, je les aime comme des frères. Leur vie est si triste! — Un flot de larmes dans les yeux, il s'interrompit et avala un autre coup. — Je considère mes prisonniers comme mes propres enfants. Mon cœur saigne pour eux! Regardez! Voilà que je pleure! Partageons un peu notre joie avec eux! Ignacio, frère chéri de mon cœur, rends-moi service : va porter cette bouteille d'élixir à Henry Morgan. Dis-lui combien je déplore qu'il soit pendu demain. Fais-lui part de mes amitiés, recommande-lui de boire et d'être heureux aujourd'hui. »

Le refrain *Dos à dos contre le grand mâ*t, qu'on sifflait dans la rue, attira l'attention de Henry, qui se dirigeait vers la fenêtre de sa grande cellule. Le bruit



d'une clef dans la serrure le fit se coucher sur le parquet où il feignit de dormir. Ignacio, bouteille en main, entra en titubant et présenta d'un air grave la liqueur à Henry.

« Avec le meilleur souvenir de ton excellent géôlier, Pedro Zurita, balbutia-t-il. Il te conseille de boire pour oublier que demain il doit t'allonger le cou.

— Mes compliments au señor Zurita. Dis-lui de ma part qu'il aille à tous les diables, lui et son whisky! » répondit Henry.

Le porte-clefs se redressa et cessa de se balancer comme si, tout d'un coup, il s'était dégrisé.

« Très bien, señor », dit-il, puis il sortit et referma la porte à clef.

Henry se précipita à la fenêtre et se trouva devant Francis, qui lui remettait un revolver à travers les barreaux.

« Salut, camarade! dit celui-ci. Dans un instant, nous allons te tirer de là. — Il lui montra deux cartouches de dynamite prêtes à fonctionner. — Colle-toi au fond de ta cellule, parce que dans ce mur je compte pratiquer une ouverture assez grosse pour y faire passer l'*Angélique*, qui t'attend à quelque distance de la grève. Allons, recule-toi le plus possible. Je vais allumer la mèche, très courte d'ailleurs. »

A peine Henry s'était-il réfugié dans le coin le plus éloigné de sa cellule que la porte s'ouvrit et qu'on entendit un concert d'imprécations parmi lesquelles dominait l'ancien cri de guerre de l'Amérique latine : « A mort le gringo! »

Rafael et Pedro ne cessaient de hurler :

« Il est l'ennemi de l'amour fraternel », disait l'un, et l'autre : « Il m'a envoyé à tous les diables! N'est-ce pas cela qu'il a dit, Ignacio? »

Ils portaient des fusils et derrière eux se pressaient les géôliers ivres armés qui de coutelas, qui de pistolets, qui de hachettes et de bouteilles. A la vue du revolver d'Henry, ils s'arrêtèrent et Pedro grommela d'un ton solennel :

« Señor Morgan, je vous préviens : nous allons vous envoyer en enfer, votre véritable domicile. »

Incapable de se contenir davantage, Ignacio fit feu

de tous côtés, comme un sauvage, manqua Henry, mais fut descendu l'instant d'après par celui-ci. Les autres battirent précipitamment en retraite le long du couloir, d'où il déchargèrent leurs armes dans la cellule.

Remerciant sa bonne étoile pour l'épaisseur des murs et en souhaitant qu'aucun ricochet ne viendrait l'atteindre, Henry s'abrita dans un angle protecteur et attendit l'explosion.

Elle ne tarda pas à se produire. Fenêtre et mur ne formèrent plus bientôt qu'un trou béant. Blessé à la tête par un éclat, Rafael tomba à terre, étourdi. A travers la fumée et la poussière du mortier qui se dissipait, il vit Francis entrer par cette ouverture, prendre Henry par le bras et l'entraîner dehors, où grâce à l'air pur il recouvra connaissance. Enrico Solano et son plus jeune fils Ricardo, fusils en main, repoussaient les badauds qui se groupaient au haut de la rue, tandis que les jumeaux, Alvarado et Martinez, faisaient de même à l'autre extrémité.

Mais le public ne venait là que par pure curiosité, car il avait plus à perdre qu'à gagner en essayant de gêner les actes d'hommes capables de faire sauter les murs d'une prison en plein jour. Les gens s'écartèrent donc avec respect devant la petite troupe qui descendait précipitamment la rue.

« Les chevaux, gardés par Léoncia, se tiennent dans une petite rue voisine. Quinze minutes de galop nous conduiront à la grève où le bateau est à l'ancre, annonça Francis.

— Dis-moi, je t'ai appris là un fameux refrain ! déclara Henry. Dès que je t'ai entendu le chanter, j'ai repris courage. Ces gredins saturés de whisky ne voulaient pas attendre mon exécution, mais m'expédier tout de suite *ad patres*. Drôle d'histoire, ce whisky. Un vénérable citoyen, devenu marchand ambulant, a eu un accident de voiture juste en face de la prison...

— Parce que même un noble Narvaez, fils de Baltasar Jésus y Cervillos Narvaez, fils du général Narvaez, de glorieuse mémoire, peut devenir marchand ambulant, et un marchand ambulant doit vivre, n'est-ce pas, señores ? » railla Francis.

Tout joyeux, Henry comprit l'allusion et il ajouta gravement :

« Francis, je me félicite d'une chose...

— De quoi? demanda Francis, comme ils tournaient le coin et arrivaient près des chevaux.

— De ne t'avoir pas coupé les oreilles ce jour où, sur le Calf, je t'ai rossé et où tu m'en as tant prié! »

## CHAPITRE VI

Mariano Vercara, jefe politico de San-Antonio, se renfonça dans son fauteuil de la salle du tribunal et, avec un calme sourire de satisfaction, se mit à rouler une cigarette.

Son sourire s'élargit encore lorsqu'il salua Alvarez Torres.

« Ecoutez, lui chuchota celui-ci dans l'oreille, nous tenons les deux Morgan. Ce démon d'Henry sera pendu demain. Et il n'y a aucune raison de ne point nous débarrasser de ce pourceau de Francis dès aujourd'hui. »

Le jefe politico garda un moment le silence, interrogeant l'autre d'un mouvement des sourcils.

« Je lui ai conseillé d'assaillir la prison. Les Solano prennent son parti et ils vont tenter leur coup ce soir même. Impossible de le faire plus tôt. A vous de vous tenir prêt et de prendre vos dispositions pour que Francis Morgan soit tué dans la bataille.

— Vous ne m'avez pas encore dit le chiffre de la récompense.

— Regan se montrera certainement généreux! En tout cas, la moitié de ma part vous est acquise.

— Je conserve encore toutes mes qualités de tireur. De surcroît, je désignerai trois des gendarmes et leur donnerai l'ordre de viser seulement notre homme. Ah! ce fichu gringo a l'intention d'assaillir la prison? Eh bien, hâtons-nous! »

Il se leva et, d'un geste énergique, lança sa cigarette

au loin. Mais comme il traversait la pièce, un gamin en guenilles, haletant et tout en sueur, le tira par la manche et se mit à geindre :

« J'ai des nouvelles. Voulez-vous me les payer, noble señor? J'ai couru tout le long du chemin.

— Attends un peu, je vais t'envoyer à San-Juan pour te faire dévorer la carcasse par les busards, vile animal que tu es! » fut sa réponse.

Le gamin trembla à cette menace, puis reprit courage, poussé par son ventre vide, son existence précaire et le désir de gagner le prix d'un billet d'entrée à la prochaine course de taureaux.

« Veuillez vous rappeler que c'est moi qui vous apporte ces nouvelles, señor. Je suis tout essoufflé, comme vous pouvez le constater, señor. Je vais vous les apprendre, mais n'oubliez pas que j'ai couru à perdre haleine pour arriver le premier.

— Oui, oui, animal, je m'en souviendrai. Mais malheur à toi si je m'en souviens trop bien! Que sont donc ces nouvelles? Elles ne valent sans doute pas un centavo. S'il en est ainsi, je te ferai regretter le jour de ta naissance. Le fait d'être dévoré par les busards à San-Juan sera un paradis auprès du châtement que je te réserve.

— Señor, c'est au sujet de la prison, gémit le gamin. Le gringo qu'on devait pendre ce matin l'a fait sauter. Par tous les Saints! Le trou est aussi gros que le clocher de la cathédrale! Et l'autre gringo qui lui ressemblait, celui qu'on devait accrocher demain à la potence, s'est sauvé avec lui par cette ouverture. Je l'ai vu moi-même, de mes propres yeux, et j'ai couru jusqu'ici... »

A ce moment, Rafael, le gendarme, fusil en main, le sang ruisselant toujours de sa blessure à la tête, entra dans la salle du tribunal, repoussant les curieux qui commençaient à se rassembler autour de Torres et du jefe politico.

« Nous sommes fichus, commença Rafael. La prison est presque détruite! De la dynamite! Cent livres... mille livres de dynamite. Nous avons tenté l'impossible pour sauver la prison. Mais elle a fait explosion. Je suis tombé évanoui. Reprenant mes sens, j'ai regardé autour de moi : tous les autres, le brave Pedro, le brave

Ignacio, le brave Augustin, tous, tous, gisaient autour de moi, raides morts. Peut-être n'étaient-ils pas tout à fait morts, mais simplement étourdis. Je m'approchai en rampant. La cellule de Morgan était vide. Dans le mur il y avait un trou immense par lequel je me glissai dans la rue, encombrée de gens. Mais Morgan s'était enfui. J'ai parlé à un gamin, témoin de la fuite. Des chevaux les attendaient. Ils descendirent vers la grève, où une goélette tout appareillée mouillait à l'ancre. Francis Morgan emportait sur sa selle un sac rempli d'or. Un gros sac. Le gamin l'a vu.

— Et le trou? demanda le jefe politico. Le trou dans le mur?

— Beaucoup plus gros que le sac, répondit Rafael.

— Ma prison! cria le jefe politico. Il tira une dague de son manteau et la tint par la lame; on vit alors la poignée qui formait une croix où était attaché un Christ d'argent artistement ciselé. Je jure que je me vengerai! Ma prison! La justice! La loi! Des chevaux! Des chevaux! Gendarmes, qu'on m'amène des chevaux! » Il regarda Torres comme si celui-ci venait de lui parler : « Au diable le señor Regan! Ma prison est en ruine! Ma Loi — notre Loi, mes bons amis — a été violée. Des chevaux! Des chevaux! qu'on les réquisitionne au plus vite! »

Le capitaine Trefethen, patron de l'*Angélique*, fils d'une mère indienne et d'un père nègre de la Jamaïque, faisait les cent pas sur le pont arrière de sa goélette, le regard tourné vers la grève de San-Antonio, d'où il voyait revenir son canot. Un combat se livrait en lui-même. Il méditait de planter là son fol Américain et, en même temps, il songeait à demeurer à son service, mais en exigeant des conditions trois fois supérieures.

Le sang nègre lui conseillait la prudence et l'obéissance aux lois de Panama. L'influence indienne le poussait à des actes illégaux et violents.

Ce fut le côté maternel qui l'emporta. Il mit le cap sur la grève à la rencontre du canot qui voguait vers lui. Lorsqu'il aperçut les fusils portés par les Solano et les Morgan, il fut sur le point de virer de bord, mais

la présence d'une femme à l'arrière, l'appât du gain et l'amour du romanesque l'incitèrent à rester et à recueillir l'embarcation. Car il n'ignorait pas que lorsqu'une femme intervient dans les transactions des hommes, l'aventure et la richesse vont la main dans la main.

A bord, montèrent la femme, le danger et la fortune — Léoncia, les fusils et un sac de pièces d'or —; le vent étant faible, le capitaine ne s'était pas donné la peine de réduire sa voilure.

« Je suis heureux de vous revoir à bord, Monsieur, dit le capitaine Trefethen à Francis en découvrant une superbe rangée de dents blanches entre ses lèvres souriantes. Mais quel est cet homme? ajouta-t-il, indiquant Henry de la tête.

— Un ami, capitaine, un invité à moi; en réalité, un parent.

— Et me permettrai-je encore de vous demander, Monsieur, quels sont ces cavaliers qui se trémoussent là-bas sur la grève? »

Henry regarda vivement dans la direction indiquée. Sans cérémonie, il s'empara de la jumelle que le capitaine tenait en main et la porta devant ses yeux.

« C'est le jefe politico lui-même, avec ses gendarmes », annonça-t-il à Léoncia et aux hommes qui l'avaient suivi. Il lança une exclamation, redoubla d'attention, puis branla le chef : « Je croyais avoir vu notre ami Torres!

— Avec nos ennemis! » s'écria Léoncia, incrédule, évoquant la proposition de mariage de celui-ci et le don de lui-même qu'il lui avait offert ce même jour.

Enrico Solano, le fusil en main et frémissant d'impatience, suivait du regard les coups de feu qui partaient du rivage. Il s'approcha d'Henry et lui tendit la main :

« Pardonnez-moi, señor Morgan, je suis coupable d'une grave méprise envers vous. Sous les premiers coups de la douleur, je vous ai cru coupable de l'assassinat de mon bien-aimé frère. Car ce fut un véritable assassinat, commis par un lâche. Un coup de couteau donné la nuit dans le dos d'un homme! J'aurais dû être plus circonspect, je l'avoue, mais j'étais hors de

moi-même, et toutes les preuves se tournaient contre vous. Je ne réfléchis point que ma fille unique et chérie était votre fiancée, que votre passé était celui d'un homme droit et plein de bravoure, d'un homme qui ne frappe jamais par-derrière et dans le noir. Je le déplore aujourd'hui. Et je m'enorgueillis de vous considérer de nouveau, si vous le voulez bien, comme le futur époux de ma Léoncia adorée. »

Tandis que s'opérait cette réconciliation, Léoncia s'irritait d'entendre son père déverser ce flot de paroles, alors qu'un simple mot, un serrement de main et un clin d'œil eussent suffi : c'est d'ailleurs tout ce qu'auraient fait Henry ou Francis si les rôles avaient été renversés.

« Pourquoi, pourquoi, se demandait-elle, ses compatriotes cherchaient-ils, par leur extravagante façon, à rivaliser avec les nègres de la Jamaïque? »

Francis essaya de garder son sang-froid en observant le matelot à la peau jaune pâle nommé Juan qui, à l'avant du bateau, pérorait avec des hommes de l'équipage, haussait les épaules et gesticulait violemment des mains.

## CHAPITRE VII

« Ces deux cochons de gringos ont tout de même réussi à nous échapper! se lamentait. Alvarez Torres sur la grève, tandis que l'*Angélique*, sous une brise fraîchissante, s'éloignait hors de portée de fusil.

— J'offrirais volontiers trois cloches à la cathédrale pour tenir ces gaillards-là à cent mètres de mon arme, proclamait Mariano Vercara. Et, s'il ne dépendait que de moi, j'expédierais tous les gringos en enfer si vite que le diable serait forcé d'apprendre l'anglais. »

Dans sa rage impuissante et sa déconvenue, Alvarez Torres frappait de sa main le pommeau de sa selle.

« La reine de mes rêves, soupira-t-il, envolée avec

les deux Morgan! Je l'ai vue grimper à bord de la goélette. Une fois passé le lagon de Chiriqui, leur fichu bateau mettra aussitôt le cap sur New-York. Et que pensera le señor Regan? Je n'ai même pas été idoine à garder un mois ce pourceau de Francis! Je puis me fouiller maintenant et dire adieu à mon argent.

— Ils ne sortiront pas de la passe de Chiriqui, affirma solennellement le jefe politico. Je sais à quoi m'en tenir. N'ai-je pas juré vengeance éternelle? Le soleil se couche et je prévois que le vent tombera tout à fait cette nuit. Il faudrait être aveugle pour ne pas lire ces indices dans le ciel. Regardez ces traînées de nuages. S'il y a le moindre vent, il soufflera du Nord-Est. Dans la passe du Chorrera régnera un calme plat. Ils ne s'y risqueront même pas. Ce capitaine nègre connaît le lagon comme sa poche. Il essaiera de prendre une longue bordée au-delà de Bocas del Toro, ou bien il s'engagera dans le détroit de Cartago. Même alors, nous lui damerons le pion. Je ne manque ni d'intelligence ni de bons sens, fiez-vous à moi et écoutez ceci : un long voyage nous attend, mais nous en arriverons à bout, nous suivrons tout droit la côte jusqu'à Las Palmas. Le capitaine Rosaro se tient là avec la *Dolorès*.

— Peuh! un vieux remorqueur d'occasion, incapable même de démarrer! s'indigna Torres.

— Par temps calme (espérons que demain le temps ne changera pas), la *Dolorès* capturera aisément l'*Angélique*, répondit le jefe politico. Allons! camarades! A cheval! Le capitaine Rosaro est mon ami. Il me rendra tous les services que je lui demanderai. »

Au petit jour, les cavaliers, épuisés, traversèrent à cheval le village de Las Palmas, descendirent jusqu'à la vieille jetée où un remorqueur, misérable d'aspect et nécessitant grandement une nouvelle couche de peinture, attira leurs regards. De sa cheminée montait une épaisse fumée indiquant que le bateau était prêt à appareiller. Malgré sa fatigue, le jefe politico se sentit transporté de joie.

« Bonjour, capitaine Rosaro, quelle heureuse rencontre! »

Le vieux capitaine espagnol, assis sur un tas de cor-



dages, sirotait du café noir, et le bord de son gobelet tremblait contre ses dents.

« Je m'estimerai bien plus heureux sans cette maudite fièvre », grogna le capitaine Rosaro, dont les mouvements saccadés firent renverser le liquide brûlant le long de son menton et sur la toison grisonnante de sa poitrine à demi nue. « Tiens attrape ça, suppôt d'enfer ! cria-t-il en lançant le gobelet et son contenu à la tête d'un jeune métis, probablement son domestique, qui n'avait pu réprimer son hilarité.

— Le soleil va se lever et la fièvre ne tardera pas à disparaître, dit le jefe politico, feignant d'ignorer par courtoisie ces accès de mauvaise humeur. Vous n'avez plus rien à faire ici. Préparez-vous à partir avec nous pour Bocas del Toro dans une aventure extraordinaire. Il nous faut rattraper la goélette l'*Angélique*, retenue par le calme plat dans le lagon de Chiriqui. J'effectuerai plusieurs arrestations et tout Panama célébrera votre bravoure et votre habileté, capitaine, en sorte que vous oublierez jusqu'au souvenir de votre fièvre.

— Combien ? demanda brusquement le capitaine Rosaro.

— Combien ? répéta le jefe politico, tout ébahi. Il s'agit d'une mission pour le gouvernement, ne l'oubliez pas, mon ami. Et vous ne vous éloignerez pas de votre route jusqu'à Bocas del Toro. Cela ne vous coûtera pas une pelletée de charbon de supplément.

— Combien ? insista pour la seconde fois le capitaine Rosaro.

— L'essentiel est que nous partions. Eh bien, quel est votre prix ? répondit l'autre, de guerre lasse.

— Cinquante dollars en or.

— Vous partez de toute façon, n'est-ce pas, capitaine ? interrogea doucement Torres.

— Cinquante... en or, comme je viens de vous le dire. »

Le jefe politico leva les mains au ciel dans un geste de désespoir et fit demi-tour, comme s'il allait s'éloigner.

« Vous avez pourtant juré de poursuivre les coupables d'une vengeance éternelle, lui rappela Torres.

— Pas si cela me coûte cinquante dollars! répliqua le jefe politico, guignant du coin de l'œil le capitaine et escomptant de sa part quelque signe de défaillance.

— Cinquante dollars en or », maintint le capitaine, qui de ses doigts tremblants essayait de rouler une cigarette. Il fit un signe de tête et ajouta : « Et cinq dollars en supplément pour mon mécanicien, selon la coutume. »

Torres s'approcha du jefe politico et lui glissa dans l'oreille :

« Laissez-moi régler le capitaine. Je ferai payer cent dollars à Regan, et vous et moi partagerons la différence. Nous n'y perdrons rien, au contraire. Ce cochon de Regan m'a recommandé de ne pas regarder à la dépense. »

Le soleil montait à l'horizon, lorsqu'un des gendarmes regagna Las Palmas avec les chevaux fourbus, tandis que le reste de la compagnie montait à bord du remorqueur. Le Suédois disparut dans la chambre de la machine, puis le capitaine Rosaro, oubliant ses frissons sous les rayons bienfaisants du soleil, ordonna aux matelots de larguer les amarres, et posta l'un d'eux au gouvernail, dans la cabine de timonerie.

Cette même aurore trouva l'*Angélique*, après une nuit de calme parfait, au large de la côte d'où elle n'avait pu s'éloigner. Toutefois, elle s'était dirigée suffisamment au nord pour arriver à mi-chemin entre San-Antonio et les passes de Bocas del Toro et de Cartago. Ces deux détroits donnant accès dans la pleine mer étaient situés encore à vingt-cinq milles de distance, et la goélette demeurait immobile sur la surface du lagon, plat comme un miroir.

Le pont était jonché de dormeurs qui n'avaient pu résister à l'atmosphère suffocante des cabines. Passagers, matelots, nègres, Indiens, et jusqu'au capitaine métis, tous étaient vautrés un peu partout, en des postures aussi diverses qu'inattendues. Quant à l'homme de vigie, il ronflait au gaillard d'avant, allongé à plat ventre, le visage enfoui dans ses deux bras croisés.

Léoncia, qui s'était réfugiée seule sur le capot de la cabine, s'éveilla la première. La tête appuyée sur sa

main, elle se pencha en avant et son regard tomba sur les deux jeunes Morgan, qui dormaient côte à côte, l'un passant son bras sur l'épaule de l'autre, comme s'il voulait le protéger. Elle se souvint des baisers d'Henry qui l'avaient fait vibrer tout entière, et elle tressaillit en évoquant les baisers de Francis. Elle s'émerveillait de se sentir attirée par ces deux hommes à la fois. Elle savait nettement qu'elle aurait suivi Henry au bout du monde et Francis plus loin encore, si possible, et ne pouvait comprendre une telle inconstance de sa part.

Fuyant ses propres pensées qui l'effrayaient, la jeune fille étendit le bras et du bout de son écharpe de soie chatouilla le nez de Francis; après quelques gestes d'impatience, celui-ci, encore en plein sommeil, frappa ce qu'il croyait être un moustique ou une mouche, et sa main s'abattit sur la poitrine d'Henry, qui ouvrit aussitôt les yeux. Il se redressa si brusquement qu'il éveilla Francis.

« Bonjour, joyeux cousin! s'exclama Francis. Pourquoi cette violence dès le matin?

— Bonjour! bonjour! cher camarade, murmura Henry. Cette violence? Tu m'as donné un tel coup que j'ai cru que le bourreau venait me chercher. N'oublie pas qu'on doit me pendre ce matin. »

Il bâilla, s'étira les bras, regarda la mer, puis montra à Francis le capitaine et le timonier endormis.

Léoncia laissa de nouveau pendre l'écharpe, fut découverte, et avoua en riant que c'était elle la coupable.

Trois heures après avoir déjeuné de café et de fruits, elle prenait sa première leçon au gouvernail, sous la direction de Francis. L'*Angélique*, poussée par une brise légère venant du nord, filait à ce moment ses six nœuds.

Mais bientôt la voix d'un marin se fit entendre :

« De la fumée! De la fumée à l'arrière! »

Au bout d'une heure, on put déterminer la nature et la provenance de cette fumée; l'*Angélique*, voguant dans le calme, fut bientôt rattrapée par la *Dolorès* si rapidement qu'à un demi-mille de distance on apercevait à travers les longues-vues le petit pont du remorqueur encombré d'une bande d'hommes armés,

entre lesquels Francis et Henri reconnurent le jefe politico et plusieurs gendarmes.

Le vieil Enrico Solano, impatient de se battre, se posta à l'arrière avec ses autres fils. Léoncia, partagée entre Henry et Francis, était très émue, encore qu'extérieurement elle participât à l'hilarité générale devant la pitoyable attitude du petit remorqueur, dont la lisse de bâbord, sous le coup d'une légère brise, pencha au niveau de l'eau et imprima au bateau une vitesse de neuf nœuds.

La température et le vent variaient à tout instant. La surface du lagon était continuellement tourmentée par des alternatives de grains et d'accalmies.

« Monsieur, je suis au regret de vous informer que nous ne pourrons leur échapper, annonça le capitaine Trefethen à Francis. Si encore le vent se maintenait, Monsieur, mais il tourne sans cesse et nous repousse vers la côte. Nous sommes frits d'avance. »

Henry, ayant étudié le rivage avec la jumelle, regarda Francis.

« Parle! lui cria celui-ci. Tu as une idée. Cela crève les yeux. Dis-la-nous.

— Là-bas, devant nous, expliqua Henry, se trouvent les deux îles du Tigre. Elles gardent l'entrée de la passe du Juchitan et ressemblent à une dent de tigre, d'où leur nom. Entre elles et le rivage, l'eau n'est pas assez profonde pour permettre à une baleinière de s'y risquer, à moins de bien connaître les passages sinueux; et moi je les connais. Plus loin, la passe est si étroite qu'il devient impossible de s'y retourner. Une goélette ne saurait la longer qu'avec le vent en poupe. En ce moment la brise nous est favorable. Nous allons donc tenter le coup. Ce n'est là qu'une partie de mon plan...

— Et si le vent tourne, Monsieur — ou si la marée se précipite dans la passe, j'ai déjà vu cela, — ma belle goélette ira se fracasser sur les rochers! protesta le capitaine Trefethen.

— En ce cas, je vous rembourserai entièrement, assura Francis d'un ton bref, et il l'écarta d'un geste. A présent, Henry, quelle est l'autre moitié de ton plan?

— Je n'ose le révéler, dit Henry en riant. Car il pro-

voquera plus de jurons espagnols que le lagon de Chiriqui n'en a entendu depuis que le vieux Sir Henry a pillé San-Antonio et Bocas del Toro. Tu vas voir. »

Léoncia l'applaudit et, les yeux étincelants, elle s'écria :

« Ce doit être quelque chose de fameux. Je lis cela sur votre figure. Confiez-le-moi. »

Prenant la jeune fille par la taille pour la soutenir sur le pont vacillant, Henry lui chuchota quelques mots à l'oreille, tandis que Francis, afin de dissimuler son trouble, étudiait à travers sa jumelle le visage des hommes du remorqueur qui les poursuivait. Le capitaine Trefethen grimaça un sourire.

« A présent, capitaine, dit Henry, nous voilà en face du Tigre. Mettez la barre dessus et gouvernez droit sur le passage. Et apportez-moi vite un rouleau de vieilles cordes de chanvre, quantité de fil de caret et de fil à voile, la caisse de bouteilles de bière qui se trouve dans la soute, le bidon de pétrole que l'on a vidé hier soir, et la cafetière de la cuisine.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur, que cette corde vaut de l'argent, geignait le capitaine, tandis qu'Henry s'emparait de cet attirail hétéroclite.

— Tout vous sera payé, dit Francis pour le calmer.

— Et ma cafetière... elle est presque neuve.

— Elle vous sera également remboursée. »

Le capitaine accepta avec un soupir, mais fut scandalisé la seconde d'après en voyant Henry déboucher les bouteilles de bière et les vider par les dalots.

« Monsieur! supplia Percival, s'il vous faut à toute force vider la bière, laissez-moi au moins la verser dans ma gorge! »

Désormais pas une goutte de bière ne fut perdue et les hommes d'équipage s'empressèrent de déposer les bouteilles vides auprès d'Henry. Il attacha sur le cordage de chanvre et à intervalles de six pieds les bouteilles rebouchées et entre celles-ci il lia des morceaux de corde de deux brasses. Le pot à café et des boîtes en fer-blanc furent ajoutés parmi les bouteilles de bière. A un bout du cordage principal, il attacha le bidon de pétrole et à l'autre extrémité la caisse

de bière vide, puis il interrogea Francis du regard :

« Oh! il y a cinq minutes que j'ai deviné tes intentions, répondit celui-ci. Mais le Tigre doit être bigrement étroit, sans quoi le remorqueur contournera facilement ton dispositif.

— Absolument. Le Tigre n'est pas plus large que cela, fut la réponse. A un certain endroit, la passe ne mesure pas même quarante pieds entre les hauts-fonds. Si le capitaine du remorqueur ne donne pas dans le panneau, il ira s'échouer sur un banc de sable. En ce cas, il leur faudra aller à pied au rivage. Allons, pressons-nous! Portons notre attirail à l'arrière, tout prêt à être lancé. Mets-toi à tribord, moi à bâbord, et lorsque je compterai trois, lance cette caisse de bière par-dessus la lisse aussi loin que possible. »

Le vent se calma. L'*Angélique*, qui parvenait avec peine à filer ses cinq nœuds vent debout, se laissa peu à peu rattraper par la *Dolorès*, qui marchait à une allure de six nœuds. Comme les fusils de la *Dolorès* se mettaient à cracher, le capitaine Trefethen, sous la direction d'Henry et de Francis, construisit à l'arrière de l'*Angélique* une sorte de barricade au moyen de sacs de pommes de terre et d'oignons, de vieilles voiles et de rouleaux de cordages. Accroupi à l'abri de ce retranchement de fortune, le timonier continuait à gouverner. Léoncia refusa de descendre dans sa cabine au moment où la fusillade devenait plus intense, mais elle consentit à s'étendre derrière le rouf. Le reste des hommes d'équipage se réfugièrent dans les coins et recoins, tandis que les Solano, allongés à l'arrière, répondaient sans désespérer aux coups de feu du remorqueur.

Henry et Francis, dans leurs positions respectives, en attendant qu'ils eussent atteint la partie la plus étroite du passage, prirent également part à la bataille.

« Mes compliments, Monsieur, dit le capitaine Trefethen à Francis, qui venait de lever la tête pour regarder par-dessus la lisse. Le capitaine Rosaro en personne tient la barre, et à la façon dont il s'est levé d'un bond et a palpé sa main, j'en conclus que vous la lui avez très adroitement transpercée d'une balle. Ce capitaine Rosaro est un *homme* très violent, Monsieur.

Je l'entends presque blasphémer contre nous en ce moment.

— Attention, Francis! dit Henry, posant son fusil et observant les rives basses des îles de chaque côté du Tigre. Nous sommes presque arrivés. Prends ton temps et quand je compterai trois, lâche tout! »

Le remorqueur, maintenant à deux cents mètres d'eux, gagnait de vitesse quand Henry donna le signal convenu. Lui et Francis se levèrent et, au commandement de « trois », ils lancèrent le piège. La caisse de bière et le bidon de pétrole volèrent en l'air, emmenant avec eux la corde et tous ses accessoires.

Anxieux de juger du résultat, Henry et Francis demeurèrent debout, mais une décharge nourrie venant du remorqueur les obligea à s'aplatir sur le pont. Jetant avec précaution un coup d'œil par-dessus la lisse, ils virent l'avant du remorqueur passer sur la corde flottante et l'entraîner dessous. Une minute plus tard, le remorqueur ralentit, puis s'arrêta net.

« Quel gâchis autour de l'hélice! applaudit Francis. Bravo, Henry!

— A présent, si le vent tient bien... » hasarda Henry.

L'*Angélique* continua sa route, laissant derrière elle le remorqueur immobile. Il devint de plus en plus petit dans la distance, mais on put tout de même l'apercevoir dériver à grand'peine sur le banc de sable, tandis que les hommes d'équipage enjambaient la lisse et s'affairaient tout autour du bateau.

« C'est le moment d'entonner notre petit refrain! s'écria Henry, tout joyeux, lançant à pleine voix la chanson : *Dos à dos contre le grand mâ!*

— C'est parfait, Monsieur, intervint le capitaine Trefethen à la fin du premier couplet, les yeux étincelants et les épaules encore secouées du rythme du chant. Mais le vent a cessé, Monsieur. Nous sommes dans le calme. Comment sortir de la baie de Juchitan? La *Dolorès* n'est nullement naufragée. Tout au plus sa marche est-elle retardée. Quelque nègre descendra dé mêler l'hélice, et alors elle nous tiendra à sa merci.

— Le rivage n'est pas loin, calcula Henry d'un coup d'œil, et, se tournant vers Enrico :

« Quelle sorte de gens vivent là, señor Solano? in-

terrogea-t-il. Des Indiens Mayas (1) ou des colons espagnols ?

— Les deux, des hacendados et des Mayas, répondit Enrico. Mais je connais le pays comme ma poche. Si, à votre avis, la goélette n'offre pas suffisamment de sécurité, nous pouvons descendre sans risque sur ce rivage. Nous nous y procurerons des chevaux, des montures, de la viande et du blé. La Cordillère se trouve là-bas. Que désirer de plus ?

— Et Léoncia ? demanda Francis avec sollicitude.

— Elle est née amazone, répondit Enrico, et il existe peu d'Américaines qu'elle ne battrait dans une course à cheval. Si vous voulez mon avis, il serait prudent de descendre le canot à la mer pour le cas où la *Dolorès* viendrait à montrer son nez. »

## CHAPITRE VIII

« Tout va bien, capitaine, tout va bien, dit Henry pour rassurer le capitaine métis qui, debout avec eux sur la grève, semblait peu enclin à regagner l'*Angélique* en dérive à un demi-mille de la côte, dans le calme plat qui régnait sur la baie de Juchitan.

— C'est ce qu'on appelle une *diversion*, expliqua Francis. Joli terme, n'est-ce pas ? d'autant plus joli lorsque tout s'arrange.

— Mais cela ne s'arrange pas du tout ! protesta le capitaine Trefethen, et il faudrait plutôt employer ce mot horrible : une *catastrophe* !

(1) Les Mayas appartiennent à la plus grande tribu d'Indiens de l'Amérique centrale. Ils occupaient autrefois de vastes territoires et leur haute civilisation était en plein essor avant même le règne du roi Salomon. A l'époque où ils furent découverts par les Européens, les Mayas étaient pourvus d'un gouvernement puissant et admirablement organisé. Ils ont laissé partout d'imposants monuments et de nombreuses œuvres d'art. Ceux dont nous parle Jack London dans *Trois Cœurs* vivaient jadis sur la Cordillère du Panama, mais on trouve encore des Mayas dans le Yucatan, au Mexique. (N. d. T.)



— Je vous l'accorde : une catastrophe s'est produite tout à l'heure pour la *Dolorès* et son hélice, ajouta Henry en éclatant de rire. Quant à nous, sachez que nous avons supprimé ce terme de notre vocabulaire. Nous le remplaçons, en l'occurrence, par le mot *diversion*. La meilleure preuve que tout marchera comme sur des roulettes, c'est que nous allons vous laisser les deux fils du señor Solano. Alavarado et Martinez connaissent les passages comme leur poche. A la première brise favorable, ils vous piloteront. Le jefe politico ne s'inquiète pas de vous ; c'est à nous qu'il en veut et, dès que nous gagnerons les montagnes, il mettra tous ses hommes à nos trousses.

— Essayez donc de comprendre, interrompit Francis. *L'Angélique* est dans une souricière. Si nous demeurons à bord, le jefe politico capture *l'Angélique*, et nous par la même occasion. Mais nous faisons diversion en prenant la fuite dans les montagnes. Le bonhomme nous poursuit. *L'Angélique* est libre et, bien entendu, il ne nous rattrape pas.

— Mais si je perds ma goélette ! objecta le capitaine au teint bronzé. Si elle va se fracasser sur les rochers... car les passages sont très dangereux.

— En ce cas vous serez entièrement dédommagé. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter ? »

Francis contenait avec peine son irritation croissante.

« En outre, il y a mes nombreuses dépenses... »

Francis tira de sa poche un carnet et un crayon, griffonna une note, et la tendit à l'autre :

« Présentez ce papier à señor Melchor Gonzales, à Bocas del Toro. C'est un bon pour mille dollars en or. Gonzales est mon banquier et en même temps mon agent : il vous les paiera à vue. »

Le capitaine Trefethen écarquilla de grands yeux et examina le billet d'un air incrédule.

« Oh ! soyez tranquille, dit Henry. Il a de quoi répondre. »

Le capitaine ne paraissait pas encore convaincu. Enrico Solano lui déclara :

« M. Francis Morgan est un honorable gentleman, capitaine. J'ai encaissé son chèque de mille pesos

sur le señor Melchor Gonzales, à Bocas del Toro. L'argent est là dans le sac. »

De la tête, il indiqua la grève où Léoncia, parmi les tas d'objets hétéroclites qu'ils emportaient avec eux, s'amusait à insérer des cartouches dans un fusil Winchester. Le sac, que le capitaine avait remarqué depuis longtemps, était posé sur le sable aux pieds de la jeune fille.

Le capitaine Trefethen contemplant pensivement ses passagers qui s'éloignaient. Aidant à pousser le canot, il y monta, prit la barre du gouvernail et mit le cap vers l'*Angélique*. De temps à autre, jetant un coup d'œil en arrière, il vit les autres, sur le rivage, charger les bagages sur leurs épaules et disparaître ensuite dans l'épaisseur de la forêt.

Ils arrivèrent dans une clairière où des équipes de péons abattaient des arbres et défrichaient la forêt pour y planter des arbres à caoutchouc, plus productifs.

Léoncia marchait en tête, à côté de son père. Ses frères, Ricardo et Alexandro, chargés des bagages, cheminaient au centre, Francis et Henry fermaient la marche. Cette bizarre procession fut accueillie par un personnage d'âge moyen, svelte, de haute stature et à l'aspect d'hidalgo, qui fit bondir son cheval et escalada trois troncs d'arbres et un trou de racine pour arriver jusqu'à eux.

A la vue de Léoncia, il sauta à bas de sa monture, sombrero en main, salua Enrico avec l'effusion d'une ancienne amitié et ses yeux exprimèrent toute son admiration pour la jeune fille.

Avant même que les deux Morgan lui fussent présentés, il avait accueilli favorablement la demande de chevaux et mettait le sien à la disposition de Léoncia. Sans plus de façon, il raccourcit les étrivières et l'aida à monter. Une épidémie avait, expliquait-il, emporté les chevaux de sa plantation : mais son intendant possédait encore un coursier en excellente forme qu'on remettrait à Enrico aussitôt que possible.

Celui-ci ayant demandé certains renseignements sur les pistes de la Cordillère, l'hacendado lui parla de pétrole et Francis prêta l'oreille.

« Señor, commença-t-il, voulez-vous dire qu'on a découvert du pétrole au Panama?

— Rien n'est plus exact, répondit gravement l'autre. Nous savions depuis des générations qu'il y avait du pétrole. Mais la Compagnie Hermosillo a envoyé en secret des ingénieurs et a acquis le terrain. On prétend que c'est une mine importante. Moi, je n'entends goutte au pétrole. Ce que je puis dire c'est qu'ils ont tellement sondé le sol que le pétrole arrose pour ainsi dire tout le paysage. Ils prétendent que la pression et la quantité sont si prodigieuses qu'on ne peut contenir le liquide. Ce qu'il faut, c'est un *pipe-line*, ou tuyau d'écoulement, jusqu'au port d'embarquement en cours de construction. En attendant, le pétrole se perd dans des proportions formidables.

— A-t-on prévu des réservoirs, au moins? » demanda Francis, qui songeait aux Pétroles de Tampico où il avait placé presque toute sa fortune et dont, malgré la hausse de cette valeur, il n'avait plus entendu parler depuis son départ de New-York.

L'hacendado secoua la tête.

« Le transport, expliqua-t-il, reste le problème angoissant. Le prix du transport à dos de mulet depuis le puits jusqu'au port est prohibitif. Néanmoins, on a réussi à capter beaucoup de pétrole. Il forme des lacs et des mares au creux des vallées, mais on n'arrive pas à maîtriser le flot et le précieux liquide se déverse dans les gorges.

— A-t-on couvert ces réservoirs naturels? demanda Francis, se souvenant du désastreux incendie survenu jadis au puits de Tampico.

— Non, señor. »

Francis hocha la tête, d'un air désapprobateur.

« On aurait dû le faire. Une allumette jetée par un ivrogne ou par la main vengeresse d'un péon pourrait anéantir le tout. Mauvais travail, mauvais travail!

— Mais je ne suis pas la Compagnie Hermosillo, protesta l'hacendado.

— Mon reproche ne s'adresse pas à vous, mais à cette Compagnie, señor, expliqua Francis. Je suis moi-même dans les pétroles. Des accidents de ce genre

m'ont coûté des centaines de mille de dollars. On ne sait jamais comment ils arrivent... »

On ignorera toujours ce que Francis aurait pu ajouter sur la nécessité de protéger les réserves de pétrole, car à ce moment précis l'intendant de la plantation, cravache en main, arriva à cheval. Il salua d'abord les nouveaux venus, puis observa l'équipe de péons qui travaillaient à proximité.

« Señor Ramirez, voulez-vous me faire le plaisir de descendre de cheval, lui demanda poliment son patron, l'hacendado, qui le présenta aux étrangers dès qu'il eut mis pied à terre.

« Ce cheval vous appartient, ami Enrico, dit-il ensuite. S'il meurt, ayez l'obligeance de me renvoyer le harnachement. En cas de difficulté, ne prenez même pas cette peine. Il est une chose que je vous demande par-dessus tout de me rendre : c'est l'amitié que je vous porte... Je déplore que vous et les vôtres ne puissiez accepter mon hospitalité. Mais je connais le jefe politico : c'est un homme assoiffé de sang. Nous nous emploierons à lui faire perdre votre piste. »

Une fois Léoncia et Enrico montés sur les chevaux et les bagages fixés aux selles par des lanières de cuir, le petit groupe se remit en marche. Afin de courir plus vite, Alexandro et Ricardo se placèrent de chaque côté de leur père et s'agrippèrent aux étriers de son cheval. Imitant leur exemple, Francis et Henry se saisirent des étriers de Léoncia. Attaché à l'arçon de sa selle pendait le sac de dollars.

« Il doit y avoir méprise, expliqua entre-temps l'hacendado à son intendant. Enrico Solano étant un homme honorable, l'affaire dont il s'occupe ne peut être qu'honorable. Pourtant, le jefe politico, Mariano Vercara, le poursuit. S'il vient par ici, nous lui ferons prendre un chemin contraire.

— Justement le voici, remarqua l'intendant, mais il n'a pas réussi à se procurer des chevaux. »

Il se tourna vers les péons et avec d'horribles menaces leur ordonna d'activer leur besogne.

Du coin de l'œil, le gros propriétaire observait le groupe qui avançait rapidement, Alvarez Torres en tête, et feignait en même temps de discuter avec son

intendant comme s'il ne les avait point aperçus. Il rendit poliment son salut à Torres et avec une pointe de malice lui demanda s'il conduisait ses hommes à quelque aventure pétrolifère.

« Non, señor, répondit Torres. Nous sommes à la recherche du señor Enrico Solano, de sa fille, de ses fils et de deux gringos qui les accompagnent. Ont-ils passé par ici, señor ? »

— Oui, ils ont passé par ici. J'ai cru également qu'ils se hâtaient vers quelque concession de pétrole, car ils étaient si pressés qu'ils ne se sont même pas arrêtés pour nous saluer au passage et nous informer de l'endroit où ils allaient. Auraient-ils commis quelque crime ? Mais pourquoi vous poser cette question ? Señor Enrico Solano est un homme trop respectable...

— De quel côté sont-ils partis ? » demanda le jefe politico, qui, à bout de souffle, venait de rejoindre les derniers gendarmes.

Tandis que le rusé propriétaire et son intendant indiquaient une direction tout à fait opposée, Torres remarqua un des ouvriers qui, appuyé sur sa bêche, prêtait attentivement l'oreille. Comme le jefe politico donnait des ordres pour repartir sur la fausse piste, Torres lança clandestinement un dollar en argent au péon indiscret : celui-ci, d'un signe de tête, indiqua la bonne direction, attrapa la pièce au vol sans être vu, et se remit au travail.

Torres contremanda les instructions du jefe politico.

« Nous irons de l'autre côté, dit Torres, en clignant de l'œil au jefe politico. Un petit oiseau m'a dit que notre ami se trompe et que nos fugitifs ont suivi ce chemin-là. »

Torres et son compagnon disparurent sur la piste toute chaude, laissant les deux hommes dans une profonde consternation. D'un geste l'intendant imposa silence à son maître et parcourut du regard les travailleurs. Parmi eux le coupable s'acharnait à la tâche pour déjouer les soupçons, mais un de ses camarades, d'un signe de tête presque imperceptible, le signala à l'intendant.

« Voilà le petit oiseau ! » s'écria-t-il, s'élançant vers le traître et le secouant avec violence.

Des guenilles de l'ouvrier tomba à terre la pièce d'argent.

« Ah! ah! s'écria l'hacendado, comprenant aussitôt la situation. Le voilà devenu riche. C'est inconcevable! Bientôt mes ouvriers seront plus opulents que moi! A n'en pas douter, il a assassiné quelqu'un pour posséder une pareille somme. Bâtonnez-moi ce malfaiteur et qu'il confesse son crime. »

Armé de sa cravache, l'intendant fit pleuvoir une grêle de coups sur la tête et le dos du malheureux qui, au bout d'un instant, avoua la façon dont il avait gagné le dollar.

« Assommez-le! Assommez-le! ce traître qui a vendu mes chers amis! Qu'il en crève! Plutôt non... Ne le frappez pas à mort. Manquant de main-d'œuvre pour l'instant, nous ne saurions donner pleine mesure à notre juste ressentiment. Faites en sorte qu'il soit en état de remettre la main à la pâte d'ici deux jours. »

Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur la scène suivante. Bornons-nous à dire qu'après avoir reçu une partie de sa raclée, l'ouvrier réussit à se libérer de ses tortionnaires et courut comme un dératé vers la brousse, dépassant de beaucoup l'intendant, peu habitué à la locomotion rapide, sauf à califourchon sur un cheval.

Stimulé par la souffrance et par la crainte de l'intendant, il fonça à toute allure et rattrapa la bande des Solano : bondissant hors de la brousse au moment même où ceux-ci traversaient un petit cours d'eau, il se jeta à genoux devant eux et implora pitié, sans avouer la cause de sa fuite. Francis, l'apercevant dans un si triste état, s'attarda le temps de déboucher son flacon de poche et de verser au pauvre diable une bonne ration d'alcool, pour le ranimer. Ensuite Francis pressa le pas, laissant l'homme murmurer quelques mots de gratitude avant de disparaître dans la profondeur des arbres. Mais, vaincu par la fatigue et les privations, le péon tomba bientôt évanoui sur le sol.

Peu après Alvarez Torres et ses hommes, le jefe politico marchant à l'arrière-garde, arrivèrent au ruisseau. Les empreintes du péon, humides encore sur les pierres du rivage, attirèrent l'attention de Torres. Il

découvrit le fuyard dissimulé derrière un buisson. En un instant, le misérable était soulevé de terre par ce qui lui restait de hardes. Sur les genoux — ce jour-là il devait se servir souvent de cette partie de son individu — il demanda grâce et on procéda à son interrogatoire. Il nia connaître les Solano. Lui, qui avait été battu pour sa trahison, et n'avait reçu d'aide que de ses victimes, sentit monter en lui quelques atomes de gratitude et de bonté. Il déclara ne point savoir ce qu'étaient devenus les Solano depuis la minute où, dans la clairière, il les avait vendus pour le dollar d'argent. Le gourdin de Torres résonna sur sa tête, cinq fois, dix fois de suite et les coups continuèrent de pleuvoir; il comprit dès lors qu'il n'aurait de répit que s'il avouait la vérité. Abruti par les questions que lui posait Torres en les soulignant chaque fois d'une avalanche de coups, le péon finit par céder et indiqua le chemin qu'avaient pris les autres.

Hélas! ses tribulations venaient seulement de commencer. A peine avait-il trahi les Solano pour la seconde fois que l'hacendado, accompagné d'une troupe composée d'hacendados du voisinage et de leurs intendants qu'il avait appelés à son secours, apparut monté sur un cheval couvert de sueur.

« Mon péon, señores! s'exclama-t-il. De quel droit le frappez-vous?

— Et pourquoi pas? demanda le jefe politico.

— Parce qu'il m'appartient et que moi seul possède le droit de le battre. Je vais d'ailleurs le faire séance tenante. »

Le péon se traîna comme un ver au pied du jefe politico, lui demandant sa protection. Mais il implorait la pitié d'un être au cœur de pierre.

« Volontiers, señor, dit le jefe politico à l'hacendado. Nous vous le rendons. Cet homme est à vous; en outre, nous n'avons plus rien à en tirer. Cependant, il faut reconnaître que vous avez là un excellent péon, señor. Il a accompli une prouesse unique dans toute l'histoire du Panama : il a dit la vérité deux fois dans la même journée. »

On lui passa les menottes et il fut remorqué par une corde fixée à la selle du cheval de l'intendant.

De retour à la plantation, en attendant de lui donner un châtiment exemplaire, on l'attachâ à un pieu d'une clôture en barbelé de l'autre côté de laquelle paissait une jument boiteuse. Sur quoi, l'hacendado et ses amis entrèrent dans la maison pour prendre leur repas de midi, bien mérité.

La vue de l'animal éveilla dans l'esprit de l'homme une idée désespérée. Après des efforts inouïs il parvint, en se frottant les poignets contre le fil de fer, à se débarrasser de ses liens. Une fois libre, il rampa sous la clôture, conduisit la jument hors de l'enclos et l'enfourcha. De ses talons il lui laboura les côtes et la fit galoper ventre à terre dans la direction de la Cordillère, où il trouverait enfin le salut.

## CHAPITRE IX

Tandis que le jefe politico et sa petite troupe gagnaient du terrain sur eux, Henry plaisantait avec Francis et lui disait :

« Ici, dans la brousse, tes dollars ne valent rien, mon vieux. Ils ne sauraient en tout cas te procurer des chevaux frais, ni guérir ces malheureuses bêtes qui semblent atteintes de la maladie qui a vidé les écuries de notre ami l'hacendado.

— Je ne connais pas un endroit où l'argent soit inutile, camarade, répliqua Francis.

— Tu supposes sans doute qu'avec de l'argent tu pourrais même t'offrir un verre d'eau en enfer? »

Léoncia applaudit en frappant des mains.

« Je ne sais pas, observa Francis. Je n'y ai encore jamais mis les pieds. Je crois néanmoins tirer parti de mes dollars, même dans la jungle, et je vais me mettre à l'œuvre séance tenante, continua Francis, en déliant le sac attaché à la selle de Léoncia. Marchez toujours en avant, mes amis.



— Oh! je vous en prie, insista Léoncia, faites-moi part de vos projets! »

Penchée sur sa selle, elle éclata de rire tandis qu'il lui murmurait quelques mots à l'oreille. Henry, en conversation avec Enrico et ses fils pour se donner une contenance, était miné par la jalousie et se traitait de fou.

Avant de s'éloigner, ils se retournèrent et virent Francis qui griffonnait quelque chose sur une feuille de papier. Ce qu'il écrivait était bref et éloquent : simplement le nombre « 50 ». Il posa la feuille en évidence au milieu du sentier avec un dollar d'argent par-dessus. Tirant quarante-neuf autres dollars du sac, il les sema dans les parages du premier et s'empressa de rejoindre ses compagnons.

Augustino, le gendarme, taciturne quand il était à jeun, mais qui, en état d'ébriété, prêchait la sagesse du silence, marchait en avant le nez baissé sur la piste des fuyards, lorsque son regard tomba sur le dollar d'argent et le papier. Il empocha l'un et remit l'autre au jefe politico, qui, n'attachant aucune importance à cette feuille de papier, la jeta à terre.

Augustino la recueillit et essaya d'en percer le mystère, quand un cri de Rafael lui annonça qu'il venait de découvrir un nouveau dollar. Cette fois Augustino comprit : il restait cinquante de ces pièces à ramasser. A quatre pattes il se mit aussitôt à fouiller le terrain en tous sens. Ses camarades se joignirent à lui, tandis que Torres et le jefe politico, à grand renfort de jurons, tentaient en vain de leur faire reprendre la poursuite. Les gendarmes, ne découvrant plus rien, comptèrent le total de leur trouvaille : quarante-sept dollars.

« Il en manque encore trois » s'écria Rafael.

Là-dessus les autres se remirent à chercher et perdirent cinq bonnes minutes avant de mettre la main sur les trois dollars. Chacun empocha son butin et reprit docilement sa place derrière le jefe politico et Torres.

Un kilomètre plus loin, Torres tenta de poser le pied sur un dollar brillant dans la poussière, mais il fut

devancé par Augustino qui, de ses doigts prestes, rataboisa la pièce. Où il y avait un dollar, devaient s'en trouver d'autres, comme ils venaient de l'apprendre. La maréchaussée fit une nouvelle halte; laissant les deux chefs s'épuiser contre eux en vaines menaces, les subalternes s'égaillèrent à droite et à gauche du sentier.

Vicente, un gendarme à face de lune, flaira le premier la bonne piste. Comme des chiens limiers, tous se précipitèrent vers un tronc d'arbre pourri et creux, d'une douzaine de pieds de hauteur sur quatre de diamètre; à cinq pieds du sol, ils aperçurent, fixée par une épine, une autre feuille de papier semblable à la première et sur laquelle on lisait le chiffre « 100 ».

Cinq bonnes minutes furent perdues dans la lutte qui suivit. Une demi-douzaine de bras s'enfoncèrent à la fois dans le cœur de la souche pour atteindre le trésor. Mais le trou était plus profond qu'on aurait pu le supposer.

« Abattons l'arbre! » s'écria Rafael, le frappant du plat de sa hachette pour savoir jusqu'à quelle hauteur il était creux. « Nous allons nous y mettre tous, et nous partagerons le butin. »

Sous les coups des haches lancées à toute volée, le bois pourri et spongieux ne tarda pas à s'effriter. Lorsque la souche tomba en miettes, ils comptèrent et divisèrent une somme, non pas de cent dollars, mais de cent quarante-sept dollars.

« Ce gringo est généreux, commenta Vicente. Il donne plus qu'il promet. Peut-être y en a-t-il encore? »

Parmi les débris de bois pourri, ils ramassèrent encore cinq pièces, et perdirent dix autres minutes. Torres et le jefe politico commençaient à voir rouge.

« Il ne prend pas la peine de compter, dit Rafael. Il ouvre son sac et verse l'argent. C'est avec ce même sac qu'il s'est enfui vers la grève de San-Antonio après avoir fait sauter le mur de notre prison. »

Ils reprirent leur poursuite et tout allait à merveille lorsqu'au bout d'une demi-heure ils arrivèrent devant une propriété abandonnée, à demi envahie par la brousse. Une chaumière en ruine, des cabanes croulantes, une écurie sans barrières et un puits dont on

s'était récemment servi, à en juger par la corde neuve qui pendait à la poulie, tels étaient les derniers vestiges de la lutte entreprise par l'homme contre la Nature. En évidence était épinglée la feuille de papier familière, sur laquelle était inscrit le chiffre « 300 ».

« Sainte Mère de Dieu! C'est une fortune, cette fois! s'écria Rafael.

— Que le diable l'emporte au plus profond de l'enfer! s'exclama Torres.

— Cet homme se montre plus généreux que votre Regan! ricana le jefe politico, découragé et écœuré à la fois.

— Le contenu du sac est limité, répliqua Torres. Il veut sans doute semer jusqu'au dernier dollar avant de se laisser rattraper. Mais son sac une fois vide, le bonhomme se rendra.

— En avant, camarades! conseilla le jefe politico aux gendarmes, d'un ton conciliant. Notre tâche terminée, nous reviendrons prendre l'argent tout à loisir. »

Augustino rompit de nouveau le silence.

« On ne sait jamais par quel chemin on retourne et si on retourne », annonça-t-il d'un ton pessimiste. Fier de cette perle de sagesse, il en offrit une autre. « Trois cents dollars dans la main valent mieux que trois millions au fond d'un puits que peut-être nous ne reverrons jamais!

— Il faut que quelqu'un descende dans le puits, dit Rafael, mettant à l'épreuve la solidité de la corde. La corde supportera bien le poids d'un homme. Allons, où est le brave qui veut descendre?

— Moi! dit Vicente. Je suis le brave qui veut descendre...

— Et voler la moitié de ce que tu trouveras au fond, acheva aussitôt Rafael, pris de soupçons. Remets-nous d'abord les pesos que tu possèdes déjà. Ainsi, lorsque tu remonteras, nous saurons exactement ce que tu ramènes. Après quoi, nous procéderons à un partage honnête et nous te rendrons tes propres pesos.

— En ce cas, je ne me dévoue point pour des camarades qui se méfient de moi, dit Vicente. Me voici au bord de ce puits, aussi riche que n'importe qui d'entre

vous. Pourquoi descendrais-je? On entend si souvent parler de gens qui meurent asphyxiés au fond des puits.

— Pour l'amour de Dieu, descends! tonitrua le jefe politico. Allons, vite! vite!

— Je suis trop gros, la corde n'est pas solide, je ne veux plus descendre », dit Vicente.

Tous regardèrent Augustino le taciturne, qui avait plus prononcé de mots ce jour-là qu'il n'en disait en une semaine.

« Guillermo est le plus maigre et le plus léger, annonça Augustino.

— Que Guillermo descende! » s'exclamèrent les autres en chœur.

Mais Guillermo, après avoir jeté un regard terrifié vers la bouche du puits, recula en hochant la tête et se signa.

« Je n'irais même pas y chercher le trésor sacré de la ville secrète des Mayas! » proféra-t-il.

Le jefe politico tira son revolver et interrogea du regard le reste de la troupe comme pour quêter une approbation; tous acquiescèrent des yeux et de la tête.

« Au nom du Ciel, descends! ordonna-t-il. Et tout de suite, sans quoi je te mets en bouillie et te laisserai pourrir près de ce trou d'enfer! Etes-vous d'accord, camarades, pour que je le tue s'il n'obtempère pas?

— Parfaitement », lancèrent-ils tous à la fois.

De ses doigts tremblants, Guillermo compta les pièces qu'il avait ramassées et, poussé par ses camarades, s'assit sur le seau, puis disparut dans les ténèbres.

« Arrêtez! hurla-t-il au bout d'un instant. Arrêtez! Arrêtez! Il y a de l'eau! J'enfonce dans l'eau! »

Les hommes qui se tenaient près de la margelle retinrent la corde de leur poids.

« Il faudra me donner dix pesos en plus de ma part! cria-t-il à ceux d'en haut.

— On te donnera le baptême! Ne te plains pas, tu recevras ton content d'eau! Nous allons couper la corde! Encore un de moins dans le partage!

— L'eau est sale! s'indigna-t-il, sa voix s'élevant, comme celle d'un esprit, des sombres profondeurs. Il

y a un lézard malade et un oiseau mort qui sent mauvais. Et peut-être aussi des serpents. Cela vaut bien dix pesos de supplément.

— Si tu ne te grouilles pas, nous allons te noyer, avertit Rafael.

— Je vais t'abattre comme un chien! hurla le jefe politico.

— Tuez-moi ou noyez-moi! répondit la voix étouffée de Guillermo, mais vous n'en serez guère avancés, car le trésor demeurera à tout jamais au fond du puits. »

Il y eut une pause. Ceux qui restaient à la surface se consultèrent du regard pour savoir la conduite à tenir.

« Pendant ce temps, nos gringos courent toujours! Mes compliments pour l'excellente discipline de vos hommes, señor Vercara! s'exclama Torres.

— Nous ne sommes pas à San-Antonio, remarqua le jefe politico, furieux, mais dans la brousse de Juchitan. Mes chiens sont excellents en ville, mais dans la jungle il faut les traiter par la douceur, de crainte qu'ils ne deviennent enragés; en ce cas, qu'advierait-il de vous et de moi?

— C'est la faute de cet or maudit, reconnut tristement Torres. Ma parole, c'en est assez pour vous rendre socialiste. Voir ainsi la justice pieds et poings liés par ce gringo avec des chaînes d'or!

— D'argent, corrigea le jefe politico.

— Fichez-moi la paix! trancha Torres. Comme vous venez de le dire, nous ne sommes pas à San-Antonio, mais dans la brousse de Juchitan; aussi puis-je me permettre de vous parler sans détours. Vous avez un caractère insupportable. Pourquoi nous quereller, dites-moi, alors que notre succès dépend uniquement de notre bonne entente? »

D'en bas monta la voix de Guillermo :

« L'eau n'a que deux pieds de profondeur. Impossible de se noyer là-dedans. Je viens de toucher le fond et je ramène quatre pesos dans la main. Le sol est tapissé de pièces. Acceptez-vous de m'accorder dix pesos en supplément pour cet immonde travail? L'eau empeste comme un cimetière retourné.

— Oui! Mais, pour l'amour de Dieu, grouille-toi! grouille-toi! » s'écria le jefe politico.

On entendit l'eau clapoter et des jurons s'élever du fond du puits : le mou de la corde leur apprit que Guillermo se mettait résolument à la besogne.

« Fourre-les dans le seau, mon bon Guillermo! lui cria Rafael.

— Non, dans mes poches! fut la réponse. Si je les déposais dans le seau, vous seriez bien capables de le remonter et de me plaquer ici.

— J'ai presque envie de maudire ma propre race! s'exclama le jefe politico, rongéant son frein.

— Quant à moi, voilà longtemps que c'est fait, dit Torres.

— Remontez! cria Guillermo. Je ramasse tout dans mes poches, sauf la mauvaise odeur qui m'étouffe. Pressez-vous, ou je vais périr, et les trois cents pesos périront avec moi. Et il y en a plus de trois cents. Cette fois-ci, le gringo doit avoir vidé son sac. »

Francis rattrapa ses compagnons en haut d'une côte abrupte où les malheureux chevaux, à bout de souffle, se reposaient.

« A l'avenir, je voyagerai toujours muni d'argent de bon aloi! s'exclamait-il plein de joie, tout en décrivant les scènes dont il avait été témoin, dissimulé derrière une haie de la plantation abandonnée. Henry, lorsque je monterai au ciel, j'aurai soin d'emporter avec moi un sac de pièces de monnaie. Cette précaution pourra m'épargner, chemin faisant, Dieu seul sait quels tracas! Ecoute! Nos chers amis se battaient encore comme chiens et chats quand je suis parti.

— Mais à présent ton sac est vide, dit Henry.

— C'est bien là l'ennui, acquiesça Francis. Avec une quantité de pesos, j'aurais pu tenir nos poursuivants indéfiniment en arrière. Je me suis montré trop généreux, parce que j'ignorais qu'il en fallait si peu pour suborner ces pauvres bougres. Mais je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera dresser les cheveux sur la tête. Torres, le señor Torres, le señor Alvarez Torres, l'élégant caballero et l'un de vos amis de longue date, señor Solano, dirige la poursuite en compagnie du

jefe politico. Il est furieux de ces retards. Ils ont failli en venir aux mains. Torres reprochait au jefe politico son incapacité à commander ses hommes. »

Sept kilomètres plus loin, la piste descendait à pic puis remontait au bord d'un sombre ravin. Voyant l'état pitoyable des chevaux, Francis insista pour que ses compagnons poursuivissent tranquillement leur chemin, tandis qu'il resterait à la traîne. Il leur laissa prendre quelques minutes d'avance et forma lui-même une arrière-garde volontaire. En cours de route, dans un espace découvert où ne poussait que de l'herbe, il demeura consterné devant des empreintes de chevaux remplies d'un liquide noirâtre et poisseux que son œil reconnut pour du pétrole brut. Mais ce n'était que le commencement, une sorte de déviation de la source principale. Cent mètres plus loin, il tomba sur une véritable rivière de pétrole qui, si elle avait roulé de l'eau sur une pareille pente, se serait précipitée en cataracte. Mais, épaisse comme de la mélasse, elle coulait lentement au flanc de la montagne.

Préférant s'arrêter à cet endroit plutôt que de barboter dans cette boue visqueuse, Francis s'assit sur un rocher, posa son fusil à son côté, roula une cigarette et prêta l'oreille pour déceler les premiers signes qui lui indiqueraient l'arrivée imminente des poursuivants.

L'ouvrier traître continuait à fuir sur sa jument maintenant à demi morte de fatigue. A ce moment, il suivait le haut ravin, à quelque distance de l'endroit où se trouvait Francis. Arrivée à la source de pétrole, sa pauvre bête, à bout de forces, s'effondra sous lui. A grand renfort de coups de pieds, il la força à se relever, et, voyant qu'il n'en pouvait tirer davantage, l'abandonna à son sort dans la brousse. Lui aussi, assis sur un rocher, roula une cigarette et, tout en la fumant, contempla le flot qui sortait du puits de pétrole.

Il tressaillit en entendant un bruit de pas à proximité et immédiatement il se cacha dans la forêt voisine. De là, il vit apparaître deux inconnus qui allèrent droit au puits, et, à l'aide d'une roue de fer, fermèrent

la valve, diminuant ainsi l'écoulement du liquide.

« Cela suffit, ordonna celui qui semblait être le chef. Un tour de plus et la pression ferait éclater les tuyaux. L'ingénieur gringo m'a bien recommandé de la prudence. »

Le léger écoulement continua à sortir de l'orifice et à descendre au flanc de la montagne. A peine les deux hommes venaient-ils de terminer l'opération que surgit un groupe de cavaliers. De sa cachette l'ouvrier les reconnut pour l'hacendado, son intendant et ses voisins à qui la poursuite d'un fugitif procurait un sport aussi goûté que la chasse au renard en Angleterre.

Non, les deux ouvriers revenant du puits de pétrole n'avaient rencontré personne dans les parages. Mais l'hacendado découvrit les empreintes des sabots de la jument et, suivi de ses compagnons, éperonna sa monture.

Le péon attendit, fuma paisiblement sa cigarette jusqu'au bout et se mit à réfléchir. Se risquant hors de son abri, il s'aventura jusqu'au puits, ouvrit en grand la valve fermée par les deux autres, observa le liquide qui jaillissait sous la pression souterraine et se précipitait comme un véritable fleuve. Ensuite, il prêta l'oreille et perçut le gargouillement des gaz qui s'échappaient. Il ne chercha pas à comprendre ce qui se passait et, par bonheur pour lui, il avait employé sa dernière allumette. Se souvenant du ravin, il descendit en courant le flanc de la montagne et tomba nez à nez avec Francis, qui l'accueillit revolver au poing. L'ouvrier s'agenouilla, plein de terreur, et implora l'homme qu'il avait trahi deux fois dans cette même journée. Francis le regarda sans le reconnaître tout d'abord, à cause des multiples blessures qui lui recouvraient le visage sur lequel le sang s'était coagulé comme un masque.

« *Amigo! Amigo!* » balbutia le péon.

A ce moment parvint à l'oreille de Francis le bruit d'une pierre tombée d'en haut du ravin, déplacée par quelque pas d'homme. Aussitôt il identifia le malheureux à qui il se souvint d'avoir offert la moitié de son flacon de whisky.

« On dirait qu'ils te poursuivent, *amigo*, lui dit Francis dans le langage indigène.



— Ils vont me tuer, me faire mourir sous les coups, gémit l'autre. Vous êtes mon seul ami, mon protecteur. Sauvez-moi!

— Sais-tu te servir d'une arme à feu?

— Je chassais dans la Cordillère, señor, avant d'avoir été vendu comme esclave. »

Francis lui remit le revolver, lui recommanda de se mettre à l'abri et de ne point tirer avant d'être sûr de son coup. Et il songea en lui-même : « Dire qu'en ce moment les joueurs de golf se trouvent sur les links, à Tarrytown. Mme Belligham, sous la véranda du club, se demande comment elle s'y prendra pour payer les trois mille points qu'elle doit et souhaite un prompt revirement de la chance. Et moi... me voici... devant un fleuve de pétrole!... »

Sa rêverie fut soudain interrompue par l'arrivée du jefe politico, de Torres et des gendarmes au bas de la piste. Francis tira un coup de fusil et aussitôt les poursuivants disparurent hors de sa vue. Il eût été incapable de dire s'il avait tué quelqu'un, ou si ses ennemis avaient effectué une retraite stratégique. En réalité, ils ne tenaient nullement à engager une lutte ouverte, et s'étaient contentés de s'embusquer derrière les rochers et les broussailles. Francis et le péon firent de même, changeant fréquemment de position.

Au bout d'une heure, il ne restait plus qu'une cartouche dans l'arme de Francis, et deux dans celle du péon. Mais durant ce laps de temps Léoncia et les siens avaient été en sécurité et Francis avait la certitude de pouvoir à tout moment s'échapper en traversant à pied cette rivière de pétrole. Tout allait donc pour le mieux et se serait bien passé si, d'en haut, n'étaient survenus des hommes qui, au-dessus de lui, tiraient des coups de feu en descendant la pente. C'était l'hacendado et ses amis à la poursuite du péon fugitif, mais Francis, ignorant totalement ce fait, en conclut qu'une bande de policiers couraient à ses trousses. Les balles qui lui sifflaient aux oreilles étaient suffisamment convaincantes.

Le péon, rampant à son côté, lui montra les deux balles qui restaient dans son arme et lui tendit celle-ci en le suppliant de lui remettre sa boîte d'allumettes.

Puis l'ouvrier lui fit signe de traverser le bas du cañon et de remonter de l'autre côté. Devinant à demi les intentions du fugitif, Francis suivit ses indications et vida son revolver dans la direction de ses ennemis.

L'instant d'après le fleuve de pétrole s'enflammait à l'endroit où le péon avait approché l'allumette. Le puits lança en l'air une colonne de gaz enflammés à une trentaine de mètres de hauteur. Presque aussitôt dans le ravin coulait un torrent de flammes du côté où s'abritaient Torres, le jefe politico et les gendarmes.

Roussis par la chaleur de la déflagration, Francis et le péon grimpèrent sur le côté opposé, contournèrent la piste embrasée et retrouvèrent sans encombre leur ancien sentier.

## CHAPITRE X

Tandis que Francis et le péon se hâtaient de fuir, le ravin s'était converti en un fleuve de flammes, qui obligea le jefe politico, Torres et les gendarmes à gravir la pente abrupte. Au même moment les hacendados durent se replier et remonter pour échapper au monstrueux incendie.

Regardant en arrière, le péon poussa un cri de joie et indiqua une seconde colonne de fumée noire qui s'élevait dans l'air à peu de distance du premier puits en feu.

« Un autre! ricana-t-il. Il y en a encore et ils vont tous brûler. Ah! Ils paieront cher les coups qu'ils m'ont donnés. Et regardez ce lac de pétrole, immense comme une mer. »

Francis se souvint du lac de pétrole dont lui avait parlé l'hacendado... ce lac qui contenait au moins cinq millions de fûts, entièrement découvert dans une simple dépression du sol et retenu par des digues de terre.

« Combien vaux-tu? » demanda-t-il au péon d'un air détaché.

Le péon le regardait sans comprendre.

« Combien valent tes vêtements... enfin, ce que tu portes sur toi? »

— Oh! même pas un demi-peso, le quart d'un peso, répondit tristement le péon, baissant les yeux sur ce qui restait de ses guenilles.

— Pas d'autre bien? »

Le misérable haussa les épaules pour affirmer son complet dénuement, puis il ajouta, d'un ton amer :

« Je ne possède qu'une petite dette : deux cent cinquante pesos, une dette à laquelle je suis lié à vie, comme un homme atteint d'un cancer. Voilà pourquoi je suis l'esclave de l'hacendado.

— Hum! Tu vaux donc deux cent cinquante pesos de moins que rien, pas même un zéro, pure abstraction d'une quantité infime n'existant que dans l'imagination mathématique de l'homme. Pourtant te voilà en train de brûler des centaines de millions de pesos. Si le pétrole suinte de la canalisation, il est fort possible que tous les puits de ce pays soient en ignition, ce qui représente au moins un milliard de pesos. Pour une abstraction renfermant une valeur négative de deux cent cinquante pesos, crois-moi, tu es un *hombre*. »

De tout ce qui précède, le péon n'avait compris goutte, sauf toutefois le mot « *hombre* ».

« Oui, je suis un homme! », proclama-t-il, en bombant la poitrine et redressant sa tête meurtrie. Je suis un homme, et en même temps un Maya.

— Toi, un Indien Maya?

— Mettons un demi-Maya, avoua-t-il à contre-cœur. Mon père est de pure race Maya. Mais les femmes Mayas de la Cordillère ne remplissant pas son idéal, il s'éprit d'une métisse de la *tierra caliente*. Voilà comme je suis né; mais, par la suite, elle le trahit avec un nègre de la Barbade, et il retourna vivre dans la Cordillère. Comme mon père, j'étais destiné à aimer une métisse de la *tierra caliente*. Elle voulait de l'argent, et moi je mourais d'envie de la posséder; je me vendis donc comme esclave pour deux cents pesos. Or, je n'ai jamais revu ni la femme ni l'argent. Pendant cinq ans j'ai trimé comme péon, j'ai été continuellement roué de coups, et, notez bien ceci, au bout de ce temps ma dette de deux cents pesos s'est élevée à deux cent cinquante. »

Tandis que Francis Morgan et le Maya s'enfonçaient dans la jungle pour rattraper les Solano et que les puits de pétrole de Juchitan continuaient à lancer une fumée de plus en plus épaisse, à certaine distance de là, au cœur des montagnes, se préparaient d'autres événements destinés à réunir poursuivants et poursuivis... Francis et Henry, Léoncia et sa famille, le péon, les hacendados, les gendarmes et le jefe politico et avec eux Torres, désireux de remporter pour lui-même non seulement la récompense promise par Thomas Regan, mais la main de Léoncia Solano.

Dans une caverne étaient assis un homme et une femme, celle-ci jeune et jolie, une *mestiza*, ou femme demi-caste. A la lueur d'une lampe à pétrole elle lisait à haute voix un ouvrage de Blackstone traduit en espagnol. Les pieds et les bras nus, ces deux personnages portaient une sorte de manteau à capuchon en toile grossière. Celui de la femme, rabattu sur ses épaules, révélait sa noire et abondante chevelure. Mais le capuchon du vieillard lui recouvrait la tête. Le visage, noble et ascétique, débordant d'énergie, était purement espagnol et aurait pu appartenir à Don Quichotte, à ceci près cependant : ses yeux étaient fermés dans la nuit perpétuelle des aveugles. Jamais plus il ne pourrait voir un moulin à vent contre lequel combattre.

Il écoutait la charmante lectrice dans l'attitude du « Penseur », de Rodin. Malgré sa cécité, ce n'était point un rêveur et son âme pénétrait au fond des choses : il excellait à découvrir les turpitudes et les vices les plus cachés de l'homme, de même que sa noblesse et ses vertus.

Il leva la main pour faire interrompre la lecture, puis réfléchit tout haut à ce qu'il venait d'entendre.

« La loi humaine, dit-il d'une voix lente, n'est plus de nos jours qu'une sinistre plaisanterie. L'équité n'existe plus. Dans sa conception la loi est juste, mais son interprétation a conduit l'homme dans de vaines poursuites. Il a pris les moyens pour la fin. Néanmoins la loi reste la loi, elle est salubre pour tous, mais on ne l'applique pas à bon escient.

« Mais ici, dans la Cordillère du Panama, nous possédons une loi juste et équitable. Nous ne sommes

pas au service des hommes et des appétits. Continue, Mercédès. Blackstone a toujours raison et on le lit toujours avec profit. »

Dix minutes plus tard, le penseur aveugle leva la tête, renifla et fit signe à la jeune fille de cesser sa lecture. Imitant son exemple, elle huma l'air :

« C'est peut-être la lampe, ô Homme Juste, suggèra-t-elle.

— C'est du pétrole qui brûle. Mais cela ne vient pas de la lampe. L'odeur arrive de loin. J'ai entendu aussi des coups de feu tirés dans les cañons.

— C'est drôle, moi je n'ai rien entendu.

— Ma fille, ceux qui voient n'ont pas le même besoin d'entendre que moi. On a tiré plusieurs coups de fusil de ce côté-là. Dis à mes enfants de se livrer à des recherches et de m'en apporter le résultat. »

S'inclinant respectueusement devant le vieillard, la jeune femme souleva le rideau de couvertures et sortit en plein jour. La caverne était gardée par deux hommes assis de chaque côté de l'entrée. Chacun était armé d'un fusil, d'un petit sabre et d'un coutelas passé dans sa ceinture. Sur l'ordre de la jeune fille, tous deux se levèrent et saluèrent l'invisible auteur du commandement. L'un d'eux frappa du plat de son sabre la pierre sur laquelle il s'était assis, puis colla son oreille dessus et écouta. En réalité, cette pierre n'était que la saillie extérieure d'une veine de minerai traversant de part en part le cœur de la montagne.

Là-bas, sur le versant opposé d'un point dominant le majestueux panorama de la Cordillère, un autre péon appliqua l'oreille sur le même quartz métallifère, et répondit avec la lame de son sabre. Après quoi, s'approchant d'un arbre gigantesque à demi mort, il fourra la main dans la cavité du tronc et, avec le même geste qu'un sonneur de cloches, tira sur une corde qui pendait à l'intérieur. Mais il n'en sortit aucun bruit : en revanche, à seize mètres au-dessus de sa tête, une branche se projetant du tronc se mut de haut en bas ainsi que le bras d'un sémaphore, et le même signal répondit. Plus loin encore au pied des montagnes, le reflet du soleil, dans un miroir à main, transmettait le message de l'aveugle de la caverne.

Toute cette partie de la Cordillère se mit à parler au moyen du code spécial composé de veines de minerais vibrant, de rayons solaires réfractés et de branches d'arbres mobiles.

Tandis qu'Enrico Solano, flanqué de ses deux fils, Alexandro et Ricardo, profitait de l'avance obtenue grâce à la ruse stratégique de Francis, Léoncia, à cheval, accompagnée par Henry Morgan, s'attardait en arrière. Ils se retournaient continuellement pour voir si Francis ne les rejoignait pas. Inquiet de cette absence, Henry se mit résolument à sa recherche. Cinq minutes après, Léoncia, non moins soucieuse que lui sur le sort de Francis, essaya de faire tourner bride à son cheval, mais l'animal, attiré par l'odeur de son compagnon qui filait devant, refusa d'obéir, se mit à ruer et à se cabrer. Descendant de sa monture, Léoncia laissa glisser la bride à terre pour entraver le cheval à la manière en usage au Panama, et refit le chemin à pied. Elle marcha si vite qu'elle avait presque rattrapé Henry au moment où il rencontra Francis et le péon. Henry et Francis lui reprochèrent son imprudence; mais dans leurs voix perçait une note de tendresse que chacun d'eux trouvait désagréable à entendre chez l'autre.

Bientôt ils furent surpris par la bande des hacendados qui, sortant des broussailles, se ruèrent sur eux, fusils en main. Ils battirent jusqu'au sang le péon fuyard. Tout se fût arrangé pour Léoncia et les deux Morgan si le propriétaire de l'esclave, le vieil ami de la famille des Solano, eût été présent. Par malchance une attaque de malaria, qui le prenait tous les trois jours, l'avait obligé à demeurer en chemin.

Bien que leurs brutalités eussent réduit le malheureux esclave à se traîner sur les genoux pour demander grâce, les hacendados se montrèrent courtois et pleins d'égards envers Léoncia. Ils traitèrent de même Francis et Henry, et s'excusèrent de devoir leur lier les mains en vue de l'ascension de la pente au haut de laquelle ils avaient laissé leurs chevaux. Mais, avec leur cruauté bien latine, ils continuèrent à se venger sur le péon.

Cependant, ils ne devaient arriver nulle part avec

leurs prisonniers. De joyeuses clameurs saluèrent l'apparition des gendarmes, du jefe politico lui-même et d'Alvarez Torres. Aussitôt éclata un vacarme étourdissant entre les hommes des deux clans, qui tous à la fois demandaient des explications et essayaient d'en donner. Mettant à profit ce tumulte, Torres, avec un signe de tête à Francis et un ricanement de triomphe à l'adresse d'Henry, avança devant Léoncia, s'inclina bas devant elle, avec la déférence d'un véritable hidalgo.

« Écoutez-moi, murmura-t-il, tandis qu'elle le repoussait d'un geste de la main. Je vous en supplie, ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je viens ici pour vous sauver et, quoi qu'il arrive, pour vous protéger. Vous êtes toujours la dame de mes rêves. Je suis prêt à vous sacrifier ma vie, mais je serais plus heureux encore de vivre pour vous.

— Je ne comprends pas, répondit-elle d'un ton sec. Nous n'avons commis aucun crime, moi pas plus que mon père, ni Francis Morgan et pas davantage Henry Morgan, Donc, Monsieur, il ne saurait être question de vie ou de mort en l'occurrence. »

Les deux jeunes gens vinrent se ranger de chaque côté de Léoncia et, dans le brouhaha des voix, ils surprirent cette conversation édifiante.

« En tout cas, il est question de mort certaine pour Henry Morgan, insista Torres. Il est indiscutablement condamné à la peine capitale pour l'assassinat d'Alfaro Solano, votre oncle et le propre frère de votre père. Je ne vois aucune probabilité de sauver sa tête. Quant à Francis, je pourrai le délivrer si...

— Si quoi? questionna Léoncia.

— Si... vous vous montrez bonne envers moi et m'acceptez comme époux », déclara Torres avec un courage vraiment admirable si l'on considère que les deux gringos, impuissants, les mains liées au dos, le foudroyaient du regard et désiraient sa mort immédiate.

Torres, dans un sincère élan de passion, saisit les mains de Léoncia dans les siennes et ajouta :

« Léoncia, lorsque je serai votre mari, je pourrai intercéder en faveur d'Henry et peut-être même lui sauver la vie, s'il consent à quitter Panama sur l'heure.

— Ignoble individu! rugit Henry, se débattant pour libérer ses mains liées.

— Attrape, sale gringo! » répliqua Torres et, du revers de la main, il appliqua un soufflet sur la bouche d'Henry.

Au même instant Henry décocha un coup de pied à Torres et l'envoya dans la direction de Francis qui, à son tour, détendit violemment le jarret. Renvoyé de l'un à l'autre ainsi qu'un volant entre deux raquettes, Torres encaissa les coups jusqu'au moment où deux gendarmes saisirent les gringos et les immobilisèrent. Non seulement Torres excitait les gendarmes à frapper, mais il tira lui-même un couteau et une tragédie eût pu s'ensuivre si une vingtaine d'hommes armés n'étaient arrivés et n'eussent, en silence, rétabli l'ordre. Certains d'entre eux étaient vêtus de simples vestes et de pantalons, d'autres portaient des manteaux à capuchon en toile grossière.

Gendarmes et hacendados reculèrent d'effroi, se signèrent en marmottant des prières et en murmurant : « Le Brigand Aveugle! Le Juste Cruel! Voici ses hommes! Nous sommes perdus! »

Le péon s'élança d'un bond et tomba agenouillé devant le chef des hommes du Brigand Aveugle. Des lèvres de l'esclave sortit un grand cri réclamant justice.

« Tu connais cette justice? demanda le chef d'une voix gutturale.

— Oui, la Justice Cruelle. Je sais à quoi je m'expose en faisant appel à la Justice Cruelle, et cependant je n'hésite pas, car ma cause est juste.

— Moi aussi, j'en appelle à la Justice Cruelle! » s'écria Léoncia, les yeux enflammés, puis elle ajouta à voix basse en se tournant vers Francis et Henry : « Quelle que soit d'ailleurs cette Justice Cruelle.

— Elle sera, en tout cas, meilleure que celle que nous pouvons attendre de Torres et du jefe politico », répondit Henry sur le même ton, puis il s'avança hardiment vers le chef de la bande et prononça tout haut : « Moi de même, j'en appelle à la Justice Cruelle. »

Le chef acquiesça de la tête.



« Moi aussi ! » murmura Francis.

Les hacendados exprimèrent aussitôt leur désir de se conformer à la justice que le Brigand Aveugle leur offrait. Seul le jefe politico se récria :

« Peut-être ignorez-vous qui je suis ! Je suis Mariano Vercara. Mon nom est illustre et ma carrière longue et honorable. Je suis le chef politique de San-Antonio, l'ami intime du président, et je jouis de l'entière confiance du gouvernement de la République de Panama. Je représente la loi. Il n'existe qu'une loi et qu'une justice : celle de Panama, et non celle de la Cordillère. Je proteste contre cette loi des montagnes dénommée par vous la Justice Cruelle. J'enverrai une armée contre votre Brigand Aveugle, et les vautours se repaîtront de vos os dans San-Juan.

— Souvenez-vous, rappela ironiquement Torres, que nous ne sommes pas ici à San-Antonio, mais dans la brousse de Juchitan. De plus, vous n'avez pas d'armée.

— Ces deux hommes se sont-ils montrés injustes contre l'un de ceux qui réclament la Justice Cruelle ? demanda brusquement le chef.

— Contre moi ! déclara le péon. Ils m'ont maltraité. Tout le monde m'a battu et sans raison. Voyez, mes mains saignent encore. Mon corps est meurtri et déchiré. »

Le chef fit un signe de tête, commanda à ses hommes de désarmer les prisonniers et ordonna de marcher.

« Justice ! s'écria Henry. Mes mains sont liées à mon dos. Il m'est très difficile d'avancer ainsi. Je demande justice égale pour tous ! »

Un sourire effleura les lèvres du chef : il donna les ordres nécessaires pour qu'on mît un terme à cette flagrante injustice.

Les yeux bandés durant les quelques derniers kilomètres, les prisonniers furent introduits dans la caverne où régnait la Justice Cruelle. Les bandeaux enlevés, ils se trouvèrent dans une vaste grotte éclairée par plusieurs torches. Devant eux se tenait un aveugle aux cheveux blancs, et, à côté de lui, une jolie métisse,

L'aveugle prit la parole d'une voix ténue et vibrante à la fois :

« La Justice Cruelle a été convoquée. Parlez! Qui réclame la décision de l'équité? »

Tous gardaient le silence. Le jefe politico lui-même n'osa pas protester contre la loi de la Cordillère.

« Il y a une femme parmi vous, continua l'aveugle. Qu'elle parle la première. Tous les mortels, hommes ou femmes, sont coupables ou du moins se voient accusés par leurs semblables de quelque méfait. »

Henry et Francis voulurent la retenir, mais adressant un léger sourire à l'un et à l'autre, Léoncia répondit au Juste Cruel d'une voix ferme et distincte :

« J'ai simplement aidé à sauver de la mort l'homme que j'ai promis d'épouser. Il était condamné pour un meurtre qu'il n'a pas commis.

— Tu as parlé, dit le Brigand Aveugle. Approche-toi. »

Des hommes vêtus de bure la conduisirent vers l'aveugle et la firent s'agenouiller auprès de lui. La métisse plaça la main du vieillard sur la tête de Léoncia. Pendant une courte minute, un silence solennel régna, tandis que les doigts de l'aveugle, posés sur le front de la jeune fille, comptaient les pulsations de ses tempes. Puis il enleva sa main et, se rejetant en arrière, il proclama sa décision :

« Lève-toi, señorita, prononça-t-il. Ton cœur est pur. Tu es libre... Qui en appelle encore à la Justice Cruelle? »

Francis s'avança aussitôt.

« J'ai également aidé cet homme à fuir une mort imméritée. Lui et moi nous portons le même nom, et sommes des parents éloignés. »

Lui aussi s'agenouilla, à l'instar de Léoncia. Il sentit bientôt l'extrémité des doigts effilés lui parcourir le front et les tempes et s'arrêter enfin sur son pouls.

« Ton cas ne me semble pas très clair, dit l'Aveugle. Tu n'es pas en paix avec ta conscience. Quelque trouble intérieur t'agite! »

Soudain le péon s'avança et, sans y être invité, prit la parole :

« Oh! Homme Juste, laisse aller cet homme, dit-il d'une voix suppliante. Par deux fois aujourd'hui il m'a protégé et m'a sauvé de la fureur de mes ennemis, et par deux fois je l'ai trahi! »

Le péon agenouillé, mais cette fois aux pieds de la Justice, se mit à frémir d'une crainte superstitieuse, tandis qu'erraient sur sa tête meurtrie les doigts de l'étrange justicier.

« Le protecteur des faibles est libre, annonça le Juste Cruel, malgré l'incertitude de son cœur. Y a-t-il ici quelqu'un qui en sait la cause et nous la fera connaître? »

Aussitôt Francis apprit la cause du désarroi que l'aveugle avait deviné chez lui : l'amour qui brûlait en lui pour Léoncia et menaçait de détruire la loyauté qu'il devait à Henry. Au même instant Léoncia s'en rendit compte également et si l'aveugle avait pu voir l'involontaire coup d'œil qu'échangèrent l'homme et la femme et leur embarras ensuite, il eût infailliblement déterminé l'origine de la nervosité chez Francis. La métisse avait compris, de même Henry, qui prit inconsciemment un air sombre.

L'Homme Juste poursuivit :

« Il s'agit sans doute d'une affaire de cœur, l'éternel tourment de la femme dans le cœur de l'homme. Néanmoins, l'homme est libre. Deux fois dans la même journée il a secouru celui qui l'avait trahi. Son trouble intérieur n'a aucun rapport avec l'aide qu'il a rendue à l'homme condamné à une mort injuste. Reste à interroger ce dernier, puis à trancher le cas de ce malheureux qui, à deux reprises, s'est montré égoïste et lâche, mais qui vient de nous donner une preuve de courage. »

Il se pencha en avant et promena ses doigts sur la figure et le front du péon.

« Crains-tu la mort? demanda-t-il soudain.

— Grand Dieu! Je frémis rien que d'y penser!

— Eh bien, avoue que tu as menti, que c'est faux qu'il t'ait secouru par deux fois, et tu conserveras la vie. »

Sous le contact de la main de l'aveugle, le péon se mit à trembler.

« Devenir inerte comme la terre et le rocher... C'est affreux ! Allons, reconnais que tu as menti et tu vivras. Je t'écoute. »

Bien que sa voix tremblât de peur, le péon atteignit en un instant toute la grandeur spirituelle de l'homme.

« Aujourd'hui, je l'ai trahi par deux fois, ô Juste ! Mais je ne m'appelle pas Pierre. Et pour tout au monde je ne trahirai pas cet homme trois fois dans la même journée. Oui, je redoute la mort, mais davantage encore l'infamie. »

Le Juste se rejeta en arrière et parut transfiguré.

« Bravo, dit-il. Tu as en toi l'étoffe d'un homme. Voici quelle sera ma sentence : Désormais, tu pense-  
ras en homme et tu agiras toujours comme tel.

« Voici mon jugement, prononça-t-il. Les nombreux coups reçus par toi te libèrent entièrement de ta dette. Va, tu es libre. A propos es-tu de sang Maya ?

— Oui, mon père est un Maya.

— Lève-toi et reprends ta liberté. Mais reste dans les montagnes avec ton père Maya. La *tierra caliente* n'est pas un endroit recommandable pour ceux qui sont nés dans la Cordillère. Les hacendados peuvent aussi se retirer. »

Le Juge Cruel s'interrompit un instant. Sans attendre, Henry s'avança.

« C'est moi l'homme injustement condamné à mort pour un meurtre que je n'ai pas commis. La victime était l'oncle de la jeune fille que j'aime et que j'épouserai s'il y a vraiment une justice dans cette caverne. »

Mais le jefe politico s'interposa :

« Devant une vingtaine de témoins il a menacé cet homme de le tuer. Moins d'une heure après, on le trouvait penché sur le cadavre encore chaud du malheureux.

— C'est vrai, j'ai menacé l'homme, car nous étions de fortes têtes tous deux et échauffés par la boisson. Et il n'est pas moins exact qu'on m'a surpris incliné sur son corps encore chaud. Cependant, je ne l'ai pas tué. Et j'ignore qui est le lâche qui, à la faveur de la nuit, l'a frappé d'un coup mortel dans le dos.

— Agenouillez-vous tous deux, que je puisse vous interroger », ordonna le Brigand Aveugle.

Longuement il les palpa de ses doigts fins et sensibles. Incapable d'arriver à une décision, il passa ses doigts sur le visage et le pouls des deux hommes.

« Y a-t-il une femme là-dessous? demanda-t-il à Henry Morgan.

— Une femme divine. Je l'aime.

— Le mâle que la femme laisse indifférent est un homme manqué », déclara le Juge Aveugle et, s'adressant au jefe politico, il ajouta : « Toi, aucune femme n'occupe tes pensées, et cependant tu sembles agité. Levez-vous tous deux. Je me déclare incompetent pour trancher moi-même votre différend. Mais je possède une épreuve infaillible, l'épreuve du serpent et de l'oiseau, aussi infaillible que Dieu lui-même, car c'est par de tels moyens qu'il maintient la vérité et la justice dans les affaires des hommes. »

## CHAPITRE XI

Cette fosse au centre du domaine du Brigand Aveugle ressemblait en tous points à une *plaza de toros* en miniature, avec une profondeur de trois mètres et un diamètre de dix mètres environ, et le travail humain n'était pour ainsi dire pas intervenu pour parfaire sa symétrie naturelle. Les hommes vêtus de bure, les hacendados, les gendarmes, — tout le monde, sauf le Juste Cruel et la *mestiza* — étaient réunis autour de l'arène comme pour assister à quelque combat de taureaux ou de gladiateurs.

Au commandement du chef qui les avait capturés, Henry et le jefe politico descendirent dans la fosse par une petite échelle. Le chef et plusieurs brigands les y suivirent.

« Dieu seul sait ce qui va se passer! dit Henry en riant à Léoncia et à Francis. S'il s'agit d'une mêlée générale, je me charge du gros jefe politico. Mais cet aveugle est un vieux futé, et il est probable qu'il nous fera rencontrer sur des bases d'égalité. »

Nullement rassuré dans ce piège où il s'était laissé prendre, le jefe politico s'adressa en espagnol au chef :

« Je refuse de me battre avec cet homme. Il est plus jeune et plus fort que moi. De plus, tout ceci est illégal et contraire aux lois de la République de Panama.

— Nous allons jouer au serpent et à l'oiseau, dit le chef, en lui imposant silence. Tu seras le serpent avec ce fusil dans tes mains. Ton adversaire sera l'oiseau : dans sa main il tiendra la cloche. Regarde ! Tu vas comprendre en quoi consiste l'épreuve. »

A son ordre, un des brigands saisit le fusil et se banda les yeux. A un autre, dont les yeux restèrent libres, on remit une clochette d'argent.

« L'homme au fusil est le serpent, déclara le chef. Il tirera un coup de feu sur l'oiseau porteur de la cloche. »

Au signal donné, le bandit à la cloche la fit tinter au bout de son bras tendu et sauta prestement de côté. L'homme au fusil mit en joue comme s'il visait l'endroit d'où provenait le bruit et feignit de faire feu.

« Vous avez compris ? » demanda le chef à Henry et au jefe politico.

Le premier acquiesça d'un signe de tête, mais l'autre s'écria, tout joyeux :

« C'est moi le serpent ? »

— Tu es le serpent », confirma le chef.

Le jefe politico, impatient de saisir le fusil, ne protesta plus contre l'illégalité du procédé.

« Vous avez la prétention de me tuer ? demanda Henry à son adversaire.

— Señor Morgan, je n'en ai pas seulement la prétention, mais la certitude. N'oubliez pas que je suis un des meilleurs tireurs du Panama. J'ai gagné une quarantaine de médailles dans les concours. Je puis tirer les yeux fermés, je tire même dans la nuit et manque rarement mon coup. Considérez-vous donc comme mort. »

On glissa une seule cartouche dans le fusil, puis on le remit au jefe politico après lui avoir bandé les yeux. Tandis qu'Henry, pourvu de la clochette indicatrice, était conduit de l'autre côté de la fosse, le jefe politico

dut tourner le visage vers le mur et rester dans cette position jusqu'à ce que les brigands, remontés hors de l'arène, eussent tiré l'échelle après eux. Le chef leur dit d'en haut :

« Ecoute-moi bien, señor serpent, ne remue pas avant de m'avoir entendu jusqu'au bout. Le serpent n'a droit qu'à un coup. Défense expresse d'enlever le bandeau. S'il tente même de le soulever, notre devoir nous commande de le tuer séance tenante. Le serpent dispose d'un temps illimité. Si le cœur lui en dit, il peut prendre le reste de la journée, toute la nuit, et le reste de l'éternité avant de décharger son arme. Quant à l'oiseau, voici la seule règle qui lui est imposée : la clochette ne quittera pas sa main, et il ne devra sous aucun prétexte en voiler le bruit occasionné par le battant. S'il essaie de retenir le battant, lui aussi mourra immédiatement. Nous nous tenons au-dessus de vous, señores, fusils en main, pour appliquer le châtiment prévu à la moindre infraction d'une de ces règles. Et maintenant, que Dieu protège le Juste ! »

Le jefe politico se retourna lentement et tendit l'oreille, lorsque Henry, marchant sur la pointe des pieds, d'un geste maladroit fit tinter la clochette. Aussitôt le fusil se mit à sa poursuite. D'un mouvement rapide Henry changea la clochette de main et se précipita dans la direction opposée, mais le fusil, inexorable, ne le lâchait pas. Toutefois, le jefe politico était trop avisé pour se fier ainsi au hasard : à pas lents, il traversa l'arène. Henry demeura immobile, dans le silence absolu.

L'oreille du jefe politico avait exactement localisé le dernier tintement, et il marchait avec tant d'assurance, malgré son bandeau, qu'il vint se placer juste à la droite d'Henry, du côté de la clochette. Avec mille précautions Henry leva légèrement le bras, en sorte que la clochette, suspendue en l'air, frôlait presque la tête du jefe politico.

Fusil en joue, et à trente centimètres de la paroi, le jefe politico hésitait à prendre une décision. Il prêta l'oreille un instant, puis avança d'un autre pas et heurta le canon de son fusil contre la muraille de la

fosse. Il pivota sur lui-même et, comme tout aveugle, il chercha son ennemi dans l'espace vide. Le canon de son arme eût touché Henry si le jeune homme ne s'était lancé bruyamment dans une course en zigzag. Puis il s'immobilisa au centre de l'arène.

Le jefe politico passa près de lui et continua sa course jusqu'au mur opposé, où son arme alla buter. Il fit ensuite le tour de l'arène, rasant la muraille et fouillant l'air de son fusil. Puis il traversa la fosse. Après plusieurs tentatives de ce genre, la cloche persistant à demeurer muette, il recourut à un stratagème fort habile.

Il posa son chapeau à terre pour déterminer son point de départ, explora un petit arc de cercle, l'agrandit en faisant un pas le long de la paroi et rebroussa chemin, traçant ainsi une nouvelle corde d'arc, plus longue et parallèle à la première. De retour à la muraille, il vérifia si ses deux cordes étaient parallèles en reculant d'un pas vers son chapeau et cette fois il traça la troisième corde à trois pas de son couvre-chef.

De la sorte il eût couvert toute la surface de l'arène si Henry, comprenant son manège, ne s'était élancé dans une course folle en agitant la sonnette. Il s'immobilisa dans un autre endroit.

Le jefe politico reprit son laborieux procédé d'écurage; Henry attendit que le canon du fusil se trouvât à dix pouces de sa poitrine. Alors, il s'abaissa au-dessous de l'arme et hurla : « Feu ! » d'une voix de stentor.

Ainsi surpris, le jefe politico appuya instinctivement sur la détente et la balle passa au-dessus de la tête d'Henry. D'en haut les hommes applaudirent à tout rompre. Le jefe politico arracha son bandeau et vit devant lui son ennemi, la figure moqueuse.

« C'est bien... Dieu a parlé, annonça le chef, en descendant dans l'arène. L'homme indemne est pur de tout crime. Il reste maintenant à prouver l'innocence de l'autre.

— Moi? s'écria le jefe politico, consterné.

— A nous deux, jefe politico! ricana Henry. Les rôles vont changer maintenant. Passez-moi ce fusil. »



Mais le jefe politico oubliant, dans sa rage, que le fusil ne contenait qu'une cartouche, appuya le canon contre le cœur d'Henry et pressa sur la détente; le chien retomba avec un bruit métallique.

« C'est bien, répéta le chef, lui retirant l'arme et la chargeant lui-même. Nous tiendrons compte de ce geste, qui ne semble pas être celui d'un homme de bien. A l'épreuve, maintenant! »

Comme un taureau cherchant à fuir, le jefe politico leva les yeux vers l'amphithéâtre et aperçut les fusils des hommes, les visages triomphants de Léoncia et de Francis, les regards étonnés de ses propres gardarmes, et ceux, assoiffés de sang, des hacendados qui se comportaient, en l'occurrence, comme le public ordinaire des combats de taureaux.

Un faible sourire s'esquissa sur la bouche du chef tandis qu'il tendait le fusil à Henry et lui bandait les yeux.

« Pourquoi ne le faites-vous pas se tourner face au mur jusqu'à ce que je sois prêt? demanda le jefe politico, dont la clochette d'argent tintait continuellement dans sa main sous l'émotion qui le secouait.

— Parce qu'il est l'homme élu de Dieu. Il est sorti vainqueur de l'épreuve et ne peut donc commettre de trahison. Si vous êtes innocent, le serpent ne vous causera aucun mal. Car tel est le dessein de Dieu. »

Le jefe s'était révélé beaucoup plus habile dans le rôle du chasseur. Du côté de l'arène opposé à Henry, il s'efforça de garder une immobilité complète; mais au moment où le fusil d'Henry approchait de lui, sa main nerveuse se mit à trembler et la clochette tinta. Le fusil se dirigea vers l'endroit d'où provenait le son. En vain le jefe politico essaya-t-il de maîtriser ses nerfs, lorsque la clochette tinta de plus belle.

Furieux, il la lança au loin et s'aplatit sur le sol. Mais Henry, suivant de l'oreille le bruit de la chute, abaissa son fusil et appuya sur la détente. Le jefe politico poussa un hurlement de douleur : la balle venait de lui traverser l'épaule. Il se remit péniblement sur pied, mais retomba par terre, en maudissant son ennemi.

Revenu dans la caverne et toujours flanqué de la

*mestiza*, le Brigand Aveugle prononça son jugement.

« Ce blessé qui invoquait avec tant de ferveur la loi de la *tierra caliente* va maintenant connaître celle de la Cordillère. L'épreuve du serpent et de l'oiseau a amplement démontré sa culpabilité. Pour sauver sa tête, il devra payer une rançon de dix mille dollars-or, sans quoi il travaillera ici comme bûcheron et porteur d'eau pendant le reste des jours que Dieu voudra bien lui accorder sur cette terre. J'ai dit. Ma voix est la voix de Dieu, et je sais qu'il ne lui concédera pas longue vie si la rançon se fait par trop attendre. »

Un silence suivit, au bout duquel Henry déclara que son cœur se révoltait à l'idée de cette mort cruelle.

« La loi est sans merci, dit le Juste Cruel, et de nouveau s'établit le silence.

— Qu'il meure si nul ne verse sa rançon ! dit un des hacendados. Il s'est conduit de façon indigne. Qu'il meure comme un chien !

— Et toi ? demanda solennellement le Brigand Aveugle en se tournant vers le malheureux péon. Cet homme doit-il mourir comme un chien faute d'une rançon ?

— Cet homme est foncièrement mauvais, répondit le péon. Cependant mon cœur se laisse attendrir aujourd'hui. Si je possédais dix mille dollars, je paierais volontiers sa rançon. »

Les traits du vieillard aveugle rayonnèrent.

« O fils régénéré ! Toi aussi tu parles avec la voix de Dieu. »

Mais Francis, qui avait tiré son carnet de chèques, en remplit une formule qu'il tendit, encore tout humide d'encre, à la *mestiza*, en lui disant :

« Bien que cet homme soit un traître, je demande qu'il ne subisse pas la mort infamante qu'il mérite. »

La *mestiza* lut le chèque à haute voix.

« Ces explications me suffirent, dit le Brigand Aveugle à Francis. Je n'ai pas toujours vécu dans la Cordillère. J'ai fait mon éducation commerciale à Barcelone. Je connais la *Chemical Bank*, de New-York, avec qui j'ai eu affaire jadis par l'intermédiaire de mes correspondants. La rançon s'élève à dix mille dollars-or. J'ai confiance en toi : ne m'as-tu pas dit

la vérité tout à l'heure? Le chèque est donc authentique. De surcroît, je suis sûr que tu n'y mettras pas opposition. Celui qui verse ainsi la rançon d'un ennemi appartient à l'une de ces trois catégories d'individus : c'est un homme très bon, ou un fou, ou un riche. Dis-moi, *hombre* : n'y a-t-il pas une femme là-dessous? »

Francis, sans oser se tourner à droite ni à gauche vers Léoncia ou Henry, regarda fixement le Brigand Aveugle et ne put que répondre :

« Tu as deviné la vérité, ô Juste Cruel, et cette femme est adorable! »

## CHAPITRE XII

La petite troupe fit halte à l'endroit précis où naguère les prisonniers avaient été capturés. Escortés par un certain nombre d'hommes vêtus de toile à sac, Léoncia, Henry et Francis, les yeux bandés, étaient montés sur des mules. Seul le péon marchait à pied avec, lui aussi, un mouchoir sur les yeux.

Pareillement accompagnés, les hacendados, le jefe politico et Torres, suivis de leurs gendarmes, étaient partis une demi-heure auparavant.

Avec l'autorisation du chef, les captifs, sur le point d'être libérés, enlevèrent leurs bandeaux.

« Il me semble que je suis déjà venu ici, plaisanta Henry, reconnaissant les parages.

— Tiens! les puits de pétrole continuent à brûler, ajouta Francis, indiquant les colonnes de fumée qui obscurcissaient l'atmosphère. Péon, contemple ton œuvre! Pour un type sans sou ni maille, tu es un fameux prodigue! Certains rois du pétrole, dans leur ivresse, allumaient parfois — histoire de rire — leurs cigares avec des billets de mille dollars, mais toi tu n'hésites pas à brûler un million de dollars par minute!

— Je ne suis pas un pauvre, riposta le péon d'un air fier.

— Un millionnaire déguisé, alors? taquina Henry.

— A quelle banque confiez-vous vos capitaux? demanda en riant Léoncia. A la *Chemical National Bank*? »

Le malheureux ne saisit pas ces allusions, mais il vit qu'on se gaussait de lui, et se renferma dans un mutisme hautain.

Le chef prit la parole.

« Ici chacun peut choisir son chemin. Tel est l'ordre du Juste. Vous autres, señores, descendrez de vos mules et me les remettrez. Quant à la señorita, elle gardera la sienne comme un présent du Juste. Les deux señores s'en iront à pied. Le Juste recommande tout particulièrement la marche au riche señor. La possession de la fortune, dit-il, conduit au manque d'exercice. Trop peu d'exercice engendre l'embonpoint et l'embonpoint ne mène pas vers les belles femmes. Telle est la sagesse du Juste.

« Quant au péon, il lui renouvelle le conseil de rester dans les montagnes. Ici, il trouvera une jolie épouse, qu'il choisira parmi les filles de sa propre race. Dieu n'aime pas les mélanges; l'huile et l'eau ne sauraient donner un produit homogène. »

Un craquement dans la brousse interrompit ce discours. Se raccrochant désespérément avec leurs chevaux sur la pente du cañon, l'hacendado, suivi de plusieurs autres, fit irruption sur la scène. Il s'inclina respectueusement devant la fille des Solano et adressa un salut non moins cordial aux deux hommes pour lesquels le vieil Enrico Solano s'était porté garant.

« Où est votre noble père? demanda-t-il à Léoncia. Je lui apporte d'excellentes nouvelles. De rapides messagers et des vents favorables, soufflant à travers le lagon de Chiriqui jusqu'à Bocas del Toro, m'ont permis de communiquer avec le président du Panama, un vieil ami à moi. On m'a répondu que tout allait bien, que la justice de San-António s'était fourvoyée par suite du zèle intempestif du jefe politico; que tout était pardonné et oublié en ce qui concerne la noble famille Solano et ses deux amis gringos... »

L'hacendado s'inclina profondément devant Henry et Francis, et aperçut au même instant le péon, à demi caché derrière la mule de Léoncia. Le triomphe illumina son regard.

« Sainte Mère de Dieu ! s'écria-t-il en se tournant vers ses amis qui l'accompagnaient. Le voici enfin, cet être sans vergogne qui s'est enfui sans acquitter sa dette envers moi. Emparez-vous de lui. La correction que je lui dois le laissera un mois sur le dos ! »

Joignant le geste à la parole, l'hacendado bondit vers la croupe de la mule de Léoncia ; le péon en profita pour passer sous le nez de la mule et aurait réussi à gagner la brousse, si un autre des hacendados, enfonçant ses éperons dans les côtes de son cheval, ne l'avait rattrapé et jeté à terre. En un clin d'œil, les hacendados firent relever le malheureux, lui attachèrent les mains au dos et lui passèrent une laisse au cou.

Francis et Henry lancèrent un même cri de protestation :

« Señores, répondit l'hacendado, mon respect, ma considération et mon désir de vous servir vous sont acquis au même degré qu'à la noble famille Solano, sous la protection de laquelle vous vous trouvez. Je tiens votre sécurité et votre confort comme choses sacrées. Je vous défendrai de tout mal au péril de ma vie. Vous me voyez à vos ordres. Mon hacienda vous appartient, comme tout ce que je possède. Mais en ce qui regarde ce péon, il en va tout autrement : il est ma propriété, mon bien. J'espère que vous comprendrez mon point de vue. »

Henry et Francis se regardèrent, perplexes. Ils savaient trop bien qu'il s'agissait là de la loi du pays.

« Le Juste Cruel m'a remis ma dette, comme peuvent en témoigner tous ceux qui sont ici, murmura le péon.

— Ce qu'il dit est vrai », affirma Léoncia.

L'hacendado sourit et fit une profonde révérence.

« C'est envers moi que le péon a contracté une dette. De quel droit le Brigand Aveugle veut-il imposer ses lois stupides sur mes plantations et me priver de deux cent cinquante pesos qui me sont dus ?

— Il parle le langage de la raison, Léoncia, reconnut Henry.

— En ce cas, je vais retourner dans la haute Cordillère, déclara le péon. O vous, homme de la Cruelle Justice, ramenez-moi dans mes montagnes! »

Mais le chef hocha la tête.

« On vous a libéré en cet endroit. Nos ordres s'arrêtent là, de même notre juridiction sur vous. Maintenant, nous allons vous quitter.

— Suffit! cria Francis, tirant son carnet de chèques. Une minute. Je veux régler l'affaire de ce malheureux péon. Avant votre départ, j'aurais une faveur à vous demander. »

Il tendit le chèque à l'hacendado :

« Voici; j'ai ajouté dix pesos pour le change. »

L'autre jeta un coup d'œil sur le chèque, le plia, le glissa dans sa poche et il remit dans la main de Francis le bout de corde qui entourait le cou du misérable.

« Le péon est à vous », dit-il.

Francis éclata de rire et coupa les liens qui retenaient le péon.

« Tu t'es rendu esclave pour ce qu'on a toujours considéré comme la meilleure des causes : une femme, observa Francis. Aussi je t'offre en présent à toi-même. — Ce disant, il plaça dans la main du péon l'extrémité de la corde pendue à son cou. — Désormais, conduis-toi seul et ne permets à personne de prendre cette corde. »

Tandis que se déroulait cette dernière scène, un vieillard efflanqué avait subrepticement rejoint le groupe. C'était un Indien Maya pur sang, dont on pouvait compter les côtes à travers sa peau de parchemin. Seul un pagne recouvrait sa nudité. Sa tignasse en désordre pendait en mèches grises et sales autour de sa figure aux pommettes saillantes et d'un aspect cadavéreux. De petits amas de muscles lui tenaient lieu de mollets et de biceps. Quelques chicots demeuraient visibles entre ses lèvres flétries. Ses joues étaient effroyablement creuses. Ses yeux, perles noires profondément enchâssées dans leurs orbites, brillaient d'un éclat fébrile.

Il s'insinua comme une anguille parmi les assistants et serra le péon dans ses bras squelettiques.

« C'est mon père, proclama orgueilleusement le péon. Regardez-le. C'est un pur Maya, et il connaît les secrets de ses ancêtres. »

Tandis que père et fils réunis échangeaient d'interminables effusions, Francis pria ses ex-geôliers de retrouver Enrico Solano et ses deux fils qui erraient dans les montagnes, et de leur apprendre qu'ils étaient libres et pouvaient retourner chez eux.

« Ils n'ont commis aucun mal? demanda le chef.

— Non, ils n'ont commis aucun mal, répéta Francis avec assurance.

— Alors, c'est bien. Je vous promets de les retrouver immédiatement, car nous savons quelle direction ils ont prise, et nous les renverrons aussitôt vous rejoindre vers la côte.

— Entre-temps, je compte que vous serez mes hôtes, s'empressa de dire l'hacendado. Dans la baie de Juchitan, au large de ma plantation, une de mes goélettes se prépare à cingler sur San-Antonio. Elle attendra jusqu'à ce que mon noble ami Enrico et ses fils descendent de la Cordillère.

— Bien entendu, Francis paiera les frais de surestaries », ajouta Henry, avec une légère pointe de malice qui surprit Léoncia, mais échappa à Francis, lequel s'écria d'un ton joyeux :

« Certainement! Encore une preuve qu'avec un carnet de chèques dans la main, on va partout où l'on veut! »

A leur extrême surprise, le péon et son père n'abandonnèrent pas les Morgan après que ceux-ci se furent séparés des hommes vêtus de serpillières; mais ils s'offrirent à traverser avec eux les champs de pétrole incendiés et les accompagnèrent jusqu'à la plantation où le péon avait été réduit à l'esclavage. Le père et le fils ne savaient comment exprimer leur reconnaissance d'abord envers Francis, puis envers Léoncia et Henry. Plus d'une fois, les Morgan surprirent les deux hommes en longs et mystérieux conciliabules.

Lorsque Enrico et ses fils eurent rejoint les autres, tout le monde descendit sur la grève, où attendait la

goëlette. Le péon et son père, le Maya, suivaient. Avant de s'embarquer, Francis voulut leur faire ses adieux, mais le péon lui annonça son intention de voyager avec eux à bord de l'*Angélique*.

« Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas pauvre, expliqua le péon, écartant d'un geste les matelots qui cherchaient à écouter la conversation. C'est l'exacte vérité. Le trésor des Mayas, que ni les prêtres ni les conquistadores de l'Inquisition ne purent trouver, sont sous ma garde ou, pour plus d'exactitude, sous celle de mon père. Il est le descendant en ligne directe de l'ancien grand prêtre des Mayas, dont il est le dernier successeur.

« Après une longue conversation, nous estimons, mon père et moi, que toutes les richesses du monde ne sauraient se comparer au prix de la vie. Pour deux cent cinquante misérables pesos, vous m'avez rendu la liberté et restitué à moi-même. La vie d'un homme représente à nos yeux le plus grand trésor imaginable. Là-dessus nous sommes pleinement d'accord. Et puisque les gringos et les Espagnols croient trouver le bonheur dans la possession des trésors, nous allons vous conduire à celui des Mayas. Mon père en connaît le chemin à travers les montagnes : il part de San-Antonio, et non de Juchitan.

— Ton père sait-il exactement où gît la cachette? » demanda Henry, déclarant en aparté à Francis qu'il se décidait à abandonner l'or de leur ancêtre Morgan sur le Calf pour s'enfoncer plus avant dans l'intérieur du pays, à la recherche du trésor des Mayas.

Le péon hochait la tête.

« Mon père n'a jamais pris la peine d'aller jusque-là, parce que l'argent et les richesses le laissent indifférent. Mais il va vous lire quelques lignes, écrites en ancien langage Maya, et que lui seul peut déchiffrer. »

De l'intérieur de son pagne, le vieillard retira un sac de toile sale et usée d'où il produisit un écheveau de cordelettes à nœuds. Ces cordelettes, tissées en fibre végétale, étaient si anciennes qu'elles menaçaient de s'émietter au simple contact des doigts du vieillard, qui soulevèrent une poussière de vétusté. Marmottant des prières dans la langue maya, il éleva les tresses



de fibres devant lui, fit une profonde gémulation, puis les secoua.

« L'écriture par nœuds, autrefois en usage chez les Mayas, dit Henry à voix basse. Voilà un témoignage précieux! Pourvu que le vieux sache encore le lire! »

Toutes les têtes se penchèrent lorsque le vieillard remit le « document » à Francis. Il avait vaguement l'aspect d'un gland de passementerie. On voyait non seulement des nœuds à intervalles irréguliers, mais les nombreuses cordelettes étaient de longueurs et de diamètres différents. Le vieillard y promena les doigts, tout en marmonnant entre ses dents.

« Il lit, s'écria le péon, triomphant. Toute notre vieille langue est là, exprimée dans ces nœuds, et il les lit tout comme on lit un livre.

— Qu'en dis-tu? murmura Henry à Francis. N'est-ce pas magnifique, merveilleux?

— Malheureusement, New-York me réclame, dit Francis d'une voix hésitante. Non pas le monde et ses plaisirs, mais les affaires, ajouta-t-il vivement. N'oublie pas que je suis plongé jusqu'au cou dans les Pétroles de Tampico et autres transactions de Bourse. Je n'ose penser aux millions de dollars que j'ai engagés là-dedans.

— Mais songe donc! s'écria Henry : si un dixième de ce qu'on en dit est vrai, le trésor des Mayas pourrait être partagé entre Enrico, toi et moi, et chacun de nous serait encore plus riche que toi seul actuellement. »

Cependant Francis balançait encore, et tandis qu'Enrico affirmait l'authenticité du trésor, Léoncia demandait tout bas à l'oreille de Francis :

« Seriez-vous déjà fatigué de... de la chasse au trésor? »

Il la regarda fixement, puis ses yeux s'abaissèrent sur son anneau de fiançailles et il répondit à mi-voix :

« Comment pourrais-je m'attarder dans ce pays, vous aimant et sachant que votre cœur appartient à Henry? »

C'était la première fois qu'il déclarait ouvertement son amour. Léoncia éprouva une joie profonde, assombrie bientôt d'un sentiment de honte, à la pensée

qu'elle pouvait aimer deux hommes à la fois. Elle regarda Henry comme pour interroger son cœur, et son cœur alla vers Henry. Et cependant elle aimait aussi sincèrement Francis; à la vérité, elle ressentait une émotion différente pour chacun des deux hommes, eux-mêmes si dissemblables l'un de l'autre.

« Je crains de devoir m'embarquer à bord de l'*Angélique* à Bocas del Toro, dit Francis à Henry. Toi et Enrico vous trouverez le trésor et le partagerez entre vous deux. »

Mais le péon, ayant entendu les dernières paroles de Francis, s'adressa vivement à son père, puis à Henry.

« Entends-tu ce qu'il dit, Francis? fit Henry. Il faut que tu viennes avec nous. C'est envers toi que le père ressent de la gratitude pour son fils. Il offre le trésor à toi, et non à nous. Si tu ne nous accompagnes pas, il se refuse à interpréter le langage des nœuds. »

Ce fut Léoncia, dont le regard suppliant semblait dire : « Je vous en prie, venez pour moi! » qui réellement détermina Francis à revenir sur sa décision.

### CHAPITRE XIII

Une semaine plus tard, trois expéditions différentes quittèrent San-Antonio le même jour pour la Cordillère. Le premier détachement, monté à dos de mules, se composait d'Henry, de Francis, du péon, de son vieux père et de plusieurs péons des Solano, chacun conduisant une mule chargée d'équipements et de vivres. Au dernier moment, le vieil Enrico Solano, immobilisé par une ancienne blessure reçue dans sa jeunesse au cours de luttes révolutionnaires, avait dû renoncer à les accompagner.

La petite troupe s'engagea dans la rue principale de San-Antonio, passa près de la prison, dont Francis avait fait sauter le mur, actuellement en réparation. Torres descendant la rue, avec dans sa poche le dernier câblogramme de Regan, n'en crut pas ses yeux.

« Où allez-vous, señores? » demanda-t-il.

Comme si leurs gestes avaient été concertés d'avance, Francis regarda le ciel, Henry baissa la tête vers le sol, le péon tourna les yeux à droite et son père à gauche. Torres lança un tel juron devant pareille impolitesse que tous éclatèrent de rire en poursuivant leur chemin.

Durant la matinée, une autre surprise attendait Torres. Cette fois il vit Léoncia et son frère cadet, Ricardo, montés également sur des mules et conduisant une troisième bête chargée, selon toute apparence, de leur attirail de campement.

La troisième expédition, aussi sommaire que celle de Léoncia et conduite par Torres, se composait seulement de lui-même et d'un nommé José Mancheno, assassin célèbre dans tout San-Antonio, et que Torres, pour des raisons connues de lui seul, avait sauvé de l'échafaud. Cependant les plans de Torres étaient plus ambitieux qu'il n'aurait semblé au premier abord. A quelque distance sur les pentes de la Cordillère vivait l'étrange tribu des Carooos, fondée à l'origine par des esclaves nègres fugitifs et des esclaves caraïbes réfugiés en cet endroit, et qui s'était perpétuée par des enlèvements de femmes de la *tierra caliente*. Cette singulière colonie se maintenait, entre les Mayas un peu plus loin et le gouvernement de la côte, en une semi-indépendance. Des prisonniers espagnols évadés s'y étaient joints par la suite, en sorte que les Carooos étaient devenus un ramassis de toutes les races. Leur réputation était si mauvaise que si le gouvernement actuel de la Colombie n'avait été accaparé par ses propres difficultés politiques, il aurait envoyé ses troupes pour débarrasser le pays de cette engeance.

Né dans cet infect cloaque, José Mancheno était le produit d'un assassin espagnol et d'une mère métisse, également meurtrière. C'est là que se dirigeaient Torres et son compagnon pour exécuter les ordres de Thomas Regan, de Wall Street.

« Heureusement, nous l'avons rencontré à temps, confia Francis à Henry, tandis qu'ils suivaient le vieux prêtre des Mayas.

— Il est plutôt sénile, dit Henry. Regarde-le un peu. »

Le vieillard, qui marchait en tête, ne cessait de tirer sur le gland sacré et de marmotter des paroles inintelligibles.

Une fois sortis de la jungle, ils débouchèrent dans une vaste clairière qui semblait avoir été taillée de la main de l'homme, comme si, à une certaine époque, le roi de la création eût voulu abattre devant lui la flore envahissante. Plus loin, à travers une échappée, on apercevait le mont Blanco Rovalo se détachant dans le ciel ensoleillé. Le vieux Maya fit arrêter sa mule, interpréta ses cordelettes et, désignant la montagne, s'exprima ainsi :

« Il est dit : « Dans le pas de Dieu attends que flamboient les yeux de Tchía. »

— Où sont-ils, ces pas, l'ancêtre ? » demanda Henry, regardant partout autour de lui.

Pour toute réponse le vieillard, éperonnant sa mule de ses talons nus, traversa rapidement la clairière et pénétra de nouveau dans la forêt.

« On dirait un chien de chasse qui flaire une piste encore toute chaude », remarqua Francis.

Au bout de huit cents mètres, à un endroit où la brousse céda la place à des pâturages, le vieillard pressa sa monture et partit au galop jusqu'à ce qu'il eût atteint une dépression naturelle du sol, profonde d'un mètre environ, où une douzaine de personnes pouvaient tenir à l'aise, et dont la forme ressemblait étrangement à l'empreinte d'un pied humain colossal.

« Le pied de Dieu, proclama solennellement le vieux prêtre, descendant de sa mule pour se prosterner en prières. *Dans le pas de Dieu attends que flamboient les yeux de Tchía...*, disent les nœuds sacrés.

— Voici un endroit tout à fait propice pour déjeuner, suggéra Henry. En attendant que les divagations de ce charlatan se réalisent, nous pourrions restaurer nos estomacs. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée de Léoncia et de Ricardo. Les visages d'Henry et de Francis s'illuminèrent de joie devant l'apparition de la jeune fille, encore que leurs lèvres proférassent des

reproches. Ils insistèrent pour qu'elle retournât à San-Antonio avec son frère.

« Au moins, donnez-moi quelque chose à manger avant de me renvoyer », protesta-t-elle en se rapprochant d'eux.

Au bruit de leurs voix, le vieux Maya sortit de son extase, s'emporta à la vue de la jeune fille et l'apostropha dans un mélange d'espagnol et de maya.

« Il dit que les femmes ne valent rien, traduisit son fils. Elles sont la cause de querelles entre les hommes. Les femmes, éternelles ennemies de Dieu et des hommes, éloignent l'homme de son créateur. Il ajoute que cette femme doit retourner d'où elle vient. »

Les yeux rieurs, Francis approuva cette diatribe, tandis qu'Henry s'adressait à la jeune fille :

« Léoncia, vous savez maintenant quel parti prendre. Voyez ce que pense une femme Maya. Votre place n'est pas ici, mais en Californie, où le vote des femmes existe. »

Francis se tourna vers le péon :

« Demande à ton père d'interroger le livre des Mayas afin que nous sachions s'il est interdit aux femmes de suivre le pas de Dieu. »

En vain, le vieux prêtre fouilla-t-il la sainte écriture. Il n'y décéla pas le moindre anathème contre la femme.

« Je crois donc que vous pouvez fort bien rester ici pour partager notre repas. Ensuite... »

A peine s'étaient-ils assis à terre que Francis, qui s'était levé pour servir Léoncia, eut son chapeau enlevé par une balle.

« Ma parole ! s'écria-t-il en se rasseyant. Je ne m'attendais pas à celle-là ! Henry, vois donc qui me prend comme cible ! »

L'instant d'après, tous les convives, sauf le prêtre, scrutaient du regard les alentours. Une horde d'individus, aux accoutrements indescriptibles et qui semblaient n'appartenir à aucune race spéciale mais à toutes les races à la fois, accouraient sur eux de tous côtés.

« De ma vie je n'ai vu des gens si repoussants, commenta Francis.

— Ce sont des Caroos, murmura le péon, trahissant sa frayeur.

— Et qui sont ces Caroos? demanda Henry.

— Des suppôts de l'enfer, répondit le péon. Plus violents que les Espagnols et plus terribles que les Mayas, ils ne prennent pas de femmes en mariage, et aucun prêtre ne règne parmi eux. C'est une vraie engeance du diable! »

Le Maya se leva et, d'un doigt accusateur, indiqua Léoncia comme la cause de ce nouveau malheur. Une balle effleura son épaule et le fit se retourner aussitôt.

« Couche-le par terre! cria Henry à Francis. Il est le seul qui sache interpréter l'écriture des Mayas, et les yeux de Tchia n'ont pas encore étincelé. »

Francis allongea le bras vers les jambes du vieillard et, d'une forte secousse, le fit choir sur le sol.

Henry dégagea son fusil et ouvrit le feu. Bientôt Ricardo, Francis et le péon se mirent de la partie. Et le vieillard, toujours occupé à dérouler ses nœuds, tournait son regard vers la paroi déchiquetée de la lointaine montagne.

« Cessez le feu! » s'écria Francis, essayant en vain de dominer le vacarme de la fusillade.

Il expliqua à ses compagnons que toutes leurs munitions se trouvant sur le dos des mules, la prudence exigeait qu'ils épargnassent le peu que renfermaient leurs ceintures et leurs armes.

« Attention! avertit Henry. Ils se servent de vieux mousquets et d'espingoles qui nous feraient dans la peau des trous gros comme une assiette. »

Une heure plus tard, sauf quelques cartouches qui demeureraient encore dans le revolver de Francis, ils avaient brûlé leurs dernières munitions et ne répondaient plus que par le silence au tir irrégulier des Caroos. José Mancheno fut le premier à deviner la situation. Avec précaution il rampa jusqu'au bord de la dépression, puis il fit signe aux Caroos d'approcher.

« Vous voilà bien pris, señores! » dit-il joyeusement à ses ennemis, tandis qu'autour du trou les Caroos éclataient de rire.

L'instant d'après se produisit une transformation aussi rapide et étonnante qu'un changement de décor

à vue sur une scène de pantomime. Avec des cris de terreur, les Carooos s'enfuyaient, pris d'une telle panique que plusieurs laissèrent tomber leurs armes.

« Tu ne m'échapperas pas, señor Mancheno! » tonitrua Francis, en braquant son revolver. Mais, réflexion faite, il n'appuya pas sur la détente.

« Il ne me reste plus que trois balles, expliqua-t-il à Henry, en manière d'excuse. En ce pays il faut ménager ses munitions et ces trois balles peuvent m'être fort utiles plus tard.

— Regardez! cria le péon, montrant tour à tour son père et la montagne. Voilà pourquoi ils s'enfuient. Ils connaissent trop bien les dangers inhérents aux choses sacrées des Mayas. »

Le vieux prêtre, dévidant toujours entre ses doigts les nœuds des cordelettes, semblait en extase et contemplait le flanc de la montagne où brillaient deux points lumineux, très rapprochés l'un de l'autre.

« N'importe qui pourrait en faire autant avec deux miroirs semblables dans les mains, commenta Henry.

— Ce sont les yeux de Tchia, répéta le péon. Comme vous l'a dit mon père, c'est écrit dans les nœuds : *Attends dans le pas de Dieu jusqu'à ce que flamboient les yeux de Tchia.* »

Le vieux se leva et proclama avec solennité :

« Si nous voulons parvenir au trésor, trouvons d'abord les yeux.

— Très bien, vénérable vieillard », lui dit Henry d'un ton encourageant, tandis qu'à l'aide d'une petite boussole de poche il relevait la position des deux lumières lointaines.

« Il porte une boussole dans la tête, remarqua Henry une heure après, faisant allusion au vieux prêtre qui, monté sur une mule, dirigeait l'expédition. Je contrôle ses mouvements au moyen de ma propre boussole et, quels que soient les accidents du terrain, il revient toujours dans la bonne direction, comme une véritable aiguille aimantée. »

Depuis qu'ils avaient quitté la dépression, ils n'avaient plus revu les lumières; sans doute n'étaient-elles visibles que de ce point, dans ce paysage déchiqueté, entrecoupé de falaises, d'arroyos, de dunes de

sable et de cendre volcanique, avec, çà et là, des étendues boisées.

Une demi-heure plus tard, ils débouchèrent sur des dunes de sable. De nouveau, le vieillard recula. Du sol qu'ils foulaient monta une clameur formidable. Quand ils demeuraient immobiles, tout rentrait dans le silence, mais au moindre mouvement, l'étendue sablonneuse redonnait de la voix.

« Quand le dieu se met à rire, prenez garde ! » répéta l'Ancien. Du doigt, il traça un cercle sur le sable, d'où sortit une plainte, puis il s'agenouilla au milieu de cette figure géométrique. A l'instant où ses genoux se posaient à terre s'éleva un tumulte démoniaque. Le péon rejoignit son père au centre de ce cercle bruyant où le vieux, de son index, traçait des signes cabalistiques.

Léoncia, terrifiée, se raccrochait à Henry et à Francis; celui-ci demeurait lui-même confondu.

« Je n'y comprends rien, dit-il. Cela me dépasse.

— Peuh ! fit Henry remuant le sable de son pied et produisant une nouvelle clameur, ce n'est après tout que du sable aboyeur. J'ai été témoin de ce même phénomène sur l'île Kauai, dans l'archipel hawaïen, et cela attire même une multitude de touristes. Les savants ont présenté une vingtaine d'hypothèses plus extravagantes les unes que les autres pour expliquer ce prodige qui se reproduit en plusieurs autres endroits du globe, d'après ce que j'ai entendu dire. Il ne nous reste qu'un parti à prendre : suivons la direction indiquée par la boussole. Les sables peuvent aboyer, mais jusqu'ici on n'a jamais constaté qu'ils mordent. »

Le dernier des prêtres Mayas ne se laissa point persuader de quitter son cercle; toutefois, cessant un moment la récitation de ses prières, il se lança dans un discours des plus véhéments.

« Il dit, traduisit son fils, qu'en protestation de notre sacrilège les sables hurlent contre nous. Il ne s'approchera pas davantage de la demeure de Tchia. Son père y est mort; le fait est notoire parmi les Mayas. Il ne veut pas aller au-devant de la camarde. Il prétend n'être pas encore assez vieux pour mourir. Je partage son avis.



— Le misérable octogénaire! s'exclama Francis. Il se croit trop jeune pour mourir! Et vous, Léoncia? Acceptez-vous ce point de vue en ce qui vous concerne?

— Au contraire, je m'estime trop vieille pour mourir, puisque les dunes de sable aboient contre nous. Poursuivons notre route. Nous ne devons pas être loin de ces lumières. Que le vieux prêtre attende ici notre retour. »

Elle lâcha les mains des deux jeunes gens et marcha en avant. A leur passage, toutes les dunes produisirent un vacarme épouvantable. Fort heureusement, ainsi qu'ils s'en aperçurent bientôt, Francis, au moment d'abandonner les mules, s'était chargé d'un rouleau de corde mince et solide.

Quelques minutes après, ils arrivèrent devant une plaine découverte et plate au pied d'une falaise à la crête surplombante. Ils cessèrent de marcher à la file indienne pour se ranger tous trois de front. La surface du sol était dure et cristalline. Débordant de vivacité, Léoncia prit les deux jeunes gens par la main et les entraîna dans une course endiablée. A peine avaient-ils fait six enjambées qu'un désastre se produisit. Au même moment Francis et Henry brisèrent la croûte et disparurent jusqu'aux cuisses. Une seconde après, Léoncia s'enlisait presque aussi profondément.

« Par les cornes du diable! murmura Henry. Quel pays démoniaque! »

Ces paroles, prononcées à voix basse, furent renvoyées de tous côtés par les falaises, et répétées à l'infini.

Tout d'abord, ils ne comprirent pas le danger de leur situation. Mais quand ils se virent enfoncer de plus en plus, les deux hommes commencèrent à s'effrayer, mais Léoncia riait comme une petite folle, car à ses yeux la catastrophe se réduisait à un simple faux pas.

« Des sables mouvants! prononça Francis.

— Mouvants! lui répéta l'écho, qui se répercutait d'une falaise à l'autre avec une déconcertante hilarité.

— Le vieux prêtre a eu diantrement raison de ne point quitter les sables aboyeurs », remarqua Henry.

A présent le sable leur montait à hauteur de la poitrine.

« Quelqu'un au moins sortira vivant de cet enfer ! » proféra Henry.

Sans hésitation les deux hommes se mirent à soulever Léoncia, bien que leurs efforts et le poids de la jeune fille ne fissent que les enliser davantage. Lorsqu'ils eurent réussi à la mettre debout, un pied sur l'épaule de chacun d'eux, Francis lui dit :

« Léoncia, nous allons vous lancer le plus loin possible. Quand je crierai : « Partez ! » laissez-vous aller et tâchez de tomber à plat. Vous glisserez un peu, mais n'arrêtez pas votre élan. Rampez sur les genoux et les mains, et surtout ne vous relevez pas avant d'avoir atteint la terre ferme. Es-tu prêt, Henry ? »

Sans souci de leur propre sécurité, les deux jeunes gens la balancèrent d'avant en arrière et, au commandement prévu, ils la lancèrent vers la croûte solide.

Elle suivit exactement les instructions de Francis et arriva bientôt aux rochers.

« Passez-moi la corde ! »

Francis était trop profondément enlisé pour pouvoir retirer le rouleau de corde qu'il portait en bandoulière. Henry l'en débarrassa et en jeta un bout à la jeune fille.

Elle tira de toutes ses forces sur la corde, puis l'enroula sur un rocher de la dimension d'une automobile. Henry tira dessus à son tour, mais le jeune homme s'enfonçait davantage : les sables mouvants semblaient l'aspérer en raison directe de l'effort qu'il accomplissait pour s'en sortir.

« Attendez ! cria Léoncia, provoquant un tumulte effroyable d'échos. Ne tirez plus ! J'ai une autre idée ! Gardez juste la longueur nécessaire de corde pour la nouer sous vos aisselles. »

Traînant la corde après elle, Léoncia gravit le flanc de la falaise jusqu'à un endroit où, à quinze mètres du sol, un arbre rabougri avait pris racine dans les fentes du rocher. Passant la corde sur le tronc comme sur un crochet, elle noua l'extrémité autour d'une énorme pierre de plusieurs centaines de kilogrammes.

« Bravo ! » approuva Francis.

Les deux hommes avaient saisi son intention : le succès de l'entreprise dépendait uniquement de l'habileté de Léoncia à déloger le rocher pour le faire rouler jusqu'en bas. Elle perdit cinq précieuses minutes avant de découvrir une branche morte suffisamment résistante pour lui servir de levier. Agissant avec un sang-froid extraordinaire pendant que ses deux malheureux compagnons enfonçaient de plus en plus, elle attaqua la pierre par-derrière et parvint au bout d'un moment à la faire basculer dans le vide.

Lorsque la masse rocheuse commença de descendre, un grognement involontaire s'échappa de la poitrine soudain contractée d'Henry. Lentement, à mesure que la tension augmentait avec la chute, le jeune homme fut soulevé au-dessus des sables mouvants qui l'emprisonnaient. Une fois complètement dégagé, il fut projeté par-dessus la croûte dure et s'en vint choir au pied de la falaise, à l'instant précis où le contre-poids touchait terre.

Seuls les bras, la tête et les épaules de Francis émergeaient encore lorsque ses amis lui lancèrent l'extrémité de la corde. Quand il se retrouva debout sur la terre ferme à côté de ses compagnons, il brandit les poings vers l'endroit d'où il venait d'échapper à une mort certaine. Henry et Léoncia se joignirent à lui pour pousser des imprécations. Des milliers de voix se mêlèrent à la leur et l'air vibra de ricanements et de rires sardoniques.

## CHAPITRE XIV

« Maintenant, je crois que nous approchons du but, observa Henry, comme les trois compagnons faisaient halte au pied d'une falaise à pic. A mon avis, la source de ces deux points lumineux doit se trouver ici même.

— Ces lumières ne seraient-elles pas produites par un homme au moyen de deux miroirs? interrogea Léoncia.

— Je pencherais plutôt pour un phénomène naturel, répondit Francis. Depuis les sables aboyeurs, j'accepte sans discuter ce genre de phénomènes. »

Léoncia, qui s'était tournée vers la muraille rocailleuse, s'immobilisa soudain, puis s'écria : « Regardez ! »

Les deux hommes regardèrent dans cette même direction et découvrirent non pas un point lumineux mais un éclat persistant qui brillait comme le soleil. La base du rocher était couverte d'une épaisse végétation où l'homme n'avait certes pas pénétré depuis nombre d'années. Exténués de fatigue, ils s'aventurèrent parmi les buissons et bientôt une clairière s'ouvrait devant eux, à l'endroit où la chute récente d'une roche, entraînant une avalanche de sable, avait rendu impossible toute vie végétale.

Débordante de joie, Léoncia frappa des mains. A dix mètres au-dessus d'eux, sur la falaise, flamboyaient deux yeux énormes.

« Les yeux de Tchia ! » s'exclama Léoncia.

Henry se gratta la tête comme pour essayer d'évoquer ses souvenirs.

« Je crois pouvoir vous dire de quoi se composent ces yeux. Je n'ai encore vu rien de semblable, mais j'en ai entendu parler par de vieux pionniers. Ils sont faits de coquilles d'huîtres, ou plutôt de morceaux de nacre habilement assemblés comme de la mosaïque afin de présenter une surface continue et réfléchissante. Maintenant, si vous voulez en juger, grimpons ! »

Au-dessus d'eux la falaise projetait une sorte d'excroissance rocheuse de forme triangulaire dont le sommet arrivait à un mètre du niveau des yeux. Avec une agilité féline, Francis gravit les quelques mètres qui le séparaient de la base de cette excroissance. Là, sur la droite, l'ascension devenait plus facile. Cependant une chute pouvait causer la fracture d'un bras ou d'une jambe dans un endroit aussi isolé. Léoncia s'écria :

« Francis, soyez prudent ! »

Perché sur le sommet du triangle, Francis examinait un œil, puis l'autre. A l'aide de son couteau de chasse, il se mit en devoir de creuser l'œil droit.

« Si le vieux Maya te voyait commettre pareil sacrilège, il te foudroierait de son courroux », dit Henry.

Bientôt Francis laissa tomber dans la paume tendue d'Henry un fragment de l'œil.

C'était bel et bien de la nacre taillée qui s'adaptait avec les nombreux autres fragments de même substance entrant dans la composition de l'œil.

« Il n'y a pas de fumée sans feu, déclara Henry. Ce n'est pas pour rien que les Mayas ont choisi cet endroit dangereux pour y fixer les yeux de Tchia.

— Nous n'aurions peut-être pas dû laisser derrière nous le prêtre et son chapelet de nœuds, observa Francis. Les nœuds nous renseigneraient et nous diraient ce qu'il faut faire.

— S'il y a des yeux, pourquoi pas de nez, dit Léoncia.

— Le voilà! s'exclama Francis en montant la roche surplombante. J'ai grimpé dessus à l'instant. Nous sommes trop près pour nous rendre compte, mais à cent mètres de distance cette partie de la falaise doit ressembler à une figure colossale. »

Léoncia avança de quelques pas et lança un coup de pied dans un amas de feuillages et de branches mortes entassées en cet endroit par les vents des tropiques.

« La bouche devrait, en tout cas, se trouver sous le nez! » dit-elle.

Aussitôt Henry et Francis, repoussant les feuilles mortes, découvrirent une ouverture trop étroite pour laisser passer le corps d'un homme. De toute évidence, l'éboulement de la roche avait obstrué à demi l'ouverture. Francis écarta quelques pierres, ce qui lui donna un passage suffisant pour introduire sa tête et ses épaules. À l'aide d'une allumette enflammée, il inspecta l'intérieur.

« Attention aux serpents! avertit Léoncia.

— Ceci n'est pas une caverne naturelle, remarqua Francis. La roche a été taillée, autant que j'en puisse juger. » Une interjection annonça que l'allumette venait de toucher à sa fin. Bientôt on entendit de nouveau sa voix : « Je n'ai pas besoin d'allumettes! C'est éclairé par le haut... par la lumière du jour. Ces vieux

Mayas! Je ne serais pas surpris de découvrir maintenant ascenseur, eau chaude et eau froide, et par-dessus le marché, le chauffage central... et un portier. A tout à l'heure! »

Son tronc, ses jambes et ses pieds disparurent à tour de rôle et il cria :

« Venez! La caverne est magnifique!

— A présent, regrettez-vous de m'avoir laissé vous guider? » dit Léoncia en rejoignant les deux hommes sur le sol uni de la caverne. Leurs yeux s'étant rapidement adaptés à la pénombre grise, ils distinguaient tout, autour d'eux, avec une remarquable netteté. « N'est-ce pas moi qui ai d'abord découvert les yeux, puis la bouche? Sans moi, vous auriez peut-être contourné la falaise, vous éloignant ainsi à chaque pas de l'endroit que vous cherchiez.

« Mais cette caverne est entièrement vide, ajouta-t-elle en regardant de tous côtés.

— Ce n'est que l'antichambre, précisa Henry. Les Mayas n'ont pas caché de façon si stupide les trésors que convoitaient les conquistadores. Je parie que nous ne sommes pas plus avancés en ce moment que si nous étions encore à San-Antonio. »

Un corridor de quatre à cinq mètres de large tournait à droite, puis à gauche. Après avoir parcouru une trentaine de mètres, ils débouchèrent dans une pièce très spacieuse, toujours guidés par la lumière du jour mystérieusement filtrée. Francis s'arrêta si brusquement que Léoncia et Henry, qui marchaient derrière à la file indienne, allèrent buter contre lui. Ils contemplèrent une interminable haie de corps humains, morts depuis longtemps, mais non réduits en poussière.

« Tout comme les Egyptiens, les Mayas connaissaient l'art d'embaumer et de momifier », dit Henry, baissant inconsciemment la voix en présence de tant de morts sans sépulture.

Tous présentaient les traits impassibles d'Européens. Des costumes de conquistadores et de pirates anglais, détériorés par le temps, recouvraient leurs formes raidies. Deux d'entre eux portaient des armures rouillées. De leurs mains flétries ils tenaient leurs épées, et leurs coutelas étaient passés à leur ceinture.

Ils étaient également armés de pistolets de formes archaïques.

Les visiteurs hésitèrent un instant avant de poursuivre leur route. Ces spectres les retenaient cloués sur place.

Lorsqu'ils eurent fait trente pas, le corridor tourna de nouveau à droite et ils arrivèrent à l'extrémité de la double rangée de momies. Henry fit arrêter ses compagnons et leur montra le dernier des gardiens :

« Regardez ! Ne dirait-on pas Alvarez Torres ? »

Sous un casque espagnol et paré d'un costume médiéval, un long sabre dans sa main brune toute fripée, se dressait une momie dont le visage reproduisait exactement les traits d'Alvarez Torres. Léoncia poussa un cri de frayeur, recula et se signa.

Francis la remit entre les mains d'Henry, et, s'approchant de la momie, lui tâta les joues, les lèvres et le front, puis éclata d'un rire rassurant :

« Plût à Dieu qu'Alvarez Torres fût aussi mort que ce personnage ! Toutefois, il n'y a aucun doute : c'est un de ses ancêtres ! »

Le corridor devint de plus en plus sombre et Henry, qui marchait en tête, dut froter de nombreuses allumettes.

Au bout de cent mètres, il dit :

« Contemplez cet admirable travail ! Regardez comme cette pierre est finement sculptée ! »

Une lueur grise les éclairait maintenant. A demi enfoncé dans une niche, on distinguait un bloc de pierre de la largeur du couloir, et qui sans doute avait dû servir autrefois à le fermer. Les côtés et les bords de cette porte massive s'adaptaient avec précision à la niche dans laquelle la porte devait glisser pour laisser le passage libre.

« Je parie que mourut en cet endroit le père du vieux Maya ! s'écria Francis. Il connaissait le secret qui faisait pivoter cette lourde pierre. Comme vous le remarquerez, elle n'est qu'à demi déplacée.

— Par les cloches de l'Enfer ! interrompit Henry montrant devant lui un squelette éparpillé sur le sol, voilà sans doute tout ce qui reste de cet homme. Sa mort doit être assez récente, autrement il eût été mo-

mifié. Ce fut peut-être le dernier visiteur avant nous.

— Le vieux prêtre disait que son père avait conduit ici des hommes de la *tierra caliente*, rappela Léoncia à Henry.

— Et qu'aucun d'eux n'était revenu », acheva Francis.

Henry, qui avait ramassé le crâne, poussa une nouvelle exclamation et frotta une allumette pour montrer aux autres sa découverte. Non seulement le crâne présentait une fente ébréchée indiquant un coup de sabre, mais à l'arrière on voyait un trou indiscutablement causé par une balle. Henry agita le crâne et un bruit se produisit à l'intérieur, une autre secousse fit apparaître une balle à demi écrasée.

« La poudre devait être de mauvaise qualité ou éventée, car le coup a été tiré à bout portant et la balle n'a pas traversé le crâne. »

Après avoir contourné le couloir, ils débouchèrent dans une pièce bien éclairée. D'une fenêtre très élevée et garnie de barreaux en pierre de trente centimètres d'épaisseur, descendait un jour gris. Le sol était jonché d'ossements humains. L'examen des crânes démontra qu'il s'agissait d'Européens. Des fusils, des pistolets et des couteaux gisaient épars sur le sol.

« Ils ont réussi à franchir le seuil de la cachette, déclara Francis. On dirait qu'à cet endroit ils combattirent pour la possession du trésor sans toutefois parvenir à l'atteindre.

— Il se peut que des survivants se soient enfuis en emportant le trésor », suggéra Henry.

Mais à ce moment Francis leva les yeux, regarda autour de lui et prononça : « Impossible. Regardez les gemmes de ces yeux ! Ce sont des rubis. »

Ils suivirent la direction indiquée et virent une énorme statue de femme assise qui les regardait de ses yeux rouges et la bouche ouverte..., une bouche si grande qu'elle donnait à l'ensemble du visage l'aspect d'une caricature. A son côté, également en pierre, se dressait l'effigie d'un homme aux traits plus héroïques encore. Il présentait une oreille normale, mais l'autre s'avérait aussi monstrueuse que la bouche de la femme.

« Cette déesse doit être Tchia, annonça Henry. Mais



qui est son compagnon à l'oreille d'éléphant et aux yeux verts?

— Ma parole! Je ne rêve pas : les yeux verts de ce citoyen-là sont les plus grosses émeraudes qu'on puisse concevoir! Elles sont dignes de figurer dans la tiare d'un empereur!

— Une paire de rubis et une paire d'émeraudes ne sauraient constituer la totalité du trésor des Mayas, observa Henry. Nous sommes devant la porte de la cachette, mais il nous manque la clef...

— Que détient sûrement le vieux Maya dans ses cordelettes à nœuds sur son sable aboyeur », dit Léoncia.

Tout en parlant elle s'était approchée pour examiner de plus près la statue masculine.

« J'ignore où est la clef, mais voici la serrure », déclara-t-elle en désignant l'oreille grotesque.

En effet, au lieu de présenter une ouverture proportionnée au reste du pavillon, le centre n'offrait qu'un petit orifice ressemblant à un trou de serrure. Ils cherchèrent en vain autour de la pièce quelque endroit secret où se tenait caché le trésor.

« A mon avis, il ne nous reste qu'à retourner auprès de Ricardo. Nous le ramènerons ici avec ses mules et nous dresserons notre campement à l'extérieur de la caverne. Nous prendrons également le vieux Maya et son chapelet de nœuds, dussions-nous le traîner jusqu'ici. »

Après avoir rebroussé chemin, ils repassèrent devant les morts et se trouvèrent de nouveau dans la pleine lumière du jour.

« Attends-moi ici avec Léoncia et j'irai les chercher », proposa Henry.

Sur le sable aboyeur, le péon et son père demeuraient agenouillés au centre du cercle tracé par le vieillard. Une averse s'étant abattue sur eux, le péon se mit à frissonner, mais le vieillard continuait de prier, sans se soucier de la pluie et du vent. La distraction du péon lui permit de remarquer deux faits qui échappèrent à l'attention de son père. Tout d'abord, il vit Alvarez Torres et José Mancheno

s'aventurer hors de la brousse et marcher avec précaution sur le sable. Ce dont il fut témoin ensuite tenait du miracle : les deux hommes cheminaient sans provoquer la moindre protestation du sol qu'ils foulaient. Quand ils eurent disparu, il toucha le sable de son doigt sans que s'élevât aucun son. La courte averse avait suffi pour rendre le sable muet.

Il secoua son père et lui annonça :

« Le sable est devenu silencieux comme la tombe. L'ennemi du riche gringo vient de le traverser sans produire de bruit. Cet Alvarez Torres n'est pas sans péché. Là où l'impie peut marcher, toi et moi, vénérable père, pouvons poser également les pieds. »

A l'intérieur du cercle, le vieux Maya, d'un doigt tremblant, traça de nouveaux signes cabalistiques et le sable ne broncha point. En dehors du cercle, même constatation. Le sable n'émettait de sons que lorsqu'il était tout à fait sec et recevait les rayons du soleil. Le vieillard remua entre ses doigts les cordelettes à nœuds du gland sacré.

« Il est dit, annonça-t-il, que lorsque le sable ne crie plus, on peut poursuivre son chemin en toute sécurité. Jusqu'ici j'ai suivi fidèlement toutes les instructions sacrées. Afin de nous y conformer une fois de plus, remettons-nous en route. »

Ils repartirent à une telle allure que peu après avoir franchi l'étendue sablonneuse, ils rattrapèrent Torres et Mancheno. Pour ne pas être vus, ces deux individus se cachèrent dans les buissons et de là observèrent le prêtre et son fils, puis les suivirent à bonne distance. Henry, qui avait pris un raccourci, ne rencontra ni l'un ni l'autre des quatre voyageurs.

## CHAPITRE XV

« Ce fut, de ma part, une erreur et une faiblesse de m'attarder ainsi au Panama, disait Francis à Léoncia, alors que, assis côte à côte sur un rocher, ils attendaient le retour d'Henry.

— La Bourse de New-York vous passionne à ce point? » demanda Léoncia d'un ton espiègle... et aussi pour gagner du temps.

Elle s'effrayait à l'idée de demeurer longtemps seule en compagnie de cet homme qu'elle adorait.

« Je suis franc, Léoncia. Je dis ce que je pense, sans détours.

— En cela, vous différez de nous autres, Espagnols. Nous aimons à fleurir nos moindres pensées.

— Vous me déconcertez, Léoncia. En réponse à ma franchise, vous employez un tas de circonlocutions et vous voletez autour de moi comme un papillon... J'estime ce procédé peu loyal... en ce qui me concerne. Je vous ai dévoilé entièrement mon cœur et vous persistez à cacher vos sentiments. Vous savez pourtant que je vous aime. Je vous l'ai dit plus d'une fois. Et moi? Que sais-je de vous? »

Les yeux baissés, le rouge lui montant aux joues, la jeune fille gardait le silence.

« Vous voyez! insista Francis. Vous ne répondez pas. Vous paraissez en ce moment plus belle et plus séduisante que jamais, et cependant vous vous obstinez à me dissimuler vos intentions. Est-ce parce que vous êtes femme... ou parce que vous êtes Espagnole? »

Léoncia se sentait profondément troublée. Réprimant les battements de son cœur, elle leva les yeux vers Francis et prononça, d'une voix calme :

« Je puis très bien être anglo-saxonne, anglaise ou américaine lorsqu'il s'agit de considérer nettement les choses. »

Elle fit une courte pause et continua :

« Vous me reprochez de vous laisser dans l'incertitude alors que vous m'avez avoué votre amour. Eh bien, une fois pour toutes, je dissiperai vos doutes. Je vous aime... »

Elle repoussa les bras du jeune homme qui se tendaient vers elle.

« Attendez! Je n'ai pas fini. Je vous aime et suis fière de vous aimer. Vous me demandez aussi quelles sont mes intentions. Voici : j'ai l'intention d'épouser Henry. »

Cette franchise brutale laissait Francis abasourdi.

« Au nom du Ciel, pourquoi ? »

— Parce que j'aime Henry, répondit-elle, le regardant toujours bien en face.

— Mais... ne venez-vous pas d'avouer que vous m'aimez ?

— Je vous aime aussi. Je vous aime tous les deux. Je suis une honnête femme... du moins je le crois... encore que ma raison me dise que je ne puis aimer deux hommes à la fois et demeurer vertueuse. Peu m'importe, après tout. Si je suis mauvaise, ce n'est pas ma faute. Je suis née ainsi. »

Elle fit une nouvelle pause et attendit en vain une réponse de Francis.

« Qui est à présent l'Anglo-Saxon ? demanda-t-elle avec un sourire amusé devant la consternation où ses paroles avaient plongé le jeune homme. Cette fois, je vous ai révélé sans détours mes sentiments et mes intentions.

— Voyons, c'est impossible ! Vous ne pouvez m'aimer et épouser Henry.

— Vous ne m'avez peut-être pas bien comprise. Je désire épouser Henry. Je vous aime et j'aime Henry ; mais je ne saurais me marier avec tous les deux, la loi me l'interdirait. Je n'épouserai donc qu'un seul, c'est-à-dire Henry. »

Au moment où il allait parler, d'un geste elle lui imposa silence et tous deux écoutèrent un craquement dans le buisson voisin, qui les avertit de l'approche d'un être humain.

Le vieux prêtre Maya et son fils émergeaient des broussailles à côté d'eux. Sans se soucier de leur présence, le vieillard s'agenouilla et s'écria en espagnol :

« Pour la première fois mes yeux contemplent enfin les yeux de Tchia. »

Pendant cinq minutes le vieux Maya demeura prosterné, tremblant et agité, comme en catalepsie. Léoncia et Francis le regardaient, gagnés eux-mêmes par la solennité de la prière du prêtre, encore qu'ils fussent incapables de saisir le sens de ses paroles.

Sans attendre le retour d'Henry, Francis pénétra une seconde fois dans la caverne. Accompagné de

Léoncia, il conduisit le vieux prêtre, tandis que le péon montait la garde à l'entrée.

Dans l'avenue des momies, le bonhomme s'arrêta, non point tant à cause d'elles que pour consulter le gland sacré.

« Voici ce qui est écrit, annonça-t-il, tenant une des cordelettes entre ses doigts. Ces hommes étaient des bandits et des voleurs. Ils sont condamnés à demeurer pour l'éternité sur le seuil de la chambre contenant le trésor des Mayas. »

Francis le fit entrer dans la salle où se trouvaient les idoles devant lesquelles le vieux se prosterna et pria longuement. Puis il consulta les nœuds de certaines cordelettes et prononça quelques paroles en Maya. Francis lui ayant fait remarquer qu'elles lui étaient inintelligibles, il les répéta tant bien que mal en espagnol :

« *De la bouche de Tchia à l'oreille de Hzatzl...*, voilà ce qui est écrit. »

Francis examina la bouche de la déesse et enfonça la pointe de son couteau de chasse dans le trou de la serrure de l'oreille monstrueuse du dieu, puis frappa la pierre de son couteau et déclara que la statue était creuse. Ensuite il retourna vers Tchia et de la même façon témoigna qu'elle était également creuse. Le Maya annonça :

« *Les pieds de Tchia reposent sur le vide.* »

Francis, interdit, pria le vieux prêtre de relire le message.

« Ses pieds sont énormes, dit Léoncia en riant, mais ils s'appuient sur le sol rocailleux et non dans le vide. »

Francis poussa de la main la déesse et constata qu'elle remuait aisément. La prenant à bras-le-corps, il y mit toute sa force et réussit à la déplacer.

« Pour l'homme fort et valeureux, Tchia marchera », lut le prêtre. Mais les trois nœuds suivants disaient : « Attention ! attention ! attention ! »

Un cri de Léoncia attira le regard de Francis vers l'endroit laissé vacant par les pieds gigantesques de la déesse. En reculant après avoir déplacé Tchia, il avait

été sur le point de choir dans un trou circulaire d'un mètre environ de diamètre, taillé à même le rocher. En vain essayèrent-ils d'en connaître la profondeur en y jetant des allumettes-bougies enflammées : elles s'éteignaient avant d'avoir touché le fond.

« Cela ressemble assez à un précipice », observa Francis, en y lançant une petite pierre.

Il se passa plusieurs secondes avant qu'ils entendissent le bruit de la chute.

« Elle n'a peut-être pas encore atteint le fond, suggéra Léoncia. La pierre peut avoir frappé une aspérité de la paroi.

— Voici qui va sans doute nous renseigner », dit Francis. Il saisit une des armes parmi les ossements éparpillés sur le sol et il se préparait à la jeter dans l'abîme, mais le vieillard arrêta son geste.

« Celui qui viole le vide sous les pieds de Tchia périra d'une mort terrible, disent les nœuds sacrés.

— Loin de moi cette intention, s'écria Francis en projetant au loin le flingot rouillé. Mais qu'allons-nous faire à présent, vieux Maya? De la bouche de Tchia à l'oreille de Hatzl, le chemin paraît facile... Mais comment nous y prendre? Egrène tes nœuds, l'ancêtre, et trouve-nous la solution. »

Pour le fils du prêtre, l'heure fatale avait sonné. Sans qu'il s'en doutât, le péon voyait pour la dernière fois le lever du soleil. Quels que fussent les événements qui se dérouleraient, ce jour-là était le dernier de sa vie. Fût-il resté à la porte de la caverne pour en garder l'entrée, il eût été massacré par Torres et Mancheno, qui arrivaient au moment où il quittait son poste.

Au lieu de monter la garde, il eut l'idée de faire une reconnaissance aux alentours. Il évita ainsi la mort en pleine lumière, mais l'échéance fatidique ne s'en trouvait ni avancée ni reculée.

Tandis que cet homme se livrait à une sérieuse exploration, Alvarez Torres et José Mancheno se présentaient à l'entrée de la caverne. Les yeux énormes de Tchia sur la falaise avaient produit leur effet sur le superstitieux Caroo.

« Entrez, dit-il à Torres. J'attendrai ici et je guetterai s'il ne vient personne. »

Et Torres, au cœur aussi bien placé que celui de son ancêtre qui dormait son ultime sommeil dans l'allée des momies, pénétra bravement dans la caverne des Mayas.

À peine avait-il disparu que José Mancheno, capable d'assassiner froidement son homme par trahison, mais épouvanté à la vue de l'inconnu et du mystérieux, oublia la mission qu'on lui avait confiée et s'enfuit à travers la brousse. Le péon, revenant de sa patrouille tout à fait rassuré et désireux de connaître le secret des Mayas ainsi que les révélations des nœuds sacrés de son père, put entrer sans encombre peu après Torres.

Celui-ci avançait avec mille précautions afin de ne point trahir sa présence. Il s'attarda à considérer les corps momifiés auprès du trésor des Mayas et fut frappé par la ressemblance existant entre lui et le dernier personnage.

Un bruit de pas le fit sursauter et il chercha autour de lui un endroit où se cacher. Une idée ingénieuse lui traversa l'esprit. Saisissant le casque de son défunt sosie, il s'en coiffa, puis se drapa du long manteau, s'arma de la grande épée et se chaussa des énormes bottes qui faillirent se déchirer lorsqu'il les enfila. Il déposa ensuite la momie ainsi dévêtue derrière la rangée et prit la même posture que les autres.

Ainsi il put voir le péon s'aventurer lentement et tremblant de peur le long de l'avenue des cadavres. À la vue de Torres, il s'arrêta brusquement, les yeux dilatés, et marmotta des prières en Maya. Torres ferma les yeux et réfléchit. Lorsque le péon s'éloigna, il risqua un coup d'œil et le vit hésiter devant le passage étroit qui tournait brusquement à cet endroit. Sans perdre une seconde, Torres leva son épée pour en frapper le péon; mais celui-ci n'était pas destiné à périr de la main de Torres, qui n'acheva point son geste et abaissa son épée jusqu'à terre, laissant ainsi le péon continuer son chemin.

Quelques instants après il arriva devant son père, puis devant Léoncia et Francis au moment où celui-ci

demandait au prêtre la manière d'ouvrir l'oreille de Hatzl.

« Enfonce ta main dans la bouche de Tchia et tu trouveras la clef ! ordonna le vieillard à son fils, qui ne montrait aucun empressement.

— Elle ne te mordra pas... elle est en pierre, lui dit Francis en espagnol.

— Les dieux Mayas ne sont point en pierre, répliqua le vieux prêtre. Malgré leur apparence ils sont vivants et manifestent à tout instant leur puissance éternelle. »

Léoncia, toute frémissante, s'approcha de Francis, comme pour y chercher une protection.

« Je sens qu'il va se passer un événement terrible. Je n'aime pas cette caverne sinistre, je préfère le ciel bleu, la chaleur du soleil et la mer immense. »

Tandis que Francis la rassurait, le péon, rassemblant tout son courage, fourra le bras dans la bouche de la déesse. Avec un cri d'horreur, il retira sa main et regarda son poignet où une gouttelette de sang s'échappait juste au-dessus d'une artère. La tête tachetée d'un serpent sortit d'entre les lèvres de la déesse et rentra aussitôt dans l'ombre de la bouche.

« Une vipère ! » s'écria Léoncia.

Le péon reconnaissait également le reptile : certain de sa mort, il recula de frayeur et tomba dans cet abîme que les pieds de Tchia recouvraient depuis tant de siècles.

Pendant une minute entière personne ne proféra un mot, puis le vieux prêtre rompit le silence.

« J'ai provoqué la colère de Tchia et elle a tué mon fils.

— Raisonement stupide ! murmura Francis, essayant de rassurer Léoncia. Tout cela s'explique très bien. Quoi de plus naturel qu'un serpent choisisse cet endroit dans la roche pour y faire son nid ? C'est la coutume des vipères. Quoi de plus naturel qu'un homme mordu par un serpent recule instinctivement ? Et quoi de plus naturel qu'il tombe dans un trou béant derrière lui ?

— Et ceci, est-ce également un phénomène naturel ? s'exclama la jeune fille en désignant du doigt un jet



d'eau qui jaillissait du trou comme un geyser. Le vieux Maya a raison. Les dieux exercent toujours leur puissance invincible. Il nous avait bien avertis.

— Peuh! Il ne s'agit pas de la puissance des dieux, mais de celle des prêtres Mayas qui inventèrent leurs dieux comme ils imaginèrent ce stratagème. Dans sa chute, le corps du péon a dû frapper le levier qui ouvrait une vanne en pierre, libérant ainsi quelque rivière souterraine qui descend de la montagne. Une déesse à la bouche si monstrueuse ne saurait exister que dans les imaginations humaines. Une véritable déesse est toujours belle, car beauté et divinité ne sont qu'une seule et même chose. Seul l'homme peut créer des démons aussi repoussants! »

Le jet d'eau était si abondant que bientôt l'eau leur arriva jusqu'aux chevilles.

« Ne craignez rien! dit Francis. J'ai remarqué l'inclination du sol dans les pièces et les couloirs. Ces antiques Mayas étaient de merveilleux ingénieurs. Voyez comme l'eau s'écoule par le passage. Allons, noble vieillard, indique-nous la cachette du trésor.

— Où est mon fils? répliqua le vieillard d'un ton désespéré. Tchia a tué mon unique enfant. Pour sa mère, j'ai enfreint la loi Maya et souillé le sang pur des Mayas en le mêlant au sang d'une étrangère. Le fait que j'ai péché pour lui me le rend trois fois plus cher. Que m'importe le trésor! Mon fils n'est plus. Le courroux des dieux Mayas m'accable »

Le niveau de l'eau continuait à s'élever à gros bouillons, sous la pression souterraine. Léoncia remarqua bientôt :

« L'eau me monte à mi-jambes!

— Il est temps de déguerpir, conseilla Francis, saisissant l'horreur de la situation. Peut-être l'éboulement de la roche à l'entrée de la caverne a-t-il empêché l'évacuation de l'eau au dehors. Dans les couloirs, situés en contrebas, la profondeur de l'eau est encore plus grande. Regagnons la sortie! »

Ils rebroussèrent aussitôt chemin. Francis dut prendre le prêtre apathique par la main et le traîner après lui. Au premier tournant, l'eau leur arrivait en bouillonnant jusqu'au-dessus des genoux. Elle leur

montait à la taille quand ils pénétrèrent dans la salle des momies.

Sous les yeux écarquillés de Léoncia émergea l'une des momies, la tête casquée et le corps recouvert d'un manteau. Ce spectacle ne l'étonna qu'à demi, car la force du courant avait déplacé et ballotté les momies çà et là dans les remous. Mais celle-ci s'agitait, faisait de violents efforts pour respirer et ses yeux semblaient pleins de vie.

C'en était vraiment trop. Poussant un cri de terreur, Léoncia s'enfuit dans la direction d'où elle venait et Francis, également abasourdi, tira son revolver. Mais la momie, ayant réussi à retrouver pied dans le courant, s'écria :

« Ne tirez pas ! C'est moi, Torres ! Torres ! J'ignore ce qui s'est passé ; en tout cas, il est impossible de sortir par où je suis entré. Le niveau de l'eau monte au-dessus de l'ouverture et les rochers s'écroulent de partout.

— Et votre chemin est également bloqué dans cette direction, lui dit Francis, le visant de son arme.

— Ce n'est point l'heure de me chercher noise, répondit Torres. Sauvons d'abord nos vies. S'il faut nous battre après, nous le verrons bien. »

Francis hésita.

« Qu'est devenue Léoncia ? demanda Torres. Je l'ai vue prendre la fuite. Ne court-elle pas des dangers toute seule ? »

Tirant le vieillard par le bras, Francis, suivi de Torres, regarda la chambre des idoles. Dès qu'elle aperçut Torres, Léoncia se mit à pousser des cris d'horreur.

« Ce n'est que Torres, rassura Francis. Il m'a également donné une peur du diable. Mais il est en chair et en os et saignerait si on lui enfonçait une lame dans la peau. Allons, vieux Maya, ne nous laisse pas nous noyer ici comme des rats pris au piège. Que disent les nœuds ? »

— La sortie n'est pas en dehors, mais en dedans, marmotta le vieux.

— Nous ne sommes pas exigeants. Nous demandons seulement à sortir de cet antre. Comment faire ?

— De la bouche de Tchia à l'oreille de Hatzl », répondit le prêtre.

Une idée vengeresse traversa le cerveau de Francis :  
« Torres, dit-il, il y a une clef dans la bouche de cette femme de pierre. Enfoncez-y votre main et ramenez la clef. »

Sans méfiance, Torres avança dans l'eau vers la déesse. Mais Francis ne le laissa pas aller jusqu'au bout.

« Arrêtez! » cria-t-il, se plaçant lui-même à côté de l'idole.

Torres, d'abord étonné, comprit à quel danger il venait d'échapper. Plusieurs fois Francis fit feu dans la bouche de pierre, tandis que le vieux Maya hurlait : Sacrilège! Puis Francis s'enveloppa la main d'un pan de son vêtement et l'enfonça dans l'orifice, d'où il tira une vipère blessée. Il la secoua violemment en l'air et lui écrasa la tête contre le flanc de la déesse.

Avec mille précautions, il replongea sa main dans la bouche et en ramena une pièce d'orfèvrerie de la forme et de la dimension du trou visible dans l'oreille de Hatzl. Le vieux Maya lui montra l'oreille et Francis y inséra la clef.

« Telle une pièce de cinq sous dans un distributeur automatique, constata Francis en voyant la clef disparaître. Que va-t-il se passer maintenant? Le niveau de l'eau va-t-il baisser tout d'un coup? »

Mais le flot continuait à jaillir du trou. Torres poussa une exclamation et leur montra une partie de la muraille qui se levait lentement.

« La sortie! annonça Torres.

— Par l'intérieur, comme l'a annoncé le vieux Maya. Allons-y! »

Tous venaient de passer et ils s'engageaient dans le corridor étroit quand le vieux Maya s'écria : « Mon fils! » fit demi-tour et recula.

La section de la muraille descendait déjà pour reprendre sa position première et le prêtre dut ramper pour s'insinuer par-dessous. L'instant d'après elle se refermait avec tant de précipitation que le courant qui provenait de la chambre des idoles s'arrêta net.

Dehors, à l'exception d'une petite rivière qui courait à la base du rocher, rien n'annonçait le drame qui se jouait à l'intérieur de la montagne.

Henry et Ricardo aperçurent ce cours d'eau et le premier observa :

« Voici du nouveau. Quand j'ai quitté cet endroit, il n'existait pas de rivière. »

Une minute après il remarqua un nouvel éboulement au pied de la falaise.

« Ici se trouvait l'entrée de la caverne. A présent, je ne la vois plus. Où diable sont passés les autres? »

Comme en réponse à sa question, le courant projeta hors de la montagne le corps d'un homme. Henry et Ricardo l'amènèrent à eux et reconnurent sans peine le vieux Maya. Henry l'étendit le visage tourné contre le sol et se mit en devoir de lui prodiguer les premiers soins aux noyés.

Au bout de dix minutes, le vieillard manifesta quelques signes de vie, et il fallut dix autres minutes avant qu'il ouvrît les yeux et regardât autour de lui d'un air affolé.

« Où sont les autres? » demanda Henry.

Le vieux prêtre marmotta quelques mots en Maya, et Henry attendit qu'il eût repris un peu connaissance; alors il annonça en espagnol :

« Morts... tous morts.

— Qui ça? demanda Henry.

— Mon fils. Tchia l'a tué. Tchia a tué mon fils, et les autres aussi.

— Quels autres?

— Le riche gringo qui protégeait mon fils, l'ennemi de l'autre riche gringo qu'on appelle Torres, et la jeune Solano, responsable de tous nos malheurs. Les femmes sont toujours une calamité dans les affaires des hommes. La présence de celle-ci a irrité Tchia; elle-même est une femme. La langue de Tchia est une vipère. Par sa langue, Tchia a empoisonné mon fils, la montagne a vomî l'océan sur nous et tous les autres sont morts, tués par Tchia. Pauvre de moi! J'ai attiré sur ma tête le courroux des dieux! Je suis maudit, et maudits soient tous ceux qui cherchent le trésor sacré pour le dérober aux dieux des Mayas! »

## CHAPITRE XVI

Debout près du cours d'eau, Henry et Ricardo discutèrent vivement la situation. Allongé sur le sol, le dernier prêtre des Mayas ne faisait que gémir et prier. A force de le secouer pour lui éclaircir les idées, Henry finit par lui arracher un vague récit de ce qui s'était produit dans la montagne.

« Seul son fils fut mordu et tomba dans le trou, répétait Henry.

— En effet, appuya Ricardo. Quant aux autres, ils en ont été quittes pour un bon bain.

— En ce moment, ils se sèchent sans doute dans quelque chambre élevée au-dessus du niveau de l'eau, reprit Henry. L'essentiel, c'est de trouver le moyen d'entrer dans cette caverne et de les sauver si toutefois ils sont encore en vie. Toi et moi nous ne parviendrions pas à dégager l'entrée en un mois. Si nous pouvions réunir une cinquantaine d'hommes qui travailleraient par équipes de jour et de nuit, en quarante-huit heures le travail serait effectué. Tout d'abord, procurons-nous ces hommes. Je vais enfourcher une mule et courir au village des Caros : je leur prometterai de gros salaires de la part de Francis s'ils nous aident à le tirer de là. Sinon, j'irai chercher de la main-d'œuvre à San-Antonio. Je pars. Entre-temps, fais venir ici les péons, les mules, et tout l'équipement. N'oublie pas de noter les moindres bruits provenant de la falaise : sachez qu'on peut transmettre des signaux en frappant sur la muraille, à l'intérieur. »

Malgré l'entêtement de sa mule, Henry arriva dans le village des Caros, à la grande surprise des indigènes qui voyaient ainsi leur territoire violé par un membre de l'expédition qu'ils avaient essayé d'anéantir. Assis sur le pas de leurs portes, ils faisaient la sieste au soleil dans une apparente léthargie. Le visage impassible, ils prêtèrent l'oreille à la proposition d'Henry et à sa promesse de rémunérer grassement leurs services.

« Si la montagne sacrée a avalé les gringos, c'est sûrement de par la volonté divine, répliquèrent-ils, et qui sommes-nous pour contrecarrer les projets de Dieu? De bien pauvres gens, mais nous ne voulons travailler pour personne, ni nous insurger contre le Très-Haut. En outre, que les gringos s'en prennent à eux-mêmes. Ce pays ne leur appartient pas : ils n'ont aucun droit de venir troubler notre quiétude. A eux de régler leurs différends avec l'Éternel. Nous avons fort à faire nous-mêmes pour surveiller nos femmes indociles. »

Longtemps après l'heure de la sieste, et monté sur une mule plus têtue que la première, Henry fit son entrée dans San-Antonio. Dans la rue principale, entre le Palais de Justice et la prison, il vit arriver devant lui le jefe politico et le petit juge, suivis d'une douzaine de gendarmes et d'une paire de malheureux prisonniers... des péons déserteurs de la plantation de Santos. Écoutant le récit d'Henry, le jefe politico lança un coup d'œil au juge qui était sa créature.

« Certainement, nous allons vous aider, lui dit enfin le jefe politico, étendant les bras et bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Combien de temps faudra-t-il pour rassembler les hommes et retourner à la montagne? demanda Henry.

— Ma foi, pour l'instant nous sommes très occupés, n'est-ce pas, honorable juge?

— Oui, très occupés.

— Ni demain, ni le jour suivant nous ne pouvons songer à voler au secours de vos gringos. Nous verrons, un peu plus tard...

— Mettons à la Noël... suggéra le juge.

— C'est cela : revenez à la Noël, confirma le jefe politico en s'inclinant. Si notre labeur nous laisse quelque répit, nous essaierons de vous rendre ce service. En attendant, au revoir, señor Morgan!

— Vous parlez sérieusement? lui demanda Henry, hors de lui.

— Il devait avoir cette tête-là lorsqu'il a tué le señor Alfaro Solano », prononça le jefe politico d'un ton sinistre.

Henry ne releva pas cette insulte.

« Je vais vous dire qui vous êtes ! s'écria-t-il, en colère.

— Attention ! prévint le juge.

— Je me moque de vous ! répliqua Henry. Vous n'avez aucun pouvoir sur moi. Le président de la République de Panama m'a accordé sa grâce. Vous êtes des métis, des pourceaux de métis !

— Continuez, je vous prie, señor, lui dit le jefe politico avec une politesse feinte.

— Vous ne possédez ni les vertus d'un Espagnol, ni celles d'un Caraïbe, mais les défauts des deux races, quintuplés. Des pourceaux, voilà ce que vous êtes !

— Est-ce tout, señor ? Absolument tout ? » demanda le jefe politico d'une voix calme.

Au même instant, il fit signe aux gendarmes qui s'élançèrent sur Henry par derrière et le désarmèrent.

« Le président de la République lui-même ne peut pardonner un crime par anticipation, n'est-ce pas, monsieur le juge ?

— Il s'agit évidemment d'un nouveau délit. Ce gringo vient d'insulter les représentants de la loi, se hâta d'ajouter le juge.

— On le jugera séance tenante, ici même. Inutile de retourner sur nos pas pour siéger au palais.

— Très bien, déclara le juge. Nous sommes tous deux témoins et victimes de cette injure, nous n'avons donc besoin d'autres preuves. Le prisonnier est coupable. Quelle peine lui appliquerez-vous, don Mariano ?

— Vingt-quatre heures de pilori pour lui rafraîchir un peu les idées, répondit le jefe politico.

— Telle est la sentence, confirma le juge, et elle doit être exécutée sur l'heure. Gendarmes, emmenez le prisonnier et mettez-le aux fers. »

Le petit jour trouva Henry dans les fers, allongé sur le dos et endormi, après une douzaine d'heures d'emprisonnement. Mais son sommeil était agité pour deux raisons : la situation de ses amis enfermés dans la montagne lui causait une vive inquiétude morale et les innombrables moustiques qui s'acharnaient sur sa peau lui produisaient une souffrance physique aussi intolérable que sa douleur morale. Au point que le

jeune homme se réveilla et prit conscience de son sort. Furieux au delà de toute expression, il lâcha une bordée d'injures et de malédictions qui attira l'attention d'un individu au profil d'aigle, vêtu de l'uniforme d'aviateur de l'armée des Etats-Unis. Il se détourna de son chemin, passa devant le cachot, fit une pause, prêta l'oreille et déposa sur le sol son sac d'outils.

« Mon ami, dit-il quand Henry s'interrompit pour reprendre haleine, hier soir, lorsque j'ai échoué dans ce pays perdu, je me suis permis certaines libertés de langage, mais ce n'était rien en comparaison des vôtres. Je vous tire mon chapeau. Vous damez le pion à un muletier militaire. J'aimerais à apprendre quelques-unes de ces expressions... Voudriez-vous me donner une leçon ?

— Qui diable êtes-vous donc ? Et que fabriquez-vous par ici ?

— Avec une figure enflée comme la vôtre, je comprends qu'on n'ait guère envie de faire des politesses aux gens. Qui vous a mis en cet état ? Moi je me nomme Parsons, le lieutenant Parsons, et je dois voler aujourd'hui même de l'Atlantique au Pacifique. Puis-je vous rendre service avant mon départ ?

— Pour sûr ! Prenez un des outils de votre sac et faites sauter le cadenas de mes fers. Si je reste plus longtemps ici, je contracterai sûrement des rhumatismes. Je m'appelle Morgan. Personne ne m'a battu. Je suis la victime des moustiques. »

A coups de clef anglaise, le lieutenant Parsons fit sauter le vieux cadenas, puis aida Henry à se remettre debout. Tout en se frictionnant pour rétablir la circulation dans ses pieds et ses chevilles, Henry raconta à l'aviateur, en quelques mots, l'histoire de son arrestation et la situation tragique de ses amis Léoncia et Francis.

« J'aime Francis comme un frère. Du reste il me ressemble à tel point qu'il doit exister entre nous quelque lien de parenté lointaine. Quant à la señorita, je dois prochainement l'épouser. A présent, voulez-vous m'aider ? Où est votre appareil ? Si vous me conduisez en avion, nous arriverons en un rien de temps à la montagne Maya. Une centaine de cartouches de



dynamite que vous pourrez vous procurer nous suffiront pour délivrer les malheureux. »

Le lieutenant Parsons hésitait.

« Ne me refusez pas ce service », supplia Henry.

Au cœur de la montagne sacrée, les trois prisonniers se trouvèrent plongés dans les ténèbres complètes dès que la pierre qui bloquait la sortie de la chambre des idoles fut retombée à sa place. Francis et Léoncia se cherchèrent à tâtons et se prirent les mains. Torres, auprès d'eux, s'exclama :

« Sainte Mère de Dieu, nous l'avons échappé belle ! Que va-t-il encore nous advenir ? »

— Bien des choses avant que nous quittions ces lieux, lui assura Francis. Autant essayer tout de suite d'en sortir. »

Francis plaça Léoncia derrière lui ; la jeune fille lui prit le pan de sa veste et se laissa guider par lui tandis qu'il avançait en tâtant la muraille de la main gauche. A côté de lui, Torres portait continuellement sa main droite contre la paroi rocheuse. Ils pouvaient ainsi suivre leurs mouvements l'un par rapport à l'autre, mesurer la largeur du couloir, et éviter de se séparer dans les carrefours. Par bonheur le tunnel, car c'était un véritable tunnel, offrait une surface lisse ; ils ne craignaient pas de trébucher, mais posaient le pied avec mille précautions, de crainte de tomber dans un piège. Aussi leur avance était-elle lente et ils ne parcouraient que deux kilomètres à l'heure.

Ils rencontrèrent une bifurcation. Francis frotta une des précieuses allumettes et découvrit que les routes se ressemblaient tellement qu'il n'y avait pas à choisir.

« Le seul moyen est d'en suivre une, conclut-il ; si elle ne nous conduit nulle part, nous reviendrons sur nos pas et nous essaierons l'autre. »

Dix minutes après, il s'arrêta net et poussa un cri d'alarme. Au lieu de se poser sur la terre ferme, le pied qu'il venait d'avancer demeurait suspendu dans le vide.

Il craqua une seconde allumette. Ils se trouvèrent

au bord d'une caverne naturelle, de telles dimensions qu'ils ne pouvaient distinguer les parois ni à droite ni à gauche, ni en haut ni en bas, mais seulement une sorte d'escalier qui descendait dans l'abîme. Ils s'engagèrent sur ces marches rudimentaires et longèrent la muraille de la caverne.

Une heure après, ils discernèrent une faible lueur, qui augmenta à mesure qu'ils avançaient. Francis écarta les lianes et les arbustes et déboucha bientôt sous la pleine lumière du soleil de l'après-midi, Léoncia et Torres à ses côtés. Debout sur un éperon de la falaise, ils plongeaient leurs regards dans une vallée presque circulaire, mesurant environ cinq kilomètres de diamètre et entourée partout de montagnes, de falaises et de roches abruptes.

« C'est la Vallée des Ames errantes, déclara Torres d'un ton solennel. J'en ai entendu parler, mais je ne croyais pas à son existence.

— Moi non plus, murmura Léoncia.

— Que nous importe ! dit Francis. Pour l'instant, nous ne sommes point des âmes errantes, mais des êtres bien vivants, en chair et en os !

— Dans mon enfance, continua Léoncia, j'ai entendu dire que toute personne qui pénétrait dans cette vallée n'en sortait jamais.

— Si personne n'en était jamais sorti, comment saurait-on ce qui s'y passe ? »

Il rampa au bord de l'espèce de plate-forme sur laquelle ils se tenaient et observa un objet lointain qui venait de frapper son regard.

« N'est-ce point un toit de chaume que j'aperçois là-bas ? »

A ce moment la terre céda et ils furent précipités en bas, au milieu d'une avalanche de terre, de graviers et de touffes d'herbe.

Un bouquet d'arbustes arrêta la chute des deux hommes. Avant qu'ils aient pu venir au secours de Léoncia, celle-ci se releva et se mit à rire de bon cœur.

Mais le jeune homme, avançant la main, rattrapa un objet familier qui bondissait après eux le long de la pente. C'était le casque de Torres, dérobé dans la chambre des momies. Francis le lui lança.

« Débarrassez-vous-en ! lui conseilla Léoncia.

— C'est la seule protection que je possède contre le soleil », répondit Torres.

Il retournait la coiffure dans sa main, lorsque ses yeux tombèrent sur une inscription à l'intérieur. Il la montra à ses compagnons et lut à haute voix :

« DA VASCO. »

« Ce nom-là... murmura Léoncia.

— Da Vasco est un de mes ancêtres, affirma Torres. Ma mère était une Da Vasco. Ce brave des braves vint de l'Amérique espagnole avec Cortez.

— Il s'est révolté, continua Léoncia. Je tiens cette histoire de mon père et de mon oncle Alfaro. Avec une douzaine de camarades, il partit à la recherche du trésor des Mayas, à la tête d'une tribu de Caraïbes, composée d'une centaine d'hommes et de femmes. Mendoza, sous les ordres de Cortez, les poursuivit. D'après son rapport, conservé aux archives, il les pourchassa jusque dans la Vallée des Ames errantes, où il les laissa périr misérablement.

— Ils ont sans doute essayé de s'échapper par le chemin que nous avons suivi, reprit Torres. Les Mayas les ont rattrapés et transformés en momies. »

Il enfonça le casque sur sa tête.

« Cette vallée est-elle inhabitée ? demanda Francis.

— D'après le rapport de Mendoza, Da Vasco et sa bande furent abandonnés dans la Vallée des Ames errantes pour y « périr misérablement ». Toujours est-il qu'on ne les revit plus.

— Cependant, il semblerait, d'après l'aspect du terrain... — Francis s'interrompit net à la vue de Léoncia qui cueillait des baies sur un arbuste. — N'y touchez pas, Léoncia ! s'écria-t-il. Nous avons éprouvé jusqu'ici assez d'ennuis sans avoir maintenant sur les bras une charmante jeune fille empoisonnée.

— Il n'y a rien à craindre, répondit calmement Léoncia. Voyez l'endroit où les oiseaux y ont becqueté.

— En ce cas, je vous fais mes excuses, et je suis votre exemple. — Francis joignit l'action à la parole. — Et si jamais j'attrape les oiseaux qui s'en sont gavés, je les mangerai également. »

Lorsqu'ils eurent apaisé leur faim, le soleil était si bas que Torres enleva le casque de Da Vasco.

« Nous pourrions passer ici la nuit, dit-il. J'ai laissé mes souliers dans la caverne aux momies et j'ai perdu les vieilles bottes de Da Vasco dans ma fuite. Mes pieds sont en lambeaux, et il y a ici quantité d'herbes sèches avec lesquelles je vais me tresser une paire de sandales. »

Tandis que Torres vaquait à ce travail, Francis ramassa une réserve de bois; malgré la latitude, l'altitude élevée rendait indispensable le feu pour passer la nuit. Avant qu'il eût terminé ces préparatifs, Léoncia, allongée sur le flanc, la tête enfouie dans le creux de son bras, dormait à poings fermés. Avec d'infinies précautions, Francis borda de mousse et de feuilles sèches le corps de la jeune fille, du côté opposé au feu.

## CHAPITRE XVII

L'aube venait de dissiper les ténèbres dans la Vallée des Ames errantes. De la *Longue Maison*, une construction de 30 mètres de long sur 15 de large, bâtie en briques cuites au soleil, haute de 10 mètres et recouverte d'un toit de chaume à pignon, sortit le prêtre du soleil : un vieillard à la démarche traînante, chaussé de sandales et vêtu d'une longue robe de toile grossière, et dont le visage de vieil Indien tout ratainé conservait quelques traits caractéristiques de la race des anciens conquistadores. Sa tête était couverte d'une bizarre coiffure en or surmontée d'un demi-cercle de rayons d'or. De toute évidence ce couvre-chef représentait le soleil éclairant le monde à son lever.

A pas chancelants, il traversa l'espace découvert jusqu'à l'endroit où se trouvait, suspendu entre deux poteaux ornés de dessins totémiques et héraldiques, un énorme tronc d'arbre creux. Il porta son regard vers l'Orient, où déjà l'aube rougissait l'horizon, afin de s'assurer qu'il arrivait à l'heure, leva un bâton dont

le bout se terminait par une boule de fibre, et en frappa le tronc creux d'un léger coup. L'arbre fit entendre aussitôt comme un roulement de tonnerre lointain.

Presque immédiatement, tandis que le prêtre continuait à frapper, de toutes les habitations couvertes de chaume formant un carré autour de la Longue Maison émergèrent les gens de la tribu des Ames errantes. Hommes et femmes, vieux et jeunes, enfants et bébés, tous vinrent se grouper autour du prêtre du soleil. On ne saurait concevoir spectacle plus archaïque au xx<sup>e</sup> siècle. Ces hommes, indubitablement des Indiens, conservaient cependant certains traits espagnols. Le costume des femmes, peu remarquable en lui-même, était fait de toile commune; celui des hommes, en revanche, rappelait la mode espagnole à l'époque du premier voyage de Christophe Colomb au Nouveau Monde.

Les gens de la tribu des Ames errantes arboraient tous un visage mélancolique, comme s'ils ne prenaient aucune joie à la vie. Sauf, cependant, deux exceptions : une fillette de dix ans, dont la frimousse reflétait un esprit pétillant et une vive intelligence. Parmi les mornes physionomies de ces stupides Ames errantes, elle rayonnait comme une fleur vivante. Seul, le visage du vieux prêtre du soleil ressemblait à celui de cet enfant en ce qu'il exprimait l'intelligence et la finesse d'esprit.

Pendant que le vieux prêtre continuait à battre le tronc creux, la tribu entière se rassembla en un demi-cercle tourné vers l'est. Lorsque le soleil montra à l'horizon le bord supérieur de son disque, le prêtre salua l'astre du jour en un espagnol moyenâgeux, tout en s'inclinant très bas trois fois de suite, tandis que la tribu se prosternait. Puis les assistants, sous la direction du prêtre, se levèrent et entonnèrent un chant d'allégresse.

Au moment où il congédiait ses fidèles, une mince colonne de fumée, s'élevant dans l'air calme au-dessus de la vallée, attira le regard du prêtre. Il la désigna du doigt et appela plusieurs des jeunes hommes.

« Cette fumée provient de l'endroit de la Peur, in-

terdit à tout membre de la tribu. C'est donc quelque émissaire de nos ennemis qui, depuis des siècles, essaient en vain de découvrir notre retraite. Il ne doit pas s'en aller d'ici en vie et nous trahir, car nos ennemis tout-puissants nous anéantiront. Allez! Détruisez-le pour que nous ne périssions pas nous-mêmes! »

Autour du feu, rechargé plusieurs fois durant la nuit, Léoncia, Francis et Torres dormaient allongés, ce dernier avec ses sandales neuves aux pieds et le casque de Da Vasco profondément enfoncé sur sa tête, à cause de la rosée. Léoncia fut la première réveillée et la scène dont elle fut témoin lui parut si bizarre qu'elle se figura vivre dans un rêve. Trois hommes de l'étrange tribu, l'arc tendu et qui se préparaient à tirer sur elle et ses compagnons, observaient avec surprise le visage de Torres endormi. Ils s'entre-regardèrent d'un air de doute, détendirent leurs arcs et hochèrent la tête pour manifester leur intention pacifique. Ils s'agenouillèrent auprès de Torres pour étudier de plus près son visage et son casque, qui semblait surtout retenir leur attention.

De l'endroit où elle était allongée, Léoncia put, sans se faire remarquer des trois Ames errantes, pousser l'épaule de Francis du bout de son pied. Francis ouvrit tranquillement les yeux et s'assit sur son séant. Dès que les étrangers l'aperçurent, ils firent l'universel geste de paix; posant leurs arcs sur le sol, ils levèrent les mains bien écartées pour témoigner qu'ils ne portaient pas d'autres armes.

« Bonjour, joyeux étrangers! » dit Francis en anglais.

Ce salut leur fit hocher la tête et réveilla Torres.

« Ce sont sans doute des Ames errantes, murmura Léoncia à Francis.

— Ou des lotisseurs, riposta gaiement Francis. Du moins la vallée est habitée. Torres, veuillez nous présenter à vos amis. De la façon dont ils vous regardent, on croirait qu'ils vous reconnaissent pour un de leurs parents. »

Sans plus s'occuper d'eux, les trois Ames errantes

s'éloignèrent à quelque distance et tinrent un conciliabule secret.

« Ils parlent un espagnol bizarre, observa Francis.  
— C'est la langue espagnole médiévale.

— Celle des conquistadores, légèrement déformée. Vous voyez que j'avais raison : les Ames errantes ne quittent jamais cette vallée.

— En tout cas ils se marient, autrement comment expliquer la présence de ces trois jeunes gaillards? »

Au même instant, les trois jeunes gens, étant parvenus à s'entendre, les invitaient à les suivre à travers la vallée.

Une demi-heure après, suivant docilement leurs guides, ils émergèrent sur un terrain découvert où se dressaient les habitations des gens de la tribu, et en vue de la Longue Maison.

« Voici, à n'en pas douter, les descendants de Da Vasco et ses amis et des Caraïbes, constata Torres en promenant son regard sur l'assemblée.

— Et ils ont abandonné la religion catholique de Da Vasco pour s'adonner aux pratiques païennes, ajouta Francis. Voyez cet autel en pierre : à en juger par l'odeur, ce n'est pas le déjeuner que l'on prépare en ce moment, mais un sacrifice, et cela sent le mouton.

— Dieu merci! ce n'est qu'un agneau, dit Léoncia. Nous sommes en présence d'adorateurs du soleil. Voyez ce vieillard drapé d'un long voile et nimbé d'or; c'est un prêtre du soleil. L'oncle Alfaro m'a beaucoup parlé de ces curieux adorateurs de Phébus. »

Au-dessus de l'autel étincelait un immense soleil métallique.

« De l'or, et de l'or pur, murmura Francis. Regardez ces longs rayons; le métal en est si pur qu'un enfant pourrait le ployer.

— Bonté divine! regardez! s'écria Léoncia montrant un buste en pierre grossièrement sculpté, placé sur un des côtés de l'autel. C'est le portrait de Torres, les traits de la momie de la caverne des Mayas.

— Il y a une inscription... — Francis s'approcha pour regarder, mais il fut écarté par le prêtre. — C'est écrit : Da Vasco. Le buste porte le même casque que Torres... et si vous observez la tête du vieux prêtre,

vous verrez qu'ils se ressemblent comme des frères. »

D'un geste impératif le prêtre ordonna à Francis de se taire, et s'inclina devant l'autel du sacrifice. Comme en réponse, un coup de vent éteignit la flamme.

« Le dieu est irrité », annonça le prêtre d'un ton solennel. Aussitôt les Ames errantes se frappèrent la poitrine en gémissant. « Le sacrifice est inacceptable parce que le feu refuse de brûler. Nous ne sacrifierons donc pas ces intrus... du moins pour l'instant. Il faut au préalable que je consulte notre dieu. »

D'un geste de la main, il éloigna les gens de la tribu et ordonna que les trois captifs fussent conduits dans la Longue Maison.

« J'ignore la suite, murmura Francis à Léoncia, mais je me plais à croire qu'on va nous donner ici quelques aliments.

— Regardez la jolie petite fille ! dit Léoncia en indiquant l'enfant au visage pétillant d'intelligence.

— Torres l'a déjà remarquée, chuchota Francis. Je l'ai vu lui lancer une œillade. Pas plus que nous il ne sait ce qui va se passer, mais il cherche à se faire des amis dans la maison. Il faudra que nous le surveillions, car ce traître est capable de nous jouer un vilain tour pour sauver sa peau. »

Arrivés dans la Longue Maison, ils s'assirent sur des nattes et on leur servit un repas abondant, arrosé d'eau claire.

Lorsque les serveuses se furent éloignées, la petite fille qui les avait conduits dans la maison et semblait les commander demeura avec eux. Torres renouvela ses amabilités envers la fillette, mais celle-ci semblait fascinée par Léoncia, sur qui elle reportait toute son attention.

« Dis-moi, lui demanda-t-elle dans un étrange espagnol archaïque, cet homme est-il réellement Da Vasco, de retour de sa demeure céleste dans le soleil ? »

Torres sourit et s'inclina, en proclamant orgueilleusement :

« Je suis un Da Vasco.

— Pas un Da Vasco, mais Da Vasco en personne, lui souffla Léoncia en anglais.



— C'est une gageure à tenir... jouez votre rôle jusqu'au bout! conseilla Francis en anglais. Vous pourrez peut-être nous tirer d'affaire. Je n'ai guère confiance en ce prêtre et il semble diriger à sa guise ces Ames errantes.

— Hé oui! me voici enfin revenu du soleil », annonça Torres à la petite fille, suivant la recommandation de Francis.

L'enfant le regarda longuement et lui fit la révérence, puis elle se tourna vers Léoncia avec un sourire plein de douceur.

« Je ne savais pas que Dieu créait des femmes aussi belles que vous », et au moment de sortir elle ajouta : « La dame des Rêves est belle, mais étrangement différente de vous. »

A peine avait-elle disparu que le prêtre du soleil entra, suivi d'un certain nombre de jeunes hommes qui, à un signal donné, se précipitèrent sur les trois invités, leur lièrent les mains au dos et les conduisirent vers l'autel du dieu du soleil, devant la tribu assemblée. On les attacha à des pieux plantés dans le sol, et des mains s'empressèrent d'empiler du combustible qui bientôt leur monta aux genoux.

Près de l'autel on voyait un trépied supportant un creuset au-dessus d'un feu ardent.

« Allons, du courage! Montrez-vous aussi brave qu'un vrai Espagnol! disait Francis à Torres. Vous êtes Da Vasco lui-même. N'oubliez pas qu'il y a plusieurs siècles, vous habitiez cette vallée avec les ancêtres de ces métis.

— Vous allez mourir! leur dit le prêtre du soleil, et les Ames errantes approuvèrent à l'unanimité. Depuis quatre cents ans, aucun étranger n'a foulé ce sol sans payer de sa vie son imprudence. On vous a épargnés, vous, et voyez la colère de notre dieu : le feu de l'autel s'est éteint. Pour apaiser le dieu du soleil, il faut que vous périssiez!

— Prenez garde! s'écria Torres, conseillé à voix basse par Francis et Léoncia. Je suis Da Vasco. Je viens du soleil. — D'un geste de tête, car ses mains étaient liées, il désignait le buste en pierre. — Je suis ce même Da Vasco. Il y a quatre cents ans, j'ai con-

duit vos ancêtres dans cette vallée, et je vous ai dit d'y attendre mon retour. »

Le prêtre du soleil hésitait, visiblement impressionné.

« Eh bien, prêtre, réponds au divin Da Vasco ! s'écria Francis d'une voix tonitruante.

— Comment puis-je savoir que tu es divin ? répliqua vivement l'autre. Est-ce que je ne ressemble pas moi-même à Da Vasco ? »

S'adressant cette fois à Torres, le prêtre continua :

« Je suis le fidèle prêtre du soleil. Je ne puis renoncer à mon devoir. Si tu es le divin Da Vasco, je te prie de répondre à la question que je vais te poser. »

Torres acquiesça d'un noble geste de la tête.

« Aimes-tu l'or ? »

— Si j'aime l'or ! s'exclama ironiquement Torres. Je suis le roi du soleil et le soleil est tout en or. L'or ? Peuh ! J'en fais autant cas que toi de la poussière que tu foules ou du rocher dont se composent tes majestueuses montagnes.

— Bravo ! lui murmura Léoncia.

— Alors, ô divin Da Vasco, lui dit le prêtre d'une voix humble, mais sans pouvoir dissimuler une note de triomphe, tu pourras subir l'épreuve traditionnelle. Si après avoir bu la boisson d'or, tu affirmes encore que tu es Da Vasco, en ce cas nous nous prosternerons tous devant toi et t'adorerons. Parfois des étrangers s'aventurent dans notre vallée. Tous ont la soif de l'or. Mais lorsque nous avons apaisé leur désir, leur cupidité disparaît à jamais, car ils meurent. »

Tout en parlant, le prêtre plongea la main dans un grand sac de cuir et fit tomber des poignées de petites pépites d'or au-dessus du creuset fumant posé sur le trépied. Ils en étaient si près qu'ils voyaient les pépites se fondre et bouillonner comme un liquide dans le creuset.

La fillette, dont l'influence au sein de la tribu des Ames errantes lui conférait de l'audace, s'approcha du prêtre du soleil et éleva suffisamment la voix pour se faire entendre de tous.

« Cet homme est bien Da Vasco, le divin capitaine Da Vasco, qui accompagna ici nos ancêtres. »

Le prêtre essaya de lui imposer silence en fronçant le sourcil. Mais la fillette réitéra son affirmation et désigna d'un geste éloquent le buste, puis Torres; à ce moment, le prêtre sentit sa domination sur la tribu lui échapper, et au fond de lui-même il maudit son amour coupable pour la mère de la petite audacieuse, qui était sa propre fille.

« Tais-toi! lui ordonna-t-il. Il y a certains faits que tu ignores. S'il est vraiment le capitaine Da Vasco, étant un dieu, il boira l'or sans éprouver la moindre douleur. »

Le prêtre prit une jarre de terre sur le feu de l'autel et y versa l'or fondu. A un signal donné plusieurs jeunes hommes déposèrent leurs lances et, avec l'intention bien évidente de desserrer de force les dents de la jeune fille, ils avancèrent vers Léoncia.

« Attendez, prêtre! s'écria Francis. Cette jeune fille n'est pas d'essence divine comme Da Vasco. C'est lui qui doit supporter l'épreuve. »

Torres lança à Francis un regard chargé de colère.

« Gardez votre air digne, lui conseilla Francis. Refusez de boire et montrez-leur l'inscription à l'intérieur de votre casque. »

— Je ne boirai pas! s'exclama Torres, pris de panique, au moment où le prêtre se tournait vers lui.

— Tu boiras! Nous saurons alors si tu es Da Vasco, le divin; en ce cas, nous nous prosternerons devant toi pour t'adorer! »

Torres jeta vers Francis un regard de détresse qui n'échappa point au prêtre.

D'un violent effort, Torres parvint à libérer une de ses mains. Otant son casque, il le présenta au prêtre de façon à lui montrer l'inscription intérieure.

« Lisez ce nom! » dit-il.

L'étonnement du prêtre à la vue du nom de Da Vasco fut tel qu'il en laissa choir le récipient. L'or en fusion se répandit sur le pied d'un des hommes qui s'éloigna en rugissant de douleur. Mais le prêtre du soleil se ressaisit aussitôt et il se disposait à allumer les bûchers, lorsque sa fille intervint.

« Le dieu du soleil n'a point voulu que le grand

capitaine absorbât cette boisson, dit-elle. Le dieu du soleil l'a renversée de votre main. »

Les Ames errantes acceptant cette interprétation de l'incident, qu'ils commentaient à voix basse, le prêtre dut arrêter son geste. Cependant, il était bien résolu à confondre ces trois intrus. Alors, avec ruse, il s'adressa aux gens de la tribu.

« Nous allons attendre un présage... Apportez de l'huile. Nous donnerons le temps au dieu du soleil de manifester sa volonté. Qu'on aille me chercher une chandelle ! »

Versant une jarre d'huile sur les fagots pour les rendre plus inflammables, il posa un bout de chandelle allumée au milieu du combustible et prononça :

« La durée de cette chandelle marquera le temps prévu pour l'apparition du présage. N'est-ce pas, ô mon peuple ?

— Oui ! Oui ! » s'exclamèrent les Ames errantes.

Torres considéra Francis d'un air interrogateur, et celui-ci répondit :

« Ce morceau de chandelle durera à peine cinq minutes ; dans trois minutes, peut-être, nous serons en train de brûler. »

La fillette fut la première à voir le signe divin dans le ciel. Torres, qui ne quittait pas des yeux la chandelle presque consumée, perçut le cri de l'enfant et leva la tête. Au même instant se fit entendre le ronflement de quelque monstrueux insecte dans le ciel.

« Un avion ! murmura Francis. Torres, déclarez que c'est le signe attendu. »

Inutile de rien déclarer. Au-dessus de la vallée, à cinquante mètres du sol, tournoyait le premier avion qu'eussent jamais contemplé les Ames errantes, tandis que retentissaient, comme une bénédiction céleste, les accents du fameux chant :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât !*

Puis l'appareil remonta et on vit s'en détacher un objet qui, après une courte descente, se transforma en un immense parachute. Suspendu comme une

mouche sur une toile d'araignée, apparut un homme qui, en approchant du sol, se remit à chanter :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!*

Dès lors, les événements se déroulèrent avec une rapidité surprenante.

Le bout de chandelle tomba dans la mare d'huile qui s'enflamma, puis les fagots prirent également feu. Henry, atterrissant au milieu de la tribu des Ames errantes, en couvrit un grand nombre des plis de son parachute. En deux bonds, il arriva auprès de ses amis et se mit à repousser du pied les fagots enflammés. Le prêtre du soleil voulut intervenir. Un direct à la mâchoire envoya rouler sur le dos le vieux serviteur du dieu, et, tandis qu'il se remettait péniblement sur pied, Henry coupa les liens qui attachaient Léoncia, Francis et Torres. Il tendait les bras pour embrasser la jeune fille, mais elle l'écarta :

« Vite! Nous n'avons pas le temps de vous donner d'explications. Agenouillez-vous aux pieds de Torres et feignez d'être son esclave. Ne parlez pas espagnol; exprimez-vous en anglais. »

Henry ne parvenait pas à comprendre, mais il vit Francis prosterné devant leur ennemi commun.

« Sacrebleu! s'exclama-t-il en l'imitant. Vous voulez donc me plonger dans l'opprobre? »

Léoncia se joignit à eux et bientôt toute la tribu des Ames errantes s'agenouillait devant le capitaine Da Vasco. Seul le prêtre hésitait, quand Torres, avec son tempérament théâtral, exagéra à dessein son rôle de tyran.

D'un geste hautain, il leva le pied droit, le posa sur le cou d'Henry en lui écrasant à demi l'oreille.

Celui-ci bondit en l'air.

« Sale mufle! hurla-t-il, envoyant rouler Torres comme tout à l'heure le vieux prêtre.

— Tu viens de leur faire découvrir le pot aux roses, commenta Francis. Finie notre histoire du dieu du soleil! »

Le prêtre, débordant de joie, fit signe à ses lanciers. Mais Henry appliqua le canon de son pistolet contre

le ventre du vieux : celui-ci, évoquant certaines légendes où il était question de messages mortels envoyés par une substance mystérieuse appelée « poudre », sourit d'un air conciliant et d'un geste ordonna à ses soldats de reculer.

« Mes lumières se refusent à déchiffrer cette énigme, dit-il en montrant aux gens de sa tribu le pistolet d'Henry. En dernier ressort, je vais faire appel à la dame des Rêves. Qu'on aille lui annoncer que des habitants du ciel, et peut-être du soleil, sont tombés au milieu de nous. Seule la sagesse de ses rêves pourra nous révéler ce qui nous échappe, et que moi-même je ne comprends point. »

## CHAPITRE XVIII

Escortés par les lanciers, Léoncia, les deux Morgan et Torres traversèrent des champs et des pâturages où paissaient des vaches d'une race si minuscule que les plus grosses atteignaient à peine la taille de jeunes veaux.

Ils débouchèrent bientôt devant un lac, dont la beauté arracha un cri d'admiration aux deux hommes et des applaudissements de la part de Léoncia. D'un ovale parfait, ce lac mesurait environ deux kilomètres de long sur un kilomètre de large. Seule une habitation brisait la ligne du rivage sur lequel poussaient des bambous et des roseaux. Les montagnes voisines se reflétaient dans l'onde tranquille avec une netteté si parfaite qu'on discernait difficilement où cessait la réalité du paysage et où commençait l'image.

Quelques minutes après, ils contournaient un angle de la falaise. Appuyé sur celle-ci et s'avancant sur l'eau, ils aperçurent un bungalow au toit bas, construit sur pilotis formés de troncs d'arbre.

Les murs de cette habitation étaient de bambou, et la toiture de chaume. Son seul accès, à moins qu'on ne s'y rendit en barque, était un pont de sept ou huit mètres de long, si étroit que deux personnes ne pou-

vaient y marcher de front. A chaque extrémité deux jeunes hommes de la tribu montaient la garde. Sur un signe du prêtre, ils s'écartèrent pour laisser passer le groupe, et les deux Morgan remarquèrent que les lanciers qui les avaient accompagnés jusque-là demeureraient à l'entrée.

Une fois le pont passé, ils pénétrèrent dans une vaste maison dont l'ameublement un peu primitif était cependant plus confortable qu'on ne s'y serait attendu dans la vallée des Ames errantes. Les nattes recouvrant le sol étaient finement tissées et les stores des fenêtres, tout en bambou, témoignaient d'un prodigieux travail de goût et de patience. Sur le mur, au fond d'une salle, pendait un immense emblème du soleil levant, en or, semblable à celui qui se dressait au-dessus de l'autel de la Longue Maison.

Mais le trait le plus curieux de cette demeure était ses deux uniques habitants. Au-dessous de l'emblème, l'œil découvrait une espèce d'estrade où se dressait un divan ressemblant à un trône. Là, parmi de nombreux coussins, reposait une femme endormie dont la robe, légèrement brillante, était composée d'un tissu inconnu des trois visiteurs. Cette femme était figée dans une immobilité presque absolue : seule sa poitrine se levait et s'abaissait sous l'effet de la respiration. Elle ne semblait point appartenir à la tribu des Ames errantes, car on ne retrouvait chez elle aucune trace du mélange des races espagnole et caraïbe. Son front était orné d'une tiare en or pur, où étincelaient d'énormes pierres précieuses.

Devant elle, sur le sol, étaient placés deux trépieds en or : l'un d'eux supportait un brasier et l'autre une bassine également en or, d'environ deux mètres de diamètre. Entre les trépieds, dans une attitude rappelant celle du sphinx, un énorme chien à la fourrure blanche regardait les intrus avec insistance.

« Ce doit être une grande dame, peut-être une reine, murmura Henry. Qui sait? Peut-être rêve-t-elle de splendeurs royales disparues! »

Le prêtre du soleil le foudroya du regard.

Léoncia retenait son souffle et Torres, tout tremblant, se signa :

« Je n'ai jamais entendu parler de cette femme. C'est une Espagnole, une Espagnole de pure race. Cependant, son sommeil ne me paraît pas naturel. On dirait qu'on la tient ainsi sous l'effet d'un narcotique.

— C'est cela même! s'exclama Francis. Et il chuchota : La dame des Rêves fait des songes d'opium ou de quelque autre drogue! » Puis s'adressant au prêtre en espagnol : « Dis-moi, vénérable vieillard, si nous l'éveillions? Tu ne nous as pas amenés ici simplement pour la voir dormir, n'est-ce pas? »

La dormeuse fit un léger mouvement, comme si le murmure des voix avait troublé son sommeil et pour la première fois le chien tourna la tête vers elle. La femme posa la main sur le cou de la bête. Le prêtre réclama le silence. Les nouveaux venus assistèrent au réveil de l'oracle.

Lentement, la dame se redressa sur ses coussins, donna une caresse au chien qui découvrait dans un ricanement joyeux sa double rangée de redoutables crocs. Sa maîtresse promena ensuite sur les visiteurs son regard magique. Jamais ils n'avaient vu de tels yeux, des yeux bleus aux longs cils noirs dans lesquels on croyait discerner la profondeur de l'infini.

Ils n'accusèrent ni surprise ni curiosité devant les visiteurs; cependant leur éclat trahissait une sensibilité aiguë.

Par-dessus tout, on devinait chez cette femme une grande sagesse, la sagesse des siècles passés.

Lorsqu'elle se mit sur pied, elle se révéla svelte et gracile comme une fée. Pourtant elle n'était pas maigre. Si Henry ou Francis avaient exprimé à haute voix leur impression, ils eussent proclamé qu'ils n'avaient jamais vu de femme si mince et aux formes si rondes.

Le prêtre du soleil se prosterna devant elle, le front appuyé sur la natte d'herbe sèche. Les autres demeurèrent debout, Torres montra par une flexion des genoux qu'il était disposé à imiter le prêtre si ses compagnons avaient manifesté quelque velléité d'en faire autant...

Tout d'abord, la dame n'eut d'yeux que pour Léoncia. Après l'avoir longuement observée, elle lui fit



signe d'approcher. Cet ordre parut quelque peu impératif à Léoncia, qui sentit naître entre elle et cette femme un certain antagonisme. Elle ne remua point, jusqu'au moment où le prêtre la pressa à voix basse d'obéir. Elle avança sans prêter attention au molosse et ne s'arrêta qu'après y avoir été invitée par un signe de tête aussi bref que le premier.

Pendant une interminable minute, les deux femmes s'entre-regardèrent. Avec un sentiment de triomphe, Léoncia vit l'autre baisser enfin les yeux. Mais cette exaltation fut de courte durée; Léoncia vit la Dame observer sa robe avec quelque dédain, étendre sa main blanche et effilée, puis palper le tissu.

« Tu es heureuse, dit la reine en lui faisant signe de rejoindre les autres. Tu es aimée des hommes, un peu trop même, ce me semble. »

Sa voix mélodieuse et grave moulaît les sons en un rythme exquis et rappelait l'appel lointain d'une cloche invitant les fidèles à la prière. Mais Léoncia n'était pas d'humeur à apprécier ces accents merveilleux. La colère lui brûlait les joues et son sang bouillait dans ses veines.

« Je t'ai déjà vue et en mainte occasion, poursuivit la reine.

— Jamais! s'écria Léoncia.

— Ici! continua la reine en désignant la bassine d'or. Je t'ai vue souvent là-dedans. Toi aussi... ajouta-t-elle, s'adressant à Henry. Et toi de même », dit-elle en regardant longuement Francis de ses grands yeux bleus... trop longuement au gré de Léoncia, qui sentait l'aiguillon de la jalousie que seule une femme peut enfoncer dans le cœur d'une autre.

Les yeux de la reine étincelèrent en se posant sur Torres :

« Qui donc es-tu, toi, étranger, si bizarrement accoutré, toi qui portes sur la tête le casque d'un chevalier et aux pieds les sandales d'un esclave?

— Je suis Da Vasco, répondit-il d'un ton énergique.

— Ce nom est depuis longtemps fameux, dit-elle en souriant.

— Je suis l'ancien Da Vasco », poursuivit Torres, imperturbable et s'avançant sans en être prié. — Elle

sourit de nouveau devant son aplomb, mais ne le retint pas. « Je portais ce casque voilà quatre cents ans, quand je conduisais les ancêtres des Ames errantes dans cette vallée. »

La reine, incrédule, demanda :

« Alors, tu naquis il y a quatre cents ans ? »

— Oui..., plutôt non. Je ne suis jamais né : je suis Da Vasco, celui qui existe depuis toujours. Ma demeure est le soleil. »

Les fins sourcils se rapprochèrent en une muette interrogation. D'une boîte en or placée près d'elle à côté du divan, la reine prit une pincée de poudre et ses lèvres s'incurvèrent en un sourire moqueur, tandis qu'elle jetait la poudre sur la bassine du grand trépied. Un nuage de fumée l'enveloppa en un instant et se dissipa.

« Regardez ! » ordonna-t-elle.

Torres s'approcha du grand récipient et se pencha au-dessus. Jamais ses compagnons ne surent ce qu'il y découvrit. Mais la reine avait regardé en même temps que lui et une expression de raillerie et de compassion était apparue sur son beau visage. Torres avait aperçu le berceau d'un nouveau-né dans une chambre à coucher sordide au deuxième étage d'une maison de Bocas del Toro, que ses parents lui avaient laissée en héritage. Dans cette vision magique, Torres lut la confirmation de ce qu'il avait déjà deviné touchant sa propre personne.

« Veux-tu en apprendre davantage ? lui demanda la reine d'un ton narquois. Je viens de te montrer ton entrée en ce bas monde. Tiens-tu à connaître la fin ? »

Trop impressionné par ce qu'il venait de voir, Torres, secoué de frissons, recula.

« Pardonne-moi, belle dame, supplia-t-il. Oublie cette vision comme j'espère l'oublier moi-même. »

La reine dit au prêtre du soleil :

« Tu m'envoies ces captifs pour une raison que je sais déjà, mais je voudrais l'entendre prononcer de ta propre voix. »

— O toi, dame des Rêves ! N'allons-nous pas mettre à mort ces intrus selon l'antique coutume ? Le peuple

doute de mon jugement et demande à connaître ta décision.

— Et tu voudrais les tuer?

— Tel est mon avis. Je souhaite que ta décision vienne le confirmer. »

Elle étudia les visages des quatre prisonniers. Son regard en se posant sur Torres exprima de la pitié; ses sourcils se froncèrent lorsqu'elle dévisagea Léoncia; une expression de doute passa sur ses traits lorsqu'elle observa Henry; quant à Francis, elle ne le quitta pas des yeux pendant une minute entière et, telle fut du moins l'opinion de Léoncia, son visage exprima une tendresse croissante.

« Y a-t-il, parmi vous, quelqu'un de marié? demanda soudain la reine. Non! inutile de répondre, il m'est donné de savoir qu'aucun de vous n'est marié. — Puis se tournant vivement vers Léoncia : Est-ce bien qu'une femme convoite deux époux? »

Henry et Francis ne purent s'empêcher de sourire devant une question aussi saugrenue. Mais Léoncia n'en jugea point ainsi et une rougeur monta à ses joues. Elle sentait qu'elle avait affaire à une femme qu'il ne fallait pas traiter à la légère.

« Non, ce n'est pas bien, répondit Léoncia d'une voix claire et sonore.

— Evidemment, dit la reine. Ce serait une injustice. S'il y avait sur terre un nombre égal d'hommes et de femmes et qu'une femme s'attribuât deux époux, il va de soi qu'elle priverait une autre de mari. »

Elle lança dans la grande bassine d'or une deuxième pincée de poudre : aussitôt un nuage de fumée monta et s'évanouit comme tout à l'heure.

« Prêtre, le Miroir du Monde va nous révéler les dispositions à prendre en ce qui concerne les captifs. »

Au moment où elle se penchait sur la bassine d'or, une nouvelle idée l'en détourna. D'un geste elle invita tout le monde à se rapprocher.

« Regardons tous. Je ne promets pas que la vision sera la même pour chacun de nous. Je ne saurai pas davantage ce que vous aurez vu. Chacun verra pour soi-même et appréciera. Viens aussi, prêtre! »

Le récipient, qui mesurait environ deux mètres

de diamètre, était à moitié plein d'un métal liquide.

La reine lança de la poudre dans la bassine.

« A présent, dit-elle, que chacun voie ce qui l'intéresse! »

Léoncia vit un océan qui la séparait de Francis. Henry assista par les yeux à une cérémonie étrange, qui ressemblait fort à un mariage. La reine se tenait tout près de Francis, qui lui passait un bras autour de la taille. Francis aperçut le visage de Léoncia figé comme dans la mort, un poignard était planté entre les deux yeux, et aucune goutte de sang ne coulait de la blessure. Torres entrevit le commencement de ce qu'il reconnut être sa fin, et se refusa d'en voir davantage. Quant au prêtre du soleil, il eut la vision de son péché secret et du portrait de la femme pour qui il avait trahi la religion du soleil, puis les traits de la jeune vierge de la Longue Maison lui apparurent.

Tous reculèrent d'un commun accord lorsque les visages s'effacèrent. Les yeux flamboyants, Léoncia se tourna comme une tigresse vers la reine et s'écria :

« Votre miroir ment! Votre Miroir du Monde est une sinistre plaisanterie! »

Francis et Henry, encore sous leur profonde émotion, écoutèrent, surpris, l'exclamation de la jeune fille. La reine leur dit d'une voix suave :

« Mon Miroir du Monde n'a jamais menti. J'ignore ce que vous avez entrevu, mais j'affirme que la vérité a été révélée à chacun de vous.

— Vous êtes un monstre! Vous êtes une sorcière doublée d'une trompeuse!

— Toi et moi sommes femmes, réprimanda doucement la reine, et par conséquent incapables de nous juger mutuellement. Que ces hommes décident si je suis une vulgaire trompeuse, ou une femme douée d'un cœur aimant. En attendant, puisque nous ne sommes que de faibles femmes, montrons de l'indulgence l'une pour l'autre.

« ... Maintenant, prêtre, procède au jugement! Tu es plus versé que moi dans la loi ancienne. Tu sais comment je suis venue ici. De mère en fille, la tribu a toujours gardé dans son sein une reine du Mystère, une dame des Rêves. L'heure est venue de songer à

l'avenir. Ces étrangers que voici ne sont pas mariés. Si les générations futures doivent continuer à posséder une reine qui rêvera pour elles, j'épouserai ce jour même un de ces étrangers, celui qui m'est destiné depuis le commencement du monde. S'il refuse de m'épouser, ils mourront tous et leur sang chaud sera offert par toi en sacrifice sur l'autel du soleil. S'il accepte, tous vivront, et le Temps se chargera de notre avenir. »

Le prêtre du soleil, pâle de colère, voulut protester, mais elle lui ordonna :

« Silence, prêtre ! Tu ne gouvernes le peuple que par moi. Une parole de moi à ce peuple... et tu sais ce qu'il t'en coûtera. Cette mort n'a rien d'agréable. »

Elle se tourna vers les trois hommes :

« Lequel d'entre vous me veut pour épouse ? »

Embarrassés et consternés, ils s'entre-regardèrent sans mot dire.

La reine s'adressa ensuite au prêtre.

« Je t'ordonne, ô prêtre, d'emmener ces captifs dans une chambre secrète afin qu'ils désignent celui d'entre eux qui devra m'épouser. »

## CHAPITRE XIX

« Il faut absolument qu'un de vous épouse cette folle ! déclara Léoncia tandis qu'ils s'installaient sur des nattes dans la pièce où le prêtre les avait introduits. Il se conduira non seulement en héros en nous sauvant la vie, mais du même coup il sauvera sa propre existence. Voyons, señor Torres, voici une occasion magnifique de nous montrer votre vaillance.

— Br-r-r ! dit Torres en frémissant. Je n'épouserais pas cette femme pour dix millions de dollars ! Elle en sait trop pour moi. Je ne manque pas de bravoure, mais elle m'effraie au point que je tremble devant elle. Henry et Francis sont infiniment plus courageux que moi. Que l'un des deux se dévoue.

— Je suis fiancé à Léoncia, s'empressa de dire Henry, je ne puis donc épouser la reine. »

Leurs regards se détournèrent vers Francis, mais, sans lui donner le temps d'exprimer son avis, Léoncia intervint.

« Mes amis, jouez franc jeu. La seule manière équitable de régler cette affaire est de tirer au sort. »

Elle enleva trois brins de paille de la natte sur laquelle elle était assise et en coupa une très courte.

« Celui qui amènera la courte paille sera la victime. A vous, señor Torres.

— On sonnera le carillon pour la courte paille », dit Henry en riant.

Torres se signa et tira. La paille était si visiblement longue qu'il exécuta un pas de danse en chantant :

« Pour moi, pas de carillon ! Je suis un heureux garçon ! »

Le suivant était Francis. Il tira également une paille longue. Henry n'avait pas le choix ; la paille fatale restait dans la main de Léoncia. L'air désesparé, il regarda la jeune fille, dont le visage exprimait une profonde pitié. Francis se mit à réfléchir. Si son amour pour Léoncia était grand, plus grande encore était sa loyauté envers Henry. Donnant joyeusement une tape sur l'épaule d'Henry, il s'écria :

« C'est moi qui épouserai la reine. Je suis célibataire, libre comme le vent, et ne crains pas le mariage. »

Henry se sentit soulagé comme si on venait de le délivrer d'une mort imminente. Il serra la main de Francis. Les deux hommes se regardèrent dans les yeux avec honnêteté et franchise, mais aucun ne remarqua la consternation qui se peignit sur les traits de la jeune fille devant ce dénouement inattendu. La dame des Rêves avait raison : Léoncia, en tant que femme, se montrait injuste en accaparant l'amour des deux hommes et en lui refusant le droit d'en aimer un.

Le cours de leurs pensées fut interrompu par l'arrivée soudaine de la petite fille qui entra avec le repas de midi. Torres remarqua immédiatement à son cou un collier de rubis magnifiques.

« La dame des Rêves vient de m'offrir ce présent, dit-elle, toute fière d'arborer ce joyau.

— En a-t-elle d'autres semblables? interrogea Torres.

— Naturellement. Elle m'a montré un plein coffre de pierres précieuses de toutes sortes, encore plus grosses que celles-ci. »

Pendant que les autres mangeaient, Torres fumait nerveusement une cigarette. Il se leva et prétexta une légère indisposition qui lui ôtait tout appétit.

« Ecoutez, dit-il enfin à ses compagnons, je parle mieux l'espagnol que vous deux, et je me flatte de connaître à fond le caractère de la femme espagnole. Pour vous montrer mes bonnes dispositions envers vous, je vais trouver la reine et essayer de la faire renoncer à ce mariage. »

Un des lanciers barrait à Torres l'entrée de la pièce, mais il alla prévenir sa souveraine, et revint en faisant signe à Torres d'entrer. Etendue sur le divan, la reine le pria d'approcher.

« Vous ne mangez pas? » dit-elle d'un ton plein de sollicitude; puis, lorsqu'il se fut plaint de son manque d'appétit, elle ajouta : « Voulez-vous boire? »

Les yeux de Torres étincelèrent. Avant de se lancer dans la nouvelle aventure qu'il avait décidé de mener à bonne fin, il sentait l'impérieux besoin de boire. La reine frappa dans ses mains, et ordonna à une camériste de faire apporter un certain breuvage.

« Cette liqueur date de plusieurs siècles. Da Vasco l'a introduite ici voilà quatre cents ans », dit-elle, comme un homme déposait sur le sol un petit baril en bois, qu'il mit en perce.

Torres s'émerveilla de la douceur extraordinaire de cette boisson. Cependant, l'alcool vieux de quatre siècles ne tarda pas à lui échauffer le sang et à réveiller les larves grouillantes de son cerveau.

La reine le pria de s'asseoir à ses pieds au bord du divan pour mieux l'observer, et lui demanda :

« Tu viens ici sans y être invité; qu'as-tu à me dire? »

— Je suis l'élu, répondit-il, se tordant la moustache et s'efforçant de prendre un air conquérant.

— C'est étrange, dit-elle, je n'ai pas vu ton visage dans le Miroir du Monde. Il doit y avoir erreur.

— En effet, acquiesça-t-il. Ce breuvage magique m'a délié la langue et je vous avoue le désir de mon cœur : je vous aime ! »

De nouveau, elle ordonna à la camériste de remplir de liqueur la tasse de Torres.

« Peut-être va-t-il en résulter une seconde erreur ? dit-elle d'un air espiègle, lorsque l'homme eut vidé sa tasse.

— Non, à présent tout redevient clair. Francis Morgan, qui vous a baisé la main, est l'homme choisi pour devenir votre époux.

— Certes. Et c'est son propre visage que j'ai vu. » Encouragé par ces paroles, Torres poursuivit :

« Je suis son ami, son meilleur ami. Vous qui savez tout, vous n'ignorez sûrement pas la coutume traditionnelle. Il m'envoie, moi, son meilleur ami, me renseigner sur la dot de sa future épouse. Vous savez aussi, sans doute, qu'il compte parmi les hommes les plus riches dans son pays de milliardaires. »

Elle se leva si brusquement que Torres, dans son émotion, recula comme s'il s'était attendu à recevoir un coup de poignard entre les épaules. La reine se dirigea rapidement vers la porte d'une pièce contiguë.

« Viens ! » ordonna-t-elle d'un ton autoritaire.

Du premier coup d'œil, Torres se rendit compte qu'il se trouvait dans une chambre à coucher, mais il n'eut pas le temps de s'attarder aux détails de l'ameublement. Soulevant le couvercle d'un coffre de bois dur, aux charnières de cuivre, la reine pria Torres de regarder à l'intérieur. Il obéit et fut émerveillé. La fillette avait dit vrai : le coffre était rempli d'un nombre incalculable de bijoux et de pierres précieuses : diamants, rubis, émeraudes, saphirs, tous de l'espèce la plus rare et de dimensions impressionnantes.

« Plonges-y ton bras jusqu'à l'épaule, dit-elle, et assure-toi que tu ne rêves pas. Tu pourras ensuite raconter la vérité à ton riche ami qui doit m'épouser. »

Affolé par le feu de l'antique liqueur qui lui brûlait les veines, Torres fit ce qu'on demandait de lui.

« Ces petits morceaux de verre représentent-ils tant



de valeur? A voir tes yeux on dirait que tu contemples des merveilles.

— Je n'aurais jamais cru qu'il existât au monde un tel trésor, avoua-t-il dans son état d'ivresse.

— Ces pierres possèdent donc une valeur inestimable?

— Oui, une valeur inestimable.

— Une valeur au-dessus du courage, de l'amour et de l'honneur?

— Au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. C'est une véritable folie!

— Peut-on se procurer l'amour sincère d'un homme ou d'une femme avec un tel trésor?

— On peut acheter le monde entier.

— Dis-moi. Tu es un homme. Tu as tenu des femmes dans tes bras : ces pierreries achèteraient-elles le cœur d'une femme?

— Depuis le commencement des siècles, la femme a été achetée avec des bijoux et elle s'est vendue pour s'en procurer.

— Ce trésor m'assurerait-il le cœur de ton bon ami, Francis? »

Pour la première fois Torres la regarda en face, les yeux chavirant sous l'effet de la liqueur et du trésor déployé devant lui. Il approuva d'un signe de tête.

« Ainsi, tout le monde apprécie leur valeur?

— Certes! »

Elle se mit à rire et, se penchant, ramassa au hasard une poignée de ces jolies pierres.

« Viens, je vais te montrer ce qu'elles représentent à mes yeux. »

Elle traversa la chambre et le conduisit sur un balcon qui sur trois côtés surplombait un bassin carré, limité sur le quatrième côté par une falaise abrupte. Au pied du rocher, l'eau produisait un bouillonnement, à l'endroit où s'écoulaient les eaux du lac.

La reine lança la poignée des pierres précieuses au sein du tourbillon.

« Tiens, voilà le cas que j'en fais! » dit-elle.

Torres demeura stupéfait devant une telle extravagance.

« Elles ne reviendront jamais. Rien ne réparait de ce que l'on jette dans ce tourbillon. Regarde! »

Elle laissa tomber une poignée de fleurs qui, après avoir décrit plusieurs courbes rapides, se trouvèrent entraînées et englouties au centre.

« Si rien ne revient, où vont donc toutes ces choses? » demanda Torres.

La reine haussa les épaules, mais Torres devina qu'elle connaissait le secret des eaux.

« Plus d'un homme a suivi ce chemin, dit-elle d'un air rêveur. Aucun d'eux n'est jamais revenu. Ma mère s'en est allée par là, après sa mort. Je n'étais alors qu'une enfant. — Elle se leva. — Va dire maintenant à ton maître... ton ami, veux-je dire, ce dont tu as été témoin. Dis-lui ce que j'apporterai en dot; et si la possession de ces morceaux de verre le rend aussi cupide que toi, je suis tranquille, il ne tardera pas à venir me serrer dans ses bras. Je l'attends ici. »

Torres rentra dans la chambre à coucher, se détourna pour jeter un coup d'œil vers la reine et la vit prostrée sur le balcon, la tête dans la main, perdue dans la contemplation du tourbillon. Vivement, il alla au coffret, souleva le couvercle, et prit une poignée de pierreries qu'il fourra dans sa poche. Avant qu'il eût pu répéter l'opération, il entendit un rire moqueur fuser derrière lui. Se retournant, il se trouva face à face avec la reine.

La peur et la colère s'emparèrent de lui au point qu'il s'élança vers la femme et la poursuivit jusque sur le balcon, mais au moment où il allait porter la main sur elle, elle le menaça de son poignard.

« Voleur! dit-elle d'une voix calme. Homme vil et méprisable! Dans cette vallée, tous les voleurs reçoivent un châtement suprême. Je vais appeler mes lanciers pour qu'ils te précipitent dans les remous. »

Le danger inspira une idée astucieuse à Torres. Regardant avec effroi l'eau qui menaçait de l'engloutir, il poussa un cri de terreur comme s'il venait d'apercevoir quelque chose de surnaturel, et il s'agenouilla, enfouissant sa face dans ses mains en un simulacre d'horreur. La reine détourna la tête pour se rendre

compte de ce qui se passait. C'est le moment qu'il attendait. Tel un tigre, il bondit sur elle, lui saisit le poignet et lui enleva le poignard.

Tremblant encore d'émotion, il s'épongea le visage, tandis que la reine le regardait sans témoigner la moindre frayeur.

« Tu es une méchante femme, rugit-il, une sorcière qui pactise avec les puissances des ténèbres et les démons. Cependant tu es une femme, née de la femme, et par conséquent mortelle. La faiblesse de la créature mortelle, tu la possèdes également. Je te donne donc choix : ou tu seras précipitée dans le tourbillon ou...

— Ou quoi?

— Ou... » Il fit une pause pour humecter ses lèvres sèches, puis déclara : « Non ! Par la mère de Dieu, je n'ai pas peur. Ou tu m'épouseras aujourd'hui même.

— Tu m'épouserais seule... ou avec le trésor?

— Avec le trésor ! avoua-t-il effrontément.

— Il est pourtant écrit au Livre de la Vie que j'épouserai Francis.

— En ce cas, nous allons récrire cette page du Livre de la Vie.

— C'est impossible.

— Choisis : ou bien je te lancerai dans le tourbillon, comme tu y as jeté ces fleurs tout à l'heure. »

En ce moment, Torres faisait figure d'homme intrépide... la liqueur qui brûlait dans ses veines et dans son cerveau lui donnait de la hardiesse, et de surcroît il se sentait maître de la situation.

Pendant, la femme émit un sifflement comme pour appeler quelqu'un. Il l'observa d'un air soupçonneux, puis jeta un coup d'œil vers la chambre à coucher et ensuite reporta son regard sur la reine.

Telle une ombre, le grand chien blanc venait de se faufiler par la porte entrouverte. Torres, effrayé, eut un mouvement de recul. Mais son pied ne rencontra que le vide, le poids de son corps l'emporta et il tomba à l'eau. Au moment où il poussait un cri de désespoir, il vit en l'air le chien qui sautait après lui.

Bien qu'excellent nageur, Torres fut emporté comme un fétu par la violence du courant ; et la dame des

Rêves, debout sur le balcon, vit disparaître l'homme, poursuivi par le chien, dans le cœur du tourbillon liquide d'où personne ne revient.

## CHAPITRE XX

Pendant un long moment, la dame des Rêves contempla le remous. Puis elle se redressa en soupirant : « Mon pauvre chien ! » Pour elle la fin de Torres ne signifiait pas grand'chose. Habitée dès l'enfance à exercer un pouvoir suprême sur la vie et la mort de ses sujets sauvages et dégénérés, la vie n'offrait à ses yeux aucun caractère sacré. Torres n'avait été pour elle qu'un épisode désagréable, mais vite achevé. Quant au chien, elle déplorait sincèrement sa perte.

Frappant dans ses mains pour appeler une camériste, elle entra dans la chambre et s'assura que le couvercle du coffret de bijoux était resté ouvert. Elle donna ses ordres à la femme et retourna sur le balcon, d'où elle voyait ce qui se passait à l'intérieur de la pièce sans se montrer elle-même.

Quelques minutes plus tard, Francis, guidé par la servante, entra dans la chambre à coucher et y demeura seul. Il était de mauvaise humeur. Si noble que fût son renoncement à Léoncia, il n'en tirait aucun plaisir, pas plus qu'il ne se réjouissait à l'idée d'épouser l'étrange femme qui régnait sur les Ames errantes. Toutefois, à l'encontre de Torres, elle ne lui inspirait ni crainte ni antipathie, mais plutôt une sorte de pitié. Malgré lui, il se laissait émouvoir par la tragédie de cette femme parvenue à l'apogée de sa beauté et qui désespérait de trouver l'amour et un compagnon, en dépit de ses manières hautaines et dominatrices.

Un coup d'œil lui apprit la destination de la pièce et il se demanda si on le considérait déjà comme le mari, sans discussion ni cérémonie préalable. En son état d'esprit, c'est à peine s'il remarqua le coffret. La reine l'observait. Au bout de quelques minutes, il alla vers le coffret, prit une poignée de pierres précieuses

et les laissa retomber une à une avec indifférence, comme s'il s'était agi d'une poignée de billes. Il retourna vers le divan, puis examina les peaux de léopard qui le recouvraient. Sans prêter d'autre attention au coffret, il s'assit au pied du divan.

La reine, toute joyeuse, ne put poursuivre davantage son espionnage. Entrant dans la chambre, elle souhaita la bienvenue à Francis.

« Torres était-il un menteur ?

— Pourquoi... *était* ? interrogea Francis.

— Parce qu'il n'est plus. Plus du tout, se hâta-t-elle d'ajouter, voyant que Francis commençait de s'intéresser à la fin de Torres. Il est parti à jamais. Mais il avait l'habitude de mentir, n'est-ce pas ?

— C'était un fieffé menteur, je te l'accorde. Mais que t'a-t-il dit ?

— Qu'on l'avait désigné pour mon époux.

— Mensonge !

— Ensuite il a dit que tu étais l'élu..., autre mensonge sans doute. »

Francis hocha la tête.

Le cri de joie que fit entendre la reine émut à tel point Francis qu'il eut presque envie de la prendre entre ses bras.

« Si tu veux, je deviendrai ton mari. Quand aura lieu notre mariage ? »

Le visage de cette femme rayonnait d'une telle allégresse que Francis se jura de ne rien faire qui pût ternir sa beauté par la souffrance. En cet instant, il ne vit plus en elle qu'une femme naïve et solitaire, débordante d'affection, mais totalement ignorante des choses de l'amour.

« Je vais te révéler une autre imposture de Torres. Ne m'a-t-il pas dit que tu étais très riche et qu'avant de me prendre pour épouse tu désirais connaître le chiffre de ma fortune ? Il venait de ta part se renseigner. Je me doutais qu'il ne disait pas la vérité. Tu ne m'épouses pas... pour cela, n'est-ce pas ? » et d'un geste méprisant elle désigna le coffret.

Francis secoua négativement la tête.

« Tu m'épouses pour moi-même, s'empressa-t-elle d'ajouter d'un air triomphant.

— Pour toi-même. » Francis ne put éviter ce pieux mensonge.

Une femme entra, suivie d'un lancier, et Francis éprouva quelque peine à saisir la conversation entre ces personnages et la reine, en un espagnol archaïque. La reine lui expliqua :

« Nous allons nous rendre maintenant à la Longue Maison pour célébrer notre union. Le prêtre du soleil se montre furieux, je ne sais pourquoi, à moins que ce ne soit parce qu'on l'a frustré du plaisir de t'immoler en sacrifice. On me dit qu'il essaie de fomenter une révolte contre nous. — Elle serra les poings, son visage se durcit et ses yeux flamboyèrent de colère. — Il nous unira malgré lui, selon les rites anciens, à l'autel du soleil. »

« Il n'est pas trop tard, Francis, pour changer d'avis, insistait Henry. C'est injuste. N'est-ce pas moi qui ai tiré la courte paille? Qu'en dites-vous, Léoncia? »

Léoncia ne pouvait répondre. Ils s'étaient réunis en face de l'autel du soleil, au premier rang des Ames errantes. A l'intérieur de la Longue Maison, la reine et le prêtre tenaient conciliabule.

« Vous voudriez voir Henry épouser cette femme, Léoncia? interrogea Francis.

— Non, pas plus que vous, certainement, répliqua la jeune fille. Torres est le seul que je lui aurais volontiers offert comme époux.

— On dirait que vous êtes jalouse, commenta Henry. Toujours est-il que Francis n'a pas l'air très fâché de son sort.

— Cette femme n'est pas si mauvaise qu'on le croirait, répliqua Francis. Puisque tu insistes, Henry, sache que, même si tu le lui proposais, elle ne t'épouserait pas.

— Oh! Tu t'avances beaucoup, mon cher!

— Eh bien, demande-le-lui. La voici justement. Vois son regard : il n'annonce rien de bon. Le prêtre est sombre comme des nuées chargées d'orage. Tant pis : risque-toi. »

Henry se fraya aussitôt un chemin vers la reine, se plaça entre elle et le prêtre et s'exprima en toute

franchise. La reine sembla prêter une oreille attentive, puis elle éclata de rire en regardant Léoncia.

Après avoir repoussé l'offre d'Henry, la reine s'avança vers Léoncia et Francis, le prêtre sur ses talons. Henry les suivait d'un pas lent, essayant de cacher sa joie d'être éconduit.

La reine s'adressa directement à Léoncia :

« Hein ! Que dis-tu de cela ? Henry vient de me faire une demande en mariage, la quatrième que je reçois dans cette même journée. Ne suis-je pas aimée des hommes ? As-tu jamais eu quatre amoureux, qui tous désiraient t'épouser en même temps ?

— Quatre ! » s'exclama Francis.

La reine le considéra avec tendresse.

« Toi et Henry, à qui je viens de me refuser. Auparavant, cet insolent Torres ; et, voilà un instant, dans la Longue Maison, le prêtre en personne. — La colère lui brûlait les yeux et les joues à ce souvenir. — Ce prêtre renégat, cette moitié d'homme, prétendre m'épouser ! Pour arriver à ses fins, n'a-t-il pas osé me défendre de m'unir à Francis ! »

D'un geste, elle appela ses lanciers, en désigna deux du regard qui vinrent se placer à droite et à gauche du prêtre pour l'encadrer. A cette vue, des murmures s'élevèrent dans la foule.

« Obéis, prêtre ! ordonna la reine. Sinon tu recevras ton châtiment. »

Le vieillard se retourna comme pour en appeler aux gens de la tribu, mais les lances pointées contre sa poitrine arrêtaient net les paroles qui tremblaient sur ses lèvres. Il s'inclina devant l'inévitable, se dirigea vers l'autel, et s'adressa en ces termes aux Ames errantes :

« Je suis le prêtre du soleil, commença-t-il. Cette femme, la dame des Rêves, m'oblige à l'unir à cet étranger, un intrus dont le sang aurait dû être versé sur notre autel. Mes vœux sont sacrés. Je ne saurais les trahir. Au nom du dieu du soleil, je refuse d'accomplir cette cérémonie...

— Alors tu périras à l'instant même », lui dit la reine.

Elle ordonna aux lanciers les plus proches de lever

vers lui leurs armes, et aux autres hommes armés de contenir la foule sur le point de se révolter.

Un silence suivit, lourd de menaces. Pendant près d'une minute, on n'entendit pas un mot. Tous se tenaient immobiles comme des statues, et tous observaient le prêtre contre la poitrine de qui les lances s'appuyaient.

Il finit par céder. Il tourna lentement son dos aux lances menaçantes, s'agenouilla et dans son espagnol archaïque offrit des invocations au soleil. Faisant demi-tour, il pria d'un geste la reine et Francis de s'agenouiller. En touchant leurs mains du bout de ses doigts, il ne put réprimer un froncement de sourcils.

Sur un signe de lui, le couple se releva, puis le prêtre brisa en deux un petit gâteau de maïs et entendit un morceau à chacun.

« C'est l'Eucharistie, murmura Henry à Léoncia.

— La religion catholique et romaine introduite par Da Vasco s'est déformée jusque dans leurs cérémonies nuptiales », répondit la jeune fille. Cependant, à la vue de Francis uni à la reine et à jamais perdu pour elle, elle s'efforçait de conserver son sang-froid.

Le prêtre prit une dague minuscule et une petite coupe en or qu'il remit à la reine. Elle dit quelques mots à Francis, qui releva sa manche et lui présenta son bras nu. Soudain, elle se ravisa : avant d'enfoncer la pointe dans la peau de Francis, elle la porta au bout de sa langue.

Ayant décelé le goût du poison, elle jeta au loin la lame. Furieuse, elle allait s'élançer sur le prêtre et commander à ses hommes de le mettre à mort, mais elle se ressaisit. Elle tira des plis de sa robe une autre dague, pratiqua une légère incision sur le bras de Francis, puis recueillit les gouttes de sang dans la coupe d'or. Francis répéta ce rite sur le bras de la souveraine; ensuite le prêtre prit la coupe et offrit le sang mêlé des deux nouveaux époux sur l'autel du soleil, puis il se tourna vers l'assistance et proclama solennellement que le couple était uni par les liens sacrés du mariage.

Toute radieuse, la reine tendit les bras à Francis,



qui la pressa contre lui et lui baisa les lèvres. Léoncia, le cœur défaillant, dut s'appuyer contre Henry pour garder son équilibre. Francis se rendit compte de sa souffrance, mais quand la reine, les yeux étincelants de triomphe, passa devant elle, la fière Léoncia affectait une dédaigneuse indifférence.

## CHAPITRE XXI

Deux pensées se présentèrent à l'esprit de Torres au moment où il fut aspiré par le tourbillon : l'une concernant le gros chien blanc qui avait sauté derrière lui, et la seconde, le Miroir du Monde. Il paraissait certain que sa dernière heure avait sonné ; cependant le rapide coup d'œil qu'il avait jeté sur ce miroir ne lui avait rien annoncé de semblable.

Lorsqu'il se sentit englouti dans les ténèbres humides, Torres redouta d'avoir le crâne fracassé contre les parois rocheuses du passage le long duquel il était emporté. Par bonheur pour lui, les caprices du courant n'envoyèrent point frapper une partie de son anatomie contre la pierre.

Une minute s'était à peine écoulée qu'il entra dans un courant moins rapide. Sa tête émergea de l'eau et il respira longuement un air frais. Au lieu de nager, il se contenta de flotter sur l'eau, tout en songeant à ce qu'était devenu le chien et à ce qui pouvait advenir de lui-même par la suite.

Bientôt il aperçut devant lui une faible clarté : c'était la lumière du jour. Il détourna la tête et aussitôt se mit à nager de toutes ses forces. Le molosse venait de reparaitre sur la surface liquide et ses crocs étincelaient à la lueur croissante. Torres remarqua une rive en pente et sortit de l'eau. Sa première pensée fut de s'assurer si les pierres précieuses dérobées à la reine se trouvaient toujours dans sa poche. Un aboiement féroce, qui éclata comme un coup de tonnerre sous la voûte du souterrain, lui rappela la présence

de son poursuivant. Au lieu de palper les gemmes, il tira la dague qu'il conservait encore.

Essaierait-il de tuer cette brute avant de la laisser atterrir? Ou monterait-il sur les rochers vers l'endroit d'où venait la lumière, avec l'espoir que le courant emporterait le chien plus loin? Décidé à suivre cette dernière solution, il longea un étroit rebord, mais le chien grimpa à sa suite d'un pas très sûr et le rattrapa. Torres, effrayé, se retourna et brandit sa dague devant l'animal qu'il croyait prêt à sauter sur lui.

Mais le chien s'assit sur son train de derrière et, la gueule ouverte en un rictus qui ressemblait à un rire, tendit sa patte en signe d'amitié. Torres la prit dans sa main et la secoua. Soulagé de toute crainte, il éclata de rire comme un fou.

Pendant ce temps, dans la demeure lacustre de la reine, les événements se succédaient avec une égale rapidité. Revenus de la cérémonie nuptiale, les invités se préparaient à festoyer, quand une flèche traversa un interstice de la paroi de bambou, passa comme un éclair entre la reine et Francis et alla s'enfoncer dans le mur opposé, où son extrémité empennée se mit à vibrer par suite de l'arrêt trop brusque de sa course.

Henry et Francis se précipitèrent vers la fenêtre et comprirent aussitôt la gravité de la situation. Sous leurs yeux, un garde de la reine qui surveillait le pont étroit tombait dans l'eau avec, dans le dos, une flèche semblable à celle de la salle du festin. Au delà du pont, conduits par leur prêtre et suivis de leurs femmes et de leurs enfants, tous les membres de la tribu des Ames errantes fendaient l'air de leurs flèches.

Un lancier entra en flageolant, les yeux à demi vitreux et les lèvres balbutiant un message inarticulé; avant qu'il eût pu se faire comprendre, il tombait mort, le dos hérissé de dards, tel un porc-épic. Henry se précipita vers la porte qui donnait sur le pont et en défendit l'entrée à l'aide de son revolver. Les gens de la tribu, incapables d'avancer de front, dégringolaient un à un sous ses coups de feu.

Le siège de la fragile maison fut l'affaire de quelques instants. Bien que Francis, protégé par le revolver d'Henry, détruisît le pont, les assiégés ne purent éteindre l'incendie allumé en vingt endroits par les flèches enflammées que, sous les ordres du prêtre du soleil, les Ames errantes avaient lancées sur la toiture de chaume.

« Il n'existe qu'un moyen de fuir, déclara la reine pantelante. — Elle désigna du doigt le tourbillon. — Il conduit au monde extérieur, mais personne n'en revient. Torres excepté, je n'ai jamais vu d'êtres vivants plonger dans ce gouffre, mais seulement des morts. Cependant Torres ne reparait point. »

Devant cette horrible perspective, Henry serra Léoncia contre lui, et demanda :

« N'existe-t-il pas d'autre issue ? »

La reine hocha la tête. Déjà, des pans de toiture en flammes se détachaient et tombaient à leurs pieds et autour d'eux retentissaient les cris de meurtre poussés par les Ames errantes. La reine entraîna brusquement Francis dans sa chambre à coucher. Elle ferma hermétiquement le coffret de pierres précieuses, écarta du pied la natte du plancher et souleva une trappe qui s'ouvrait juste au-dessus de l'eau. Suivant ses indications, Francis tira le lourd coffret jusqu'à cette ouverture et l'y laissa tomber.

« Le prêtre lui-même ignore cette cachette », murmura-t-elle.

Puis elle reprit la main du jeune homme et ils rejoignirent les autres sur la plate-forme.

« Il est temps de partir, annonça la reine. Prends-moi dans tes bras, Francis, mon cher mari, et élance-toi avec moi, nous leur montrerons le chemin. »

Au moment où le toit s'écroulait sous la violence de l'incendie, Henry saisit Léoncia et sauta dans le tourbillon où Francis et la reine avaient disparu.

A l'instar de Torres, les quatre fugitifs franchirent indemnes le fleuve souterrain et débouchèrent à l'endroit où l'immense toile d'araignée tendait ses fils sur l'ouverture donnant accès à la lumière du jour. Léoncia étant bonne nageuse facilita la tâche d'Henry; cependant la reine s'efforça de flotter afin d'entraver

le moins possible les mouvements de Francis. Sortis de l'eau, tous quatre se reposèrent, et les deux femmes tordirent leurs cheveux tout mouillés.

« A-t-on jamais vu une pareille toile d'araignée ! s'exclama Léoncia au bout d'un moment.

— J'aimerais bien voir le monstre qui l'a tissée, déclara Henry.

— Heureusement, nous ne devons pas prendre ce chemin », dit la reine.

Ses trois compagnons lui lancèrent des regards interrogateurs. Elle leur indiqua le torrent qui s'engouffrait sous le rocher.

« Voilà le vrai chemin. Je le connais pour l'avoir souvent contemplé dans mon Miroir du Monde. Lorsque ma mère mourut et fut précipitée dans le tourbillon, je l'ai vue disparaître et j'ai suivi son corps dans mon miroir ; je l'ai vue passer sous cette montagne.

— Mais elle était morte, intervint Léoncia.

— Un de mes gardes, continua la reine, qui avait osé lever les yeux sur moi, y fut jeté vivant. Dans mon miroir je l'ai vu arriver à cet endroit, sortir de l'eau, ramper sous la toile d'araignée et reculer pour sauter dans le torrent.

— Encore un mort ! commenta Henry.

— Nullement. Pendant un moment tout demeura plongé dans les ténèbres. Je ne distinguai plus rien, mais bientôt il émergea en plein soleil, au milieu d'un large fleuve, puis gagna la rive et disparut entre de grands arbres, comme il n'en pousse pas dans la vallée des Ames errantes. »

La reine et Francis ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi avant de se jeter dans le tourbillon.

« Cette femme m'est odieuse. Je l'ai détestée dès le début ! » s'écria Léoncia hors d'elle-même, puis elle ajouta, après une pause : « Mais il vaut mieux les suivre. »

Et Henry, très ému, la prit dans ses bras et sauta avec elle dans le tourbillon.

Sur la rive du Gualaca deux jeunes Indiennes étaient assises en train de pêcher. A quelque distance en

amont se dressait l'un des contreforts des hautes montagnes voisines. Le fleuve roulait ses eaux brunes et juste au-dessous des deux femmes se produisait un léger tournoiement. Ce jour-là, leur pêche était infructueuse, elles commençaient de s'impatienter. Une d'elles, Nicoya, se mit à bâiller, mangea une banane, bâilla une deuxième fois et demeura avec la peau du fruit dans la main.

« Concordia, dit-elle à sa compagne, bien que nous nous soyons tenues très tranquilles, nous n'avons rien pris. Si, pour changer de tactique, nous faisons un peu de bruit! On dit que ce qui monte en l'air doit fatalement retomber : pourquoi quelque chose ne remonterait-il pas une fois tombé? Essayons un peu! »

Elle lança dans le fleuve la peau de banane et considéra l'endroit où elle avait touché l'eau.

« Si quelque chose doit sortir, espérons que ce sera de belle taille », murmura Concordia.

Sous leurs regards étonnés, surgit un énorme chien blanc. Elles lâchèrent leurs lignes, se précipitèrent, effrayées, dans les bras l'une de l'autre, et virent le gros animal gagner la rive, remonter à terre, s'ébrouer, puis s'enfuir parmi les arbres.

Nicoya et Concordia éclatèrent de rire.

« Essaie une autre fois, suggéra Concordia.

— Non, c'est ton tour. Voyons ce que tu vas nous ramener. »

Incrédule, Concordia lança une motte de terre. Presque aussitôt apparut à fleur d'eau une tête coiffée d'un casque. Se blottissant l'une contre l'autre, les deux Indiennes regardèrent l'homme au casque gagner la rive à l'endroit où avait atterri le chien, puis disparaître dans la forêt.

Le soleil de l'après-midi était descendu à l'horizon avant que les jeunes filles se décidassent à évoquer encore la magie des eaux. Après une longue discussion, elles lancèrent enfin des mottes de terre dans le fleuve. Il en émergea un homme et une femme : Francis et la reine, suivis bientôt d'Henry accompagné de Léoncia, qui gagnèrent la rive et, comme Torres et le chiens, se réfugièrent dans la forêt voisine.

Les deux Indiennes s'attardèrent un long moment

au bord de l'eau. Dissimulées sous les buissons, elles scrutèrent la surface liquide jusqu'à la tombée de la nuit. Ensuite elles reprirent la piste de leur village, à pas lents et silencieusement, hantées par la pensée qu'elles étaient des créatures privilégiées, bénies des dieux.

## CHAPITRE XXII

Torres n'atteignit San-Antonio que le lendemain de son évasion du fleuve souterrain. Il y arriva à pied, fatigué et sale; un petit Indien marchait sur ses talons portant le casque de Da Vasco, que Torres voulait montrer au jefe politico et au juge comme témoignage de l'étrange aventure qu'il mourait d'envie de raconter.

Dans la rue principale, il rencontra tout d'abord le jefe qui, à sa vue, manifesta une grande surprise :

« Est-ce bien vous, señor Torres? s'exclama-t-il avant de lui tendre la main. Je vous croyais mort! Ce gredin de José Mancheno est venu nous assurer que vous étiez enterré au cœur de la montagne des Mayas.

— C'est un imbécile. Apprenez que je suis sans doute l'homme le plus riche du Panama, répliqua Torres d'un ton grandiloquent. Tels les braves conquistadores de l'ancien temps, j'ai bravé les dangers les plus terribles et pénétré jusqu'au trésor. Je l'ai vu. Bien mieux... »

Torres plongea la main dans la poche de son pantalon. Il allait la retirer pleine de pierres précieuses dérobées à la dame des Rêves, mais il s'abstint devant le trop grand nombre de curieux qui l'entouraient.

« J'ai pas mal de choses à vous apprendre, annonça-t-il au jefe, mais il serait trop long de vous les raconter en détail maintenant. Mes aventures sont incroyables. J'ai vécu parmi les morts. J'ai failli périr au sein des eaux. J'ai traversé des montagnes et monté sur les sommets, j'ai mangé en la compagnie des Ames errantes et lu dans le Miroir du Monde. Je...

— N'auriez-vous pas bu de la pulque? demanda le jefe, incrédule.

— Je n'ai bu que de l'eau depuis mon départ de San-Antonio. Mais je vais à présent retourner chez moi et satisfaire ma soif; après quoi je prendrai un bain pour me débarrasser de cette poussière et m'habillerai de façon présentable. »

Mais il fut interpellé en chemin par un gamin dépeigné, qui courut vers lui et lui tendit une enveloppe. Ce message, transmis par la télégraphie sans fil du bureau du gouverneur local, devait émaner de Regan.

*Vous félicitons. Indispensable reteniez notre homme loin de New-York trois semaines encore. Cinquante mille dollars si vous réussissez.*

Empruntant un crayon au gamin, Torres griffonna la réponse sur le dos de l'enveloppe.

*Envoyez argent. Homme perdu dans les montagnes, ne reviendra jamais.*

Deux autres circonstances retardèrent encore Torres. Comme il pénétrait dans la bijouterie du vieux Rodriguez Fernandez, il se trouva nez à nez avec le vieux prêtre Maya. Il recula comme devant un spectre, car il était certain que le vieillard s'était noyé dans la chambre des dieux.

« Retire-toi, s'écria-t-il. Loin de moi, insupportable vieillard! Tu es un fantôme. Ton cadavre gît là-bas, dans la montagne. »

Mais le fantôme lui saisit les mains et les lui serra si violemment que Torres ne douta plus de sa présence corporelle.

« De l'argent, balbutia le vieux. Donne-moi de l'argent. Je te le rendrai. Je connais les secrets du trésor. Mon fils est perdu dans la montagne avec les Morgan. Aide-moi à retrouver mon fils et le trésor t'appartiendra. Mais il nous faut des hommes et une énorme quantité de cette merveilleuse poudre des blancs pour ouvrir un trou dans la montagne et permettre à l'eau de s'écouler. Mon fils n'est pas noyé, mais il est prisonnier dans la salle des dieux Tchia et Hatzl. La

valeur de leurs yeux suffirait amplement à te rembourser. »

Mais Alvarez Torres était incapable de se séparer de la moindre parcelle de sa fortune, même devant la nécessité.

« De l'argent! s'écria-t-il repoussant durement le vieux prêtre et ouvrant la porte de la bijouterie, c'est moi qui en ai besoin. Je ne possède pas un centime. De plus, c'est toi qui as conduit ton fils à la montagne des Mayas. Que sa mort retombe sur toi-même! »

De nouveau, le vieux le saisit par le bras et lui renouvela sa requête. Torres, exacerbé, le repoussa si brusquement que le vieillard trébucha sur ses jambes et roula à terre.

Torres entra dans la bijouterie, une boutique d'aspect sordide et sale, contenant tout juste une petite vitrine posée sur le comptoir. Les lézards et les cancrelats rampaient le long des murs. Les araignées tissaient leurs toiles dans tous les coins et recoins et Torres vit, traversant le plafond, un mille-pattes de vingt centimètres de long. Il se rangeait de côté pour éviter que l'insecte ne lui tombât sur le crâne lorsque parut Fernandez, vrai personnage de Shylock du temps d'Elizabeth, peut-être même plus répugnant.

Le bijoutier salua très bas Torres en le voyant tirer de sa poche, au hasard, une douzaine des pierres précieuses volées, choisir parmi les plus petites, et, sans mot dire, remettre le reste dans sa poche.

« Dois-je comprendre que l'honorable señor Torres désire connaître mon opinion sur la valeur de cette pierre? » demanda le bijoutier.

Torres répondit par un signe de tête.

« C'est une pierre naturelle. Comme vous pouvez le constater, elle n'est point parfaite, et elle perdra beaucoup à la taille.

— Combien? demanda Torres avec impatience.

— Je suis un pauvre négociant, réitéra Fernandez.

— Je ne vous demande pas de l'acheter. Mais puisque vous le prenez ainsi, combien en donneriez-vous?

— Comme je viens de vous le dire, honorable señor, je ne suis qu'un pauvre homme. Certains jours



je ne possède même pas le nécessaire pour vivre. Je ne puis me permettre le luxe d'acquérir de si jolis bijoux...

— A moins de les revendre avec bénéfice?

— Si j'étais sûr d'en tirer profit, je l'achèterais volontiers; mais je ne pourrais la payer cher. — Il prit la pierre et la considéra longuement. — J'en donnerais... j'en donnerais...

— Au nom de Dieu! s'écria Torres, dis-moi ce que tu en donnerais, vieil imbécile!

— Cinq cents dollars... mais je n'en tirerai sûrement aucun bénéfice.

— En or?

— Mexicain, fut la réponse: ce qui diminuait l'offre de moitié. Toutes nos transactions s'effectuent en cette monnaie-là. »

Malgré sa joie devant un tel prix pour une si petite pierre, Torres feignit l'impatience et avança la main pour reprendre son bien. Mais le vieillard repoussa son geste; il ne voulait point manquer une bonne affaire.

« Nous sommes de très vieux amis. Songez que je vous connais depuis votre arrivée de Bocas del Toros, alors que vous étiez tout enfant. En souvenir de notre ancienne amitié, nous traiterons cette affaire en dollars-or.

— Soit, dit Torres d'un air détaché en ramassant la pierre. Ce bijou appartient à l'un de mes amis. Il désire emprunter de l'argent dessus; grâce à votre renseignement, je pourrai lui avancer cinq cents dollars-or. A notre prochaine rencontre, je vous inviterai à boire un excellent verre de pulque. Au revoir. »

Torres quitta la boutique sans dissimuler son mépris pour le bijoutier dont il venait de se gausser: il se réjouissait à la pensée que Fernandez, ce vieux renard espagnol, avait estimé la pierre à la moitié de sa valeur.

Pendant ce temps, Léoncia, la reine et les deux Morgan avaient descendu le fleuve Gualaca en pirogue. Mais avant leur arrivée à l'hacienda des Solano, un incident s'était produit. Accompagné d'une vieille

femme décrépite, au visage décharné, la tête et les épaules couvertes d'un châle noir, un étrange visiteur gravissait le sentier sinueux conduisant à l'ancienne demeure espagnole.

C'était un Chinois d'âge moyen, dont la face de pleine lune reflétait un naturel bienveillant, apanage ordinaire des gens gras. Il s'appelait Yi-Poon, autrement dit Chou à la crème; ses manières étaient suaves et onctueuses comme son nom. Il témoignait envers la vieille femme qui chancelait à ses côtés une attention et une sollicitude continuelles. Il la soutenait et, lorsqu'il la voyait sur le point de défaillir, il s'arrêtait pour lui donner le temps de respirer et reprendre des forces. A trois reprises, en montant vers la maison, il lui offrit une gorgée d'eau-de-vie qu'il portait dans un flacon de poche.

Après l'avoir fait asseoir dans un coin ombreux de la véranda, Yi-Poon frappa résolument à la porte principale. Pour les Chinois du commun, l'escalier de service est tout indiqué, mais Yi-Poon savait par expérience qu'en certaines occasions il fallait choisir la grande porte.

La servante indienne qui vint lui ouvrir transmit son message au maître de la maison, Enrico Solano. Le vieillard était assis dans le salon au milieu de ses enfants. Tous demeuraient inconsolables de la disparition de Léoncia. Ricardo leur avait, en effet, appris que la jeune fille était à jamais perdue dans la montagne des Mayas. Le maître fit répondre qu'étant souffrant il ne voulait recevoir personne.

« Sachez que je ne suis pas un coolie, observa Yi-Poon dans le dessein d'en imposer à la jeune domestique. Je suis un Chinois instruit. J'ai fait toutes mes études, je parle et écris l'espagnol, de même que l'anglais. Tenez... sur ce papier je vais écrire en espagnol au señor Solano. Je lui dis que je viens de Colon pour le voir afin de traiter avec lui une affaire importante. »

Et il remit à l'Indienne le billet suivant :

*Je possède un grand secret concernant la señorita Solano.*

Quelques secondes après, Alexandro, l'aîné des fils

Solano, se précipita à la porte, devançant de beaucoup la servante qui revenait.

« De quoi s'agit-il? Parle! ordonna-t-il au Chinois.

— Affaire très importante, répondit Yi-Poon, remarquant avec plaisir l'intérêt éveillé par sa présence. J'achète... ce que vous appelez... des secrets. Et je les revends. Commerce très ingénieux.

— Que savez-vous de la señorita Solano? s'écria Alexandro, l'agrippant par l'épaule.

— Tout. Renseignements de premier ordre. »

Incapable de se contenir davantage, Alexandro poussa le Chinois dans le salon et dit à son père :

« Cet homme nous apporte, paraît-il, des nouvelles de Léoncia!

— Où se trouve-t-elle? » s'écrièrent en chœur Enrico et ses fils.

Un tel empressement à le questionner sembla de bon augure pour le Chinois. Enrico écarta ses enfants et s'adressa d'une voix calme au visiteur :

« Où se trouve-t-elle? »

« Tiens! Tiens! se dit en lui-même Yi Poon. La señorita est perdue. Autre secret qui, plus tard, me rapportera peut-être quelque argent. Cette jolie fille se mariera bien un jour ou l'autre; elle aura sans doute des démêlés avec son mari; elle ou son mari, peu importe lequel, paiera cher ce secret. Qui sait? »

« La señorita Léoncia, fit enfin Yi-Poon avec une exquise suavité, n'est pas votre fille. Elle possède un autre papa et une autre maman. »

Mais Enrico, songeant avec douleur au sort présent de Léoncia, ne voulait pas se laisser distraire par cette révélation du passé.

« Oui, oui, bien que ce fait soit inconnu en dehors de ma famille, je l'ai adoptée alors qu'elle était toute petite. Il est étrange que vous le sachiez. Je veux avant tout savoir où Léoncia se trouve à présent. »

Yi-Poon secoua gravement la tête.

« Ceci est un secret différent. Peut-être le découvrirai-je un jour, et alors je vous le vendrai. Mais je vous en offre un autre : vous ne connaissez pas le nom des parents de la señorita Léoncia. Moi si. »

Cette fois, le vieil Enrico Solano ne put dissimuler son intérêt.

« Parlez, apportez-moi des preuves et je vous récompenserai.

— Non. Ce n'est pas ainsi que je traite les affaires. Payez-moi d'abord et je parlerai avec témoignages à l'appui si vous voulez. Cinq cents pesos et mes frais de Colon à San-Antonio, aller et retour, et je vous apprendrai le nom du papa et de la maman. »

Enrico Solano allait ordonner à Alexandro de régler le Chinois, lorsque la servante indienne entra en coup de vent, courut droit vers Enrico, pleurant de joie, se tordant les mains et prononçant à la fois des paroles incohérentes.

« La señorita! parvint-elle enfin à s'écrier en indiquant la véranda d'un signe de tête. La señorita! »

Et Yi-Poon et son secret tombèrent aussitôt dans l'oubli. Enrico et ses fils se précipitèrent vers la porte et virent Léoncia, la reine et les deux Morgan, couverts de poussière, descendre de leurs mulets.

Sur la prière de la servante, deux domestiques indiens débarrassèrent la maison du Chinois et de sa vieille compagne.

« Revenez un autre jour, lui dirent-ils. Aujourd'hui, le señor Solano est trop occupé.

— Entendu », répondit le Chinois sans laisser transparaître son dépit.

Mais il ne s'éloigna qu'à regret. Cet endroit était décidément une aubaine pour le marchand de secrets. Ils y germaient partout. Sans le zèle des serviteurs indiens, Yi-Poon se serait posté au coin de la maison pour surveiller les nouveaux arrivants. Mais il s'arrêta au milieu du sentier et, trouvant trop lourde la vieille femme, il lui fit avaler deux cuillerées d'eau-de-vie pour lui redonner des forces et lui permettre d'avancer un peu plus loin.

Enrico aida Léoncia à descendre de son mulet et l'embrassa paternellement. Puis ce fut le tour de ses frères. Francis s'empressa auprès de la dame des Rêves et, la prenant par la main, il attendit que la famille Solano eût terminé ses effusions.

« Señor Enrico, je vous présente ma femme. Je suis

allé dans la Cordillère à la recherche d'un trésor, et voici celui que je ramène. En existe-t-il de plus merveilleux ?

— Elle-même a renoncé à une richesse fabuleuse, reconnut loyalement Léoncia.

— Elle était reine d'un petit royaume, ajouta Francis, avec un coup d'œil de gratitude à Léoncia, qui se hâta d'ajouter :

— Elle n'a pas hésité à nous sauver la vie à tous en sacrifiant son royaume. »

Dans un accès de générosité, Léoncia passa son bras autour de la taille de la reine, et toutes deux se rendirent dans l'hacienda.

### CHAPITRE XXIII

Portant un somptueux costume espagnol médiéval, tel qu'en revêtent encore certains hacendados de Panama, Torres se dirigeait à cheval vers la demeure des Solano par le chemin qui longe la côte. A ses troussees courait le grand chien blanc qui l'avait suivi dans le fleuve souterrain. Chemin faisant, il croisa Yi-Poon, qui s'était arrêté pour laisser la vieille femme reprendre haleine. Il ne prêta pas plus d'attention à cet étrange couple qu'à la poussière du chemin, mais Yi-Poon, l'Oriental à l'œil oblique, ne perdait aucun détail. Il songeait : « Ce riche cavalier est sans doute un ami des Solano. Il va leur rendre visite ; qui sait s'il n'est pas un amoureux de la señorita Léoncia... ou un soupirant dédaigné ? Quoi qu'il en soit, cet homme serait peut-être heureux d'acheter le secret de la naissance de la señorita. »

Réunis dans le salon de l'hacienda, se trouvaient à présent les aventuriers et toute la famille des Solano. La reine, prenant la parole à son tour, racontait, les yeux flamboyants de colère, le vol de Torres et comment il était tombé dans le tourbillon devant l'attaque

du chien, quand Léoncia, debout à la fenêtre avec Henry, poussa une exclamation.

« Quand on parle du loup... dit Henry. Voici Torres en personne !

— Laissez-moi lui parler ! dit Francis, serrant les poings de façon significative.

— Non, non, décréta Léoncia. Nous allons rire un peu aux dépens de ce fieffé menteur. Le voici qui descend de cheval. Cachons-nous tous les quatre... Toi, père, et vous autres, — désignant Enrico et ses autres frères, — demeurez assis et feignez de pleurer ma perte. Ce coquin de Torres entrera et vous vous montrerez avides de nouvelles. Dieu seul sait quelles impostures il vous racontera sur notre compte. Dissimulés derrière ce paravent, nous entendrons tout. »

Elle prit la reine par la main et fit signe à Henry et Francis de les suivre.

Torres fit son apparition au milieu de gens atterrés par la douleur. Elle était d'ailleurs si récente en réalité qu'ils n'éprouvèrent aucune peine à la simuler. Enrico se leva et, ayant souhaité la bienvenue à son visiteur, retomba tristement sur son siège. Torres prit les mains du père affligé, les serra dans les siennes, manifesta une profonde sympathie et resta un moment avant de pouvoir parler, tant il paraissait ému.

« Hélas ! parvint-il à dire d'une voix brisée. Ils sont tous morts. Léoncia, votre fille, ainsi que les deux Morgan. Comme Ricardo a pu vous le dire, ils ont péri au sein de la montagne des Mayas. »

Après une pause dramatique, il poursuivit :

« Je me trouvais en leur compagnie. S'ils avaient suivi mon conseil, ils seraient tous encore vivants. Mais Léoncia ne voulut pas écouter un vieil ami des Solano. Elle préféra accompagner les deux gringos. Après d'incroyables dangers, je réussis à sortir du cœur de la montagne, je vis la vallée des Ames errantes et en m'en retournant je trouvai leurs cadavres. »

A ce moment, poursuivi par un des serviteurs indiens, le chien blanc bondit dans la pièce, tremblant d'émotion, flairant à travers le salon le parfum de sa maîtresse. Avant qu'il pût arriver au paravent, Torres saisit l'animal par le cou et le confia aux domestiques.

« Tenez-le bien ! dit Torres. Je vous conterai son histoire tout à l'heure. D'abord, contemplez ceci. — Il tendit une main pleine de pierreries. — Après avoir frappé aux portes de la mort, je suis maintenant en possession du trésor des Mayas. Je suis l'homme le plus riche du Panama et de toutes les Amériques... Un homme extrêmement puissant... »

— Etiez-vous avec ma fille lorsqu'elle rendit le dernier soupir ? interrompit Enrico, un sanglot dans la voix. N'a-t-elle pas eu un mot d'adieu pour son père ?

— Si, affirma Torres, soudain ému lui-même en évoquant la scène funèbre forgée de toutes pièces dans son imagination. Elle succomba avec votre nom sur les lèvres. Ses dernières paroles furent... »

Les yeux lui sortant des orbites, il n'acheva point sa phrase, car il voyait devant lui Henry et Léoncia qui, de l'air le plus naturel du monde, traversaient la pièce, absorbés dans leur conversation. Sans prêter la moindre attention à Torres, ils se dirigèrent vers la fenêtre.

« Vous disiez donc que ses dernières paroles furent?... insista Enrico.

— Je... j'ai exagéré un brin, balbutia Torres, essayant de sortir de son embarras. Je les croyais perdus à jamais. Aussi, pour amortir le choc, señor Solano, j'ai cru devoir vous répéter les paroles que votre fille eût certainement prononcées si elle avait été à sa dernière heure. J'ai aussi préféré vous laisser supposer que ce Francis, que vous avez pris en amitié, était mort, afin de vous épargner de trop grandes désillusions sur son compte. »

Le chien aboya joyeusement vers le paravent et il fallut aux deux Indiens toute leur force pour le contenir. Torres, ne suspectant rien d'anormal, continua de plus belle :

« Dans la vallée, il existe une femme à demi démente qui prétend lire l'avenir dans un miroir magique. Sans conteste, cette créature assoiffée de sang est belle, belle comme un mille-pattes peut paraître beau aux yeux de l'amateur qui découvre un sens esthétique chez ces scolopendres. Vous devinez la suite : par quelque issue secrète, elle a fait sortir Henry et Léon-

cia de la vallée et Francis a préféré demeurer et vivre avec elle dans le péché, car ils ne sauraient trouver en ce lieu de prêtre catholique pour légaliser leur union. Oh! ce n'est point que Francis soit très épris; il se sent plutôt attiré par les misérables richesses de cette femme. Voilà le serpent que vous avez recueilli au sein de votre famille, cet infâme gringo qui a osé lever les yeux sur la délicieuse Léoncia. Oh! je sais ce que je veux dire. J'ai vu... »

Un aboiement du chien l'interrompit. La reine et Francis traversèrent le salon en grande conversation, comme tout à l'heure les deux autres jeunes gens. La reine s'arrêta pour caresser le chien, qui se dressa de toute sa hauteur et lui posa les pattes de devant sur l'épaule; dans cette position il avait la tête au-dessus d'elle. Torres se passa la langue sur ses lèvres sèches et se creusa le cerveau, cherchant en vain quelque prétexte pour se tirer élégamment de cette situation apparemment inextricable.

Enrico Solano fut le premier à éclater de rire et bientôt tous ses enfants l'imitèrent.

« J'aurais pu l'épouser moi-même si j'avais voulu, remarqua Torres d'un ton sarcastique. Elle m'en a supplié à genoux.

— Pour vous éviter à tous une répugnante besogne, déclara Francis, je me charge de flanquer ce malotru à la porte. »

Henry se hâta d'intervenir.

« Moi, j'adore ce genre de besogne et celle-ci m'est particulièrement agréable. »

Les deux Morgan allaient se jeter sur Torres, lorsque la reine les arrêta d'un geste.

« Attendez! Que ce voleur me rende d'abord ma dague.

— Ne serait-il pas juste qu'il vous rendît également vos pierres précieuses, chère Madame? » lui dit Enrico lorsque Torres eut remis l'arme.

Sans hésiter, Torres tira de sa poche une poignée de bijoux qu'il posa sur la table. Enrico jeta un coup d'œil à la reine, qui attendait.

« Encore », dit Enrico.

Torres ajouta trois superbes pierres.



« Allez-vous me fouiller comme un vulgaire pick-pocket? demanda-t-il avec indignation, retournant ses deux poches de culotte vides.

— Je le ferais volontiers, déclara Francis.

— J'insiste pour m'en charger personnellement, dit Henry.

— En ce cas, part à deux! Nous le jetterons plus loin sur les marches de l'escalier. »

Comme s'ils s'étaient concertés au préalable, le prenant l'un par le col et l'autre par le fond de la culotte, Henry et Francis se précipitèrent vers la porte.

Tous les assistants, Enrico en tête, coururent aux fenêtres pour assister au départ aérien de Torres.

La reine, demeurée avec Léoncia au milieu de la pièce, ramassa les pierres précieuses et tendit ses deux mains pleines à Léoncia, en lui disant :

« Voici, en mon nom et celui de Francis... notre cadeau de noces pour vous et Henry. »

Après avoir quitté la vieille femme sur la grève, Yi-Poon revint épier la maison en se dissimulant entre les buissons, et rit sous cape à la vue du riche cavalero jeté à la porte avec une telle violence. De fait, Torres dégringola le long de l'escalier et alla rouler sur le sol. Mais Yi-Poon était trop futé pour laisser voir qu'il avait été témoin de cette mésaventure. Il s'éloigna à toutes jambes et il se trouvait déjà à bonne distance lorsqu'il fut rattrapé par Torres à cheval.

Le Céleste l'interpella d'un ton humble. Encore furieux, Torres leva sa cravache avec l'intention d'en asséner un coup sur le Chinois, mais Yi-Poon ne se démonta point pour autant.

« La señorita Léoncia... dit-il vivement en parant le coup. Je possède un secret important. »

Torres attendit, la cravache toujours levée en un geste menaçant.

« Continue. Quel est ton secret?

— Voudriez-vous voir un autre homme épouser la señorita Léoncia?

— Supposons que non.

— Eh bien, si vous possédiez certain secret, vous pourriez empêcher le mariage.

— Parle! De quoi s'agit-il?

— D'abord, payez-moi six cents dollars-or. Ensuite je vous le dirai.

— Entendu. Je te les paierai, dit Torres, mais sans la moindre intention de tenir parole. Apprends-moi d'abord ce que c'est et, si tu ne mens pas, tu recevras l'argent. »

De la poche de son vêtement il tira un portefeuille bourré de billets. Et Yi-Poon le conduisit sur la grève, vers la vieille femme.

« Cette femme, expliqua-t-il, ne ment jamais. Malade, elle est sur le point de rendre l'âme. Des remords l'étouffent. Elle s'est confiée à un prêtre de Colon, qui lui a conseillé de révéler son secret, sans quoi elle mourra et descendra en enfer. C'est pourquoi elle ne saurait mentir.

— Bien. Qu'a-t-elle donc à dire?

— Vous me paierez? C'est sûr?

— Sûr et certain. Six cents dollars en or.

— Eh bien, voici. Elle est née à Cadix, en Espagne. Elle entra toute jeune au service d'une riche famille anglaise et suivit ces gens en Angleterre. Puis un jour elle se fâcha avec eux... Vous savez à quel point les Espagnols ont le sang chaud. Pour se venger, elle enleva la fillette de ses maîtres et se réfugia avec elle au Panama. Le señor Solano, n'ayant point de fille, adopta cette enfant et l'éleva en compagnie de ses fils. Mais la vieille tint caché le nom de la jeune fille. Elle sort cependant d'une famille distinguée et très connue en Angleterre, les Morgan. Des gens de San-Antonio, de passage à Colon, annoncèrent que la fille du señor Solano allait épouser un gringo nommé Morgan. Or ce Morgan est le propre frère de la señorita Léoncia.

— Son propre frère. Ah! fit Torres avec une joie perverse.

— Maintenant, payez-moi, je vous prie, mes six cents dollars.

— Je te remercie de ta sottise, dit Torres d'une voix railleuse. Cela t'apprendra à vendre mieux tes secrets. Les secrets ne peuvent se comparer à des chaussures ou à des forêts d'acajou. Un secret révélé ne vaut pas plus qu'un murmure dans l'air. Cela vient, cela dis-

paraît. Cela fond comme un fantôme. Qui l'a vu? Tu peux encore te faire restituer la chaussure ou l'acajou. Mais tu ne saurais reprendre un secret.

— Vous et moi n'avons parlé que de fantômes, prononça Yi-Poon avec calme. Et les fantômes ont fondu. Je ne vous ai pas appris de secret. Vous avez simplement rêvé. Lorsque vous le répéterez on vous demandera : Qui vous l'a dit? Vous répondrez : C'est Yi-Poon. Mais Yi-Poon dira : non! et on rira de vous. »

Yi-Poon, sentant l'autre céder devant sa stabilité d'esprit, fit une pause et reprit au bout de quelques secondes :

« Vous allez me payer six cents dollars. Je vous fournirai des preuves, et c'est vous qui rirez le dernier, je vous l'affirme.

— Montre-moi ces preuves, capitula enfin Torres.

— Pas avant que vous n'ayez donné les six cents dollars.

— Montre-les-moi d'abord.

— Ces preuves vous seront révélées lorsque vous m'aurez vous-même remis entre les mains la somme en question. Votre promesse ne représente à mes yeux qu'un fantôme, et je ne traite pas des affaires avec l'argent fantôme. Payez-moi en monnaie sonnante. »

Finalement Torres dut payer d'avance certains documents, entre autres de vieilles lettres, un médaillon et quelques bijoux d'enfant. Non seulement il manifesta son contentement, mais il versa à Yi-Poon une somme supplémentaire de cent dollars-or en récompense d'une commission qu'il se chargea de faire pour son compte.

Dans la salle de bains qui communiquait avec leurs chambres à coucher, Francis et Henry se rasaient en fredonnant :

*Dos à dos contre le grand mât!*

Et Léoncia, dans son ravissant appartement, aidée de deux femmes de chambre indiennes, initiait la reine aux mystères de la toilette des civilisées.

Francis, ayant fini de se raser, interrompit sa chanson pour répondre à un coup frappé à la porte de sa

chambre à coucher. Fernando Solano lui remit un câblogramme. Francis lut :

*Revenez d'urgence. Ai besoin autres marges. Marché très faible. Forte attaque contre vos titres, sauf Pétales de Tampico toujours soutenus. Télégraphiez votre arrivée. Situation grave. Puis tenir si vous mettez en route immédiatement. Attends nouvelles.*

BASCOM.

Dans le salon les deux Morgan trouvèrent Enrico et ses fils, qui débouchaient une bouteille de vin en leur honneur.

« Ma fille vient de m'être rendue et on va de nouveau me la prendre, se lamentait Enrico. Mais cette fois la séparation me semblera moins douloureuse. Le mariage aura lieu demain; le plus tôt sera le mieux, parce que cette canaille de Torres doit répandre déjà partout la nouvelle de la fuite de Léoncia avec vous. »

Avant qu'Henry ait pu exprimer sa gratitude, Léoncia et la reine entraient dans la pièce. Levant son verre, il s'écria :

« A la nouvelle mariée! »

Léoncia, sans comprendre, prit un verre sur la table et regarda la reine.

« Attendez, dit Enrico, ce toast est incomplet.

— Henry et toi devez vous marier demain », s'empressa d'expliquer Alexandro à Léoncia.

A cette nouvelle inattendue, la jeune fille se domina et, avec une gaieté affectée, fixa Francis dans les yeux en s'exclamant :

« Disons plutôt aux nouveaux mariés! »

Certes, il avait souffert d'accepter la main de la reine, mais à l'annonce du mariage imminent de Léoncia, Francis fut incapable de conserver sa sérénité d'esprit. Léoncia observa son désarroi et devina l'effort qu'il faisait pour se contenir.

Saisissant le premier prétexte pour quitter le salon, Francis rencontra Fernando, lui montra le câblogramme, lui en expliqua toute l'importance et le pria de lui faire porter séance tenante sa réponse au poste

de télégraphie sans fil du gouvernement de San-Antonio.

Léoncia ne tarda pas à le rejoindre dans le salon-bibliothèque. Assis à une table, une formule de télégramme en blanc devant lui, il contemplait une grande photographie de la jeune fille. Le bruit d'un sanglot le fit sortir de sa rêverie : il se leva juste à temps pour recevoir Léoncia dans ses bras, à demi évanouie. Avant qu'ils se fussent ressaisis, leurs lèvres s'unissaient dans un long baiser.

Léoncia essaya de se dégager.

« Francis, dit-elle, il faut absolument que cela prenne fin ! Je désire que vous n'assistiez pas à ce mariage, autrement je ne répons pas de mes actes. Un vapeur doit quitter aujourd'hui San-Antonio pour Colon ; de là vous monterez à bord d'un des bâtiments qui assurent le transport des fruits jusqu'à la Nouvelle-Orléans, puis vous prendrez le train jusqu'à New-York. Je vous aime !... Vous le savez bien... »

— En fait, la reine et moi ne sommes point mariés, plaïda Francis, bouleversé par cet aveu. La cérémonie païenne devant l'autel du soleil n'est pas un véritable mariage et je puis vous jurer, Léoncia, qu'entre la reine et moi il n'a point été consommé. Ce n'est donc pas trop tard...

— Ce mariage est considéré comme valide. Allez le faire ratifier à New-York ou à Colon...

— La reine ne veut point en entendre parler. Elle prétend que tous ses ancêtres n'ont été unis que par la cérémonie de l'autel du soleil et que ce lien demeure sacré à ses yeux. »

Léoncia haussa les épaules.

« Mariés ou non, il faut que vous partiez tous les deux... Sans quoi je deviendrai folle. Oh ! ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. J'aime Henry... mais pas comme une femme doit aimer son mari... pas comme je vous aime, vous. »

Elle lui prit la main et la pressa contre son cœur.

« Pour la dernière fois, partez ! »

Mais il la serrait contre sa poitrine. Elle lui tendit les lèvres et il l'embrassa passionnément. Alors, elle se dégagea et s'enfuit en courant vers la porte. Francis

accepta la décision et s'empara de la photographie de Léoncia.

« Je la garde, annonça-t-il.

— Je devrais vous le défendre, dit-elle avec un sourire plein d'amour. Cependant, prenez-la si elle vous plaît », ajouta-t-elle, et elle s'éloigna.

Yi-Poon devait accomplir une mission pour laquelle il avait reçu de Torres cent dollars d'avance. Le lendemain matin, alors que Francis et la reine suivaient la route de Colon, Yi-Poon arrivait à la demeure des Solano. Enrico fumant un cigare sous la véranda reconnut et salua son visiteur chinois de la veille et chargea son fils Alexandro d'aller lui chercher la somme de cinq cents dollars convenue. Et Yi-Poon, vendeur de secrets par profession, n'eut aucun scrupule à l'idée de vendre celui-ci une seconde fois. Néanmoins, il se conforma scrupuleusement aux instructions de Torres et refusa de livrer son secret, sauf en présence de Léoncia et d'Henry.

« J'ouvre mon paquet à une condition. C'est que la señorita Léoncia et son fiancé prennent connaissance du contenu avant toute autre personne. Après, tout le monde pourra voir.

— C'est juste, puisque ce sont les principaux intéressés », concéda généreusement Enrico.

A sa grande surprise, il vit Léoncia jeter à terre un document d'aspect légal, qu'elle et Henry venaient de parcourir, puis les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent plusieurs fois. Henry s'exclama d'une voix brisée :

« Léoncia, renonçons à notre rêve. Désormais, le mariage devient impossible entre nous !

— Hein ? Que dites-vous là, Monsieur ? répliqua Enrico. Je ne permettrai jamais qu'on fasse pareil affront à ma fille. La cérémonie aura lieu aujourd'hui même ! »

Henry, au comble de la stupéfaction, considéra Léoncia qui prit la parole :

« Ce serait aller contre toute loi divine et humaine, dit-elle. On n'a pas le droit d'épouser sa sœur. Je m'explique à présent l'affection bizarre que je ressen-

tais pour Henry. Il est mon frère. A moins que ces documents ne mentent, nous sommes frère et sœur.»

Yi-Poon comprit qu'il pouvait aller annoncer à Torres que le mariage n'aurait pas lieu.

## CHAPITRE XXIV

Un quart d'heure après leur arrivée à Colon, Francis et la reine prirent passage sur un bateau de la Compagnie de Transports de fruits, et leur voyage jusqu'à New-York ne fut qu'une course rapide favorisée par d'heureuses correspondances. A la Nouvelle-Orléans, un taxi les conduisit au quai de la gare et les porteurs s'empressèrent de remettre au train leurs bagages à mains. A peine les jeunes gens étaient-ils installés que le convoi s'ébranla. A New-York, Bascom les emmena en automobile à la demeure princière que R. H. Morgan, le père de Francis, s'était fait construire sur la Riverside Drive.

Ainsi la reine ne vit guère plus le monde extérieur que le jour où, quittant la vallée des Ames errantes, elle sortit du fleuve souterrain. Eût-elle été une créature ordinaire, elle eût été surprise par les manifestations de la vie civilisée qui l'entouraient. Néanmoins, elle acceptait avec une inconséquence toute féminine ces innombrables merveilles qu'elle attribuait à la grandeur de son époux royal, servi par une multitude d'esclaves. Ne l'avait-elle pas déjà remarqué sur le vapeur et dans le train? Arrivée dans ce palais, elle trouvait tout à fait naturel ce déploiement de domestiques qui l'accueillaient.

Elle exprima un émerveillement enfantin et ingénu en visitant l'intérieur de l'édifice. Elle entra dans le majestueux vestibule, contempla l'escalier d'honneur en marbre, courut vers la première porte ouverte et y jeta un coup d'œil : c'était le bureau-bibliothèque entrevu par elle dans le Miroir du Monde. La vision se réalisa complètement car Francis y pénétra avec la

jeune femme en la tenant par la taille. Elle se souvint également du téléphone et de l'appareil enregistreur des cours : elle s'en approcha et l'examina avec intérêt.

A peine Francis avait-il commencé à lui en expliquer le mécanisme qu'une nouvelle effarante le cloua sur place : la bande annonçait une baisse de vingt points sur les actions de la *San Francisco Consolidated*, phénomène sans précédent concernant cette petite ligne ferroviaire d'Iowa, que R. H. Morgan père avait lui-même construite et dont il proclamait l'intangibilité. Il avait maintes fois affirmé, en effet, que si la moitié des banques s'effondraient dans la plus formidable des paniques de Wall-Street, son chemin de fer tiendrait ferme au milieu de la tempête.

La reine vit avec alarme le visage de Francis s'assombrir.

« Est-ce de la magie... comme mon Miroir du Monde? »

Francis approuva de la tête.

« Cet instrument, je le vois bien, vous apporte de mauvaises nouvelles. Qui peut donc vous troubler en ce monde où vous êtes un des grands rois? »

Il ouvrit la bouche pour répondre à cette dernière question, mais il s'abstint devant l'impossibilité de fournir des explications satisfaisantes. Cependant, sur l'écran de son esprit passaient en images lumineuses les grandes voies ferrées, les paquebots, les quais bruyants; les mines de l'Alaska, de Montana, de la vallée de la Mort; des cataractes domptées, des turbines et des lignes électriques amenant le courant par-dessus des marécages au haut de vertigineux pylônes, et tout le mécanisme économique et financier de la civilisation du xx<sup>e</sup> siècle.

« Encore une nouvelle magie? murmura la reine lorsque Francis répondit au téléphone.

— M. Bascom arrivera à son bureau dans une demi-heure. C'est M. Morgan qui vous parle... Francis Morgan. M. Bascom m'a quitté il y a cinq minutes. Dès que vous le verrez, priez-le de m'attendre : je le rejoins à l'instant même. Merci. Au revoir. »

La reine se montra déçue d'apprendre que Francis



la quittait pour se rendre, de toute urgence, à un endroit nommé Wall-Street.

Francis dit au revoir à sa femme, s'excusa de la laisser seule, et lui promit de ne pas rentrer plus tard que cinq heures de l'après-midi.

Pendant le reste de la journée, il fut accablé de besogne et aussi très déprimé.

« Vous connaissez-vous un ennemi secret? » ne cessait de demander Bascom, et Francis secouait négativement la tête, se perdant en conjectures.

« Car, voyez-vous, partout ailleurs la Bourse se maintient ferme : seuls les titres dans lesquels vous avez de gros intérêts se comportent mal, par exemple le *Frisco Consolidated*, le *Vermont* et le *Connecticut*... des valeurs solides comme le roc, ne font que baisser depuis hier. Le reste du marché reste normal. Réfléchissez bien, monsieur Morgan. Un de vos ennemis agit dans la coulisse.

— Jamais de la vie, Bascom. Comment aurais-je des ennemis personnels, puisque depuis la mort de mon père je n'ai point pris une part active aux affaires? Je ne me suis occupé, en somme, que des Pétroles de Tampico et jusqu'à présent ce titre tient ferme. — Il jeta un coup d'œil à l'appareil enregistreur. — Tenez, ils viennent de monter d'un demi-point.

— Je vous assure qu'on cherche à vous nuire. C'est clair comme le jour. J'ai parcouru les articles de différents journaux financiers et vu clairement qu'on mène une sourde campagne contre vous.

— Voyons, dit Francis, les Pétroles de Tampico. Leur situation n'est-elle pas admirable? »

Bascom hocha la tête.

« Surgisse une révolution au Mexique et vos Pétroles de Tampico fondront comme le reste. Cette fois-là vous serez entièrement balayé, fauché. Quant à vos autres affaires en général, vous feriez bien d'en discuter avec Collins. Quelles garanties pouvez-vous m'offrir? En ce moment? Demain? La semaine prochaine? Et ensuite?

— Combien vous faut-il?

— Un million aujourd'hui avant la fermeture, ré-

pondit Bascom, en désignant d'un geste éloquent l'appareil qui impitoyablement marquait les cours. Et vingt autres millions, au moins, dans les trois semaines qui suivront, si... — remarquez que je dis « si » — si toutefois la paix continue à régner dans le monde, et si le marché général se conserve aussi normal que durant les six derniers mois. »

Francis se leva avec décision et prit son chapeau.

« Je me rends immédiatement chez Collins. Il connaît bien mieux que moi mes affaires personnelles. Je serai aujourd'hui même en possession d'au moins un million avant la fermeture de la Bourse et j'ai le ferme espoir de trouver le reliquat au cours des prochaines semaines.

— Le plus odieux, c'est la façon sournoise dont cette lutte est menée. Il s'agit sûrement d'une puissance formidable! » dit Bascom en lui serrant la main.

A plusieurs reprises, durant l'après-midi et la soirée, la reine, appelée par l'esclave de la parole volante, ainsi qu'elle désignait le téléphone, put parler à son époux. A sa grande joie elle trouva, installé près de son lit, un appareil téléphonique grâce auquel elle souhaita une bonne nuit à Francis. Elle essaya même de lui envoyer un baiser, et perçut un son vague et bizarre qui était, en réponse, le baiser de Francis.

A son réveil, elle n'aurait su dire combien de temps elle avait dormi. A travers ses paupières mi-closes, elle aperçut Francis qui, après l'avoir contemplée un instant, se retirait discrètement sur la pointe des pieds. Elle sauta du lit et courut après son mari juste à temps pour le voir descendre l'escalier.

A la porte du bureau, elle s'arrêta, au son d'une autre voix, que tout d'abord elle prit pour la parole volante, mais avançant la tête elle remarqua deux hommes assis dans de confortables fauteuils en cuir. Francis, le visage tiré par la fatigue, portait encore son costume d'après-midi, mais son compagnon était en habit. La familiarité de leur conversation — ils s'appelaient mutuellement par leurs prénoms — lui indiqua qu'ils étaient des amis intimes.

« Ne va pas me dire, Francis, que tu as parcouru le

Panama pendant tout ce temps sans t'amouracher de señoritas au moins une douzaine de fois?

— Une seule fois, Johnny, répondit Francis après une pause. Et j'ai découvert la femme la plus belle du monde. Une femme pour laquelle je suis prêt à donner ma vie; une véritable reine, enfin. »

La reine écoutait et contemplait avec une douce émotion le visage animé de Francis.

« Et cette dame... éprouvait-elle pour toi des sentiments réciproques? »

La reine vit Francis approuver d'un signe de tête, et répliquer :

« Elle m'aime comme je l'aime... j'en suis sûr. » Il se leva brusquement et ajouta : « Attends, je vais te la faire connaître. »

Comme il s'élançait vers la porte, la reine, tout heureuse d'avoir surpris l'aveu de son mari, courut se cacher dans une autre grande pièce toute proche, que la servante lui avait dit être un « salon ». S'imaginant avec délice la surprise de Francis lorsqu'il ne la trouverait point dans le lit, elle le vit monter le grand escalier de marbre blanc. Quelques moments après il redescendit. Avec un serrement de cœur, elle remarqua que le visage de Francis ne trahissait aucun trouble. Dans sa main il tenait un petit carton blanc. Sans regarder autour de lui, il rentra dans son bureau.

Jetant un coup d'œil dans la pièce où se tenaient les deux amis, elle vit Francis découvrir le carton et le mettre sous les yeux de Johnny Pathmore en disant :

« Juge par toi-même. La voici!

— Pourquoi ce ton funèbre? demanda Johnny après un examen prolongé de la photographie.

— Parce que nous nous sommes rencontrés trop tard. J'ai dû en épouser une autre et la quitter pour toujours quelques heures avant son mariage. Sache que ma présente femme est jolie et très bonne. Je lui demeurerai à jamais dévoué. Malheureusement, elle ne possédera jamais mon cœur. »

En un éclair, la vérité venait d'apparaître à la reine. Serrant sa poitrine de ses deux mains, elle pensa défaillir. Elle n'entendait plus les paroles que continuaient à échanger les deux amis. Enfin, courbant les

épaules sous le poids de son infortune, — pauvre fantôme de la femme qu'elle était quelques minutes auparavant, — elle traversa le vestibule d'un pas chancelant, et, comme dans un cauchemar, gravit l'escalier. Arrivée dans sa chambre, elle perdit tout contrôle sur elle-même. Elle arracha de son doigt l'anneau offert par Francis et le foula aux pieds. Les épingles d'écaille et les coûteuses lingeeries subirent le même sort. Frémissante de colère, elle se jeta sur son lit, terrassée par la souffrance; elle parvint tout de même à recouvrer son calme lorsque Francis, montant à sa propre chambre à coucher, vint risquer un coup d'œil sur le lit de sa femme.

Elle attendit une heure, qui lui parut un siècle. Puis elle se leva, prit la dague ornée de pierreries qu'elle s'était fait restituer par Torres, et, avec mille précautions, entra dans la chambre de Francis. La grande photographie de Léoncia était bien en évidence sur la table de toilette. Tout à fait indécise, la reine demeura un long moment les doigts crispés sur la poignée de son arme. Une fois à côté du lit, elle leva la main pour frapper, mais une effusion de larmes jaillit de ses yeux, obscurcit sa vue et sa main retomba, inerte, sans avoir accompli le geste fatal.

Changeant de résolution, la reine alla vers la table de toilette. Un bloc-notes et un crayon à portée de la main attirèrent son attention. Elle griffonna quelques mots, arracha la feuille et la plaça sur la photographie de Léoncia, à plat sur le meuble. Puis, elle piqua la lame entre les deux yeux de l'image représentant la jeune fille, avec tant de force que la pointe d'acier s'enfonça dans le bois dur.

## CHAPITRE XXV

En sortant du tribunal, le jefe politico s'arrêta quelques instants sous le péristyle dont les piliers portaient encore les traces d'obus de précédentes révolutions. Il confia à Torres :

« Puisqu'il nous faut la protection légale pour mener à bien cette course aux pierres précieuses et que tous deux nous éprouvons une profonde amitié pour notre bon juge, nous lui octroierons une modeste part dans nos bénéfices. Il nous représentera à San-Antonio pendant notre absence, et, au besoin, nous protégera du bouclier de la loi. »

Or, derrière un des piliers, le chapeau rabattu sur le visage, Yi-Poon était assis, ou plutôt à demi allongé. Il ne se trouvait pas là par le simple fait du hasard. L'expérience lui avait appris que d'importants secrets, touchant aux misères humaines, hantent continuellement les alentours des tribunaux. Qui sait? L'un d'eux pouvait parvenir jusqu'à lui au moment où il s'y attendait le moins. Yi-Poon ressemblait donc au pêcheur à la ligne qui attend patiemment son poisson.

Ce matin-là, l'unique personne digne de remarque était un vieux péon déguenillé, aux yeux chassieux et aux paupières rouges, dont l'expression reflétait néanmoins une farouche détermination. A la fin de la séance il était demeuré à la porte, debout, appuyé contre un pilier.

« Pourquoi? » se demanda Yi-Poon. Au haut des marches se trouvaient seulement trois hommes, les plus notoires personnages de San-Antonio : le jefe politico, Torres et le juge. Quel rapport pouvait-il exister entre ces individus et cet être saturé de boisson qui tremblait comme transi de froid sous l'ardeur du soleil? Yi-Poon l'ignorait, mais il crut bon de tenter la chance, si minime fût-elle, de l'apprendre. Lorsque les autres descendirent, le vieux péon avança d'un pas chancelant, et, après plusieurs embardées, parvint à écarter Torres de ses compagnons, et lui adressa la parole. Le Chinois ne perdit pas un mot de leur conversation.

« Que me veux-tu encore? demanda Torres.

— De l'argent... un peu d'argent, pour l'amour de Dieu », gémit le péon.

Torres fit un geste d'impatience signifiant qu'il s'en allait.

« Quelques pesos, une petite poignée de pesos, implora l'autre.

— Pas même un centavo, trancha Torres.

— C'est bien, dit le vieux péon, comme s'il voulait également terminer là l'entretien.

— Quoi? Que veux-tu dire? grogna Torres, soupçonneux.

— Vous avez la mémoire courte, répliqua l'autre avec une telle emphase que Yi-Poon se demanda pour quelle raison Torres allouait au péon une somme qui semblait représenter une pension alimentaire.

— Je te verse le montant convenu pour que tu oublies toi-même cet incident, dit Torres.

— Jamais je n'oublierai que mes vieux yeux vous ont vu poigner dans le dos le señor Alfaro Solano », répondit le péon.

Bien qu'immobile derrière son pilier, Yi-Poon sursauta à ces paroles. Les Solano étaient des gens riches. Le fait qu'un des leurs eût été assassiné par Torres constituait un précieux secret.

« Brute! Pourceau! Animal répugnant! tonitruait Torres, les poings serrés. Voilà comment tu me récompenses de mes bontés? Si tu ne tiens pas ta langue, je t'expédie au baignoire de San-Juan. Tu sais ce que cela signifie. Ne me réclame rien avant deux semaines, sinon je te ferai perdre à jamais le goût de la pulque. »

Là-dessus, Torres fit demi-tour et s'éloigna. Yi-Poon le vit descendre la rue en compagnie de ses deux amis. Alors le Chinois contourna le pilier et surprit le vieux péon, désespéré de ne pouvoir se procurer sa boisson favorite, gémissant et poussant de petits cris. Ses membres tremblaient comme ceux d'un moribond et ses doigts semblaient enlever de sa personne des mille-pattes imaginaires. Yi-Poon vint s'installer à côté de lui et exécuta un stratagème de son invention. Il tira de sa poche une poignée de pièces d'or et d'argent et se mit à les compter une à une en produisant un tintement métallique qui se transforma, aux oreilles exaspérées du malheureux péon, en un joyeux glouglou d'inépuisables sources de pulque.

« Nous sommes des sages, toi et moi, dit Yi-Poon au vieux péon. Tout en nous reposant ici, veux-tu que nous nous confiions mutuellement ce que nous savons

des hommes et des femmes, de l'amour et de la haine, de la colère et de la mort, de la fureur qui voit rouge et du froid glacial de l'acier s'enfonçant dans le dos? Tu aimes la pulque, n'est-ce pas? Tu meurs d'envie d'en boire, avoue-le? »

Cette nuit-là, tandis que le jefe politico et Torres organisaient l'expédition sous le couvert des ténèbres, les événements se précipitèrent à la demeure des Solano. Après dîner, les hommes, y compris Henry Morgan, considéré désormais comme un membre de la famille, s'étaient retirés sur la large terrasse pour prendre le café et fumer des cigarettes. Sous les rayons de la lune, ils virent un inconnu monter l'escalier.

« On dirait un fantôme, dit Alvarado Solano.

— Il me paraît trop gras pour un fantôme, observa son frère jumeau, Martinez.

— Un fantôme chinois dans lequel tu ne pourrais enfoncer le doigt, dit Ricardo en riant.

— C'est en effet le Chinois qui nous a sauvés du mariage, Léoncia et moi, déclara Henry Morgan, reconnaissant le Céleste.

— Ah! oui! le marchand de secrets! s'exclama Léoncia. S'il ne nous en apporte pas un nouveau, je serai déçue.

— Que désires-tu, mon bon Chinois? demanda Alexandro, l'aîné des Solano, d'un ton bref.

— Nouveau secret... très joli secret... peut-être voulez-vous me l'acheter?

— Tes secrets reviennent trop cher, dit Enrico.

— Ce nouveau secret cher, mais très précieux, assura Yi-Poon.

— Va-t'en! lui ordonna Enrico. Je n'ai que faire de tes secrets! »

Yi-Poon lui répondit d'une voix mielleuse :

« Autrefois vous aviez un noble frère, le señor Alfaro Solano, qu'on trouva mort un jour avec un poignard dans le dos. Voilà un secret, n'est-ce pas?

— Tu connais le nom de l'assassin? s'écria Enrico.

— Combien m'offrez-vous?

— Tout ce que je possède! » s'exclama le vieillard.

Se tournant vers Alexandro, il lui dit :

« Mon fils, entends-toi avec cet homme; paie-le généreusement s'il fournit des preuves de ce qu'il va nous apprendre.

— Des preuves! s'exclama Yi-Poon. J'ai le témoin. Il a vu l'assassin enfoncer la lame dans le dos du señor Alfaro. Son nom...

— Dis-le! Dis-le! haletait Enrico.

— Ce renseignement vaut mille dollars en or. »

Enrico oublia qu'il avait chargé son fils aîné de la transaction.

« Où est ce témoin? » s'écria-t-il.

Yi-Poon ayant appelé du côté du buisson, bientôt apparut le vieux péon saturé de pulque, autre fantôme qui gravit d'un pas chancelant les marches du perron.

## CHAPITRE XXVI

Francis avait fait dire à Parker de l'éveiller à huit heures. Lorsque le valet de chambre entra sur la pointe des pieds, il trouva son maître profondément endormi. Après avoir préparé le bain et les ustensiles nécessaires pour se raser, il revint dans la pièce et ses yeux tombèrent sur la dague dont la pointe était piquée dans le bois de la table, à travers une lettre et une photographie. Pendant un long instant il considéra cet étrange objet : sans hésitation il ouvrit la porte, se rendit à la chambre de Mme Morgan et y jeta un coup d'œil. Ensuite, il secoua fermement Francis par l'épaule.

Celui-ci ouvrit les yeux, et son visage exprima pendant une seconde l'étonnement du dormeur réveillé en sursaut, puis il se souvint de l'ordre qu'il avait donné la veille à son domestique.

« Il est l'heure de vous lever, Monsieur, murmura Parker.

— Cette heure-là est toujours désagréable », dit en



souriant Francis, puis il bâilla, referma les yeux, et ajouta : « Parker, laisse-moi reposer encore une minute. Si je me rendors, secoue-moi. »

Mais Parker insista :

« Il faut vous lever tout de suite, Monsieur. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque chose de fâcheux à Mme Morgan. Elle n'est plus dans sa chambre. Voici un billet et un poignard qui vous en fourniront peut-être l'explication. »

D'un bond, Francis fut hors du lit, regarda la dague et, après l'avoir retirée, lut plusieurs fois le billet comme si les trois mots qu'il contenait : « *Adios pour toujours!* » passaient sa compréhension.

Il fut impressionné davantage encore à la vue de la dague enfoncée entre les yeux de Léoncia sur le mince carton et il se reporta en pensée à la demeure lacustre de la reine, au moment où tous s'étaient penchés sur le vase d'or et où lui-même avait, dans une vision, distingué le visage de Léoncia un poignard planté entre les yeux.

L'explication était évidente. Dès le début, la reine avait manifesté de la jalousie envers Léoncia et en trouvant à New-York la photographie de sa rivale dans la chambre de son mari, dans un accès de fureur, sa main armée d'un poignard avait frappé l'effigie de Léoncia. Mais où était-elle à présent? Ignorant tout de la vie d'une grande cité, elle qui appelait le téléphone la magie de la parole volante et considérait Wall-Street comme un temple et le négoce comme le dieu des Américains, où pouvait-elle être allée? Où et comment avait-elle passé la nuit? Était-elle encore en vie?

Des visions horribles de la Morgue aux cadavres non identifiés, de corps rejetés à la côte par la mer, traversèrent son esprit. Parker le rappela à la réalité.

« Puis-je faire quelque chose, Monsieur? Dois-je appeler l'agence Pinkerton? Votre père y recourait souvent... »

— Oui, je sais, interrompit vivement Francis. Il prenait de préférence un certain détective... voyons... vous souvenez-vous de son nom?

— Birchman, Monsieur, répondit Parker, qui s'éloi-

gna en disant : Je vais le faire venir tout de suite, Monsieur. »

A partir de ce moment, Francis, tout en cherchant sa femme, entra dans une série d'aventures qui lui révélèrent, à lui, New-Yorkais de naissance, un aspect de la cité et des mœurs qu'il était loin de soupçonner. Birchman ne se borna pas seulement à fouiller New-York pour retrouver Mme Morgan, mais, secondé par une vingtaine d'autres détectives, il opéra à Chicago et à Boston.

Entre sa lutte entreprise contre l'ennemi inconnu de Wall-Street et les innombrables alertes l'obligeant à courir en tous points de la ville pour identifier les personnes qu'on supposait être sa femme, Francis mena une vie qui n'avait rien de monotone.

Il oublia ce qu'était de prendre ses repas aux heures fixes et finit par s'habituer à quitter à tout instant la table ou le lit pour répondre à des appels urgents des satellites de Birchman; celui-ci demeurait convaincu que Mme Morgan n'avait point quitté New-York.

Francis dut explorer tous les recoins imaginables de la grande ville, les hôpitaux et même la Morgue : la reine demeurait introuvable. Pendant ce temps, la bataille de Wall-Street se poursuivait avec rage. L'ennemi sournois de Francis menait un combat impitoyable contre la fortune du jeune homme, et Bascom craignait une catastrophe imminente.

« Si seulement nous pouvions empêcher les Pétroles de Tampico d'être emportés dans le tourbillon! soupirait Bascom.

— Je compte précisément sur ces titres pour sauver la situation, répondit Francis. Lorsque toutes mes autres valeurs auront sombré, je lancerai les Pétroles de Tampico comme un dernier bataillon sur un champ de bataille où la partie semble perdue.

— Supposons que votre ennemi soit assez puissant pour briser ce dernier rempart et réclamer davantage, que se passera-t-il? »

Francis haussa les épaules.

« Dans ce cas, c'est la ruine complète. Mais mon père s'est ruiné une bonne demi-douzaine de fois avant d'asseoir définitivement sa fortune. Il ne possédait pas

un sou vaillant en venant au monde. Pourquoi me tracasser pour si peu? »

Léoncia devenait languissante et apathique : les efforts d'Henry, son véritable frère, et des Solano ne réussissaient pas à la distraire.

De grosses larmes roulèrent le long de ses joues. Elle se leva, descendit le grand escalier de pierre, traversa le jardin et, pour la vingtième fois depuis le départ de Francis, elle prit le sentier qui menait au bas de la colline. Elle avait suivi ce même chemin pour regagner le rivage et monter à bord de l'*Angélique*, ce jour où, prenant Francis pour Henry, elle l'avait entraîné dans la forêt afin de le soustraire à la fureur des frères Solano.

Elle se remémora ensuite tous les détails de la seconde visite de Francis, la morsure censément mortelle du labarri et son propre évanouissement sur le sable. A l'abri de son ombrelle, elle demeurait assise à l'endroit même où, reprenant ses sens, elle avait vu le jeune homme prêt à sucer le poison de la plaie après avoir enlevé l'épiderme. Elle comprit alors que la souffrance même causée par cette excoriation l'avait appelée à elle.

Plongée dans sa douleur encore toute récente, elle n'aperçut point la voiture louée à San-Antonio qui remontait le chemin de la plage, et pas davantage la femme qui, descendue du véhicule, s'avavançait à pied vers elle. Ce n'était autre que la reine, la femme de Francis, se protégeant sous une ombrelle contre les ardeurs du soleil tropical.

Debout derrière Léoncia, la reine vit celle-ci tirer de son corsage une petite photographie et contempler longuement les traits de Francis. Sa jalousie empira. Un poignard brilla dans sa main, mais la rapidité du geste suffit pour avertir Léoncia d'une présence insolite. Elle se détourna vers la personne qui se tenait à proximité. Si grande était sa tristesse qu'elle n'éprouva aucun étonnement et salua la femme de Francis Morgan de l'air le plus naturel, comme si elle venait de la quitter une heure auparavant. Le poignard même la laissa impassible. Eût-elle manifesté de la crainte

ou de la surprise, la reine eût peut-être consommé son acte de vengeance, mais, dans les circonstances présentes, elle ne put que s'écrier :

« Vous êtes une méchante femme ! Une femme vile et méprisable ! »

Léoncia haussa les épaules et se contenta de répondre :

« Vous feriez mieux de tenir votre ombrelle entre votre visage et le soleil ! »

La reine vint se placer devant Léoncia et la toisa avec un air de dédain et de colère froide dont seule est capable une femme jalouse, et qui la rendit muette de rage.

« Pourquoi ? demanda enfin Léoncia après un long silence, pourquoi suis-je une méchante femme ?

— Parce que vous êtes une voleuse ! s'exclama la reine. Parce que vous, une femme mariée, vous volez les époux des autres. Parce que vous êtes infidèle à votre mari... du moins en esprit, puisque jusqu'ici vous n'avez pu faire davantage.

— Je n'ai point de mari, répondit Léoncia d'une voix calme.

— Votre futur époux, alors ? Ne devait-on pas célébrer vos noces le lendemain de notre départ ?

— Je n'ai point de futur époux », continua Léoncia sans se départir de son sang-froid.

Le visage de l'autre femme exprima une telle fureur que Léoncia la compara en elle-même à une tigresse.

« Et Henry Morgan ? s'écria la reine.

— C'est mon frère.

— Je connais la signification équivoque de ce terme, Léoncia Solano. A New-York devant certains autels viennent se prosterner des fidèles qui traitent tous les hommes de « frères » et toutes les femmes de « sœurs ».

— Son père était mon propre père, expliqua patiemment Léoncia, et sa mère était ma mère. Nous sommes donc frère et sœur par la naissance.

— Et Francis ? Etes-vous également sa sœur ? »

Léoncia hocha la tête.

« Alors vous aimez Francis ! accusa la reine.

— Il vous appartient.

— Non, puisque vous me l'avez volé. »

Léoncia secoua lentement la tête, puis regarda la surface étincelante du lagon de Chiriqui. Après une pause, elle dit d'un ton las :

« Eh bien, croyez-le. Croyez ce qu'il vous plaira.

— Je l'ai deviné dès le début ! s'écria la reine. Vous exercez sur les hommes un pouvoir fascinateur. Vous avez à ce point subjugué mon époux, qu'entre mes bras il songe encore à vous. Je sais qu'en ce moment même ses pensées vont vers vous. »

La reine prononça ces dernières paroles avec le cri de passion d'un cœur brisé. L'instant d'après, elle laissa tomber son poignard sur le sable, et elle-même s'affaissa à côté de Léoncia, enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter. Inconsciemment Léoncia essaya de la reconforter. Au bout de quelques minutes, la reine, ayant recouvré son calme, s'exprima d'un ton résolu :

« J'ai quitté Francis dès que j'ai constaté qu'il vous aimait. J'ai piqué la pointe de ma dague dans votre photographie et je venais ici avec l'intention d'en faire autant sur votre personne. Mais je me suis trompée. Ce n'est pas votre faute, ni celle de Francis, mais la mienne : je n'ai pas su le conquérir et c'est moi qui dois mourir. Mais auparavant, je veux retourner dans ma vallée et reprendre mon trésor. En ce moment Francis est harassé de soucis d'argent. Sa fortune est sur le point de l'abandonner et il lui en faut une autre pour le sauver. Je possède cette fortune, et il n'y a point de temps à perdre. Puis-je compter sur votre concours et celui des vôtres ? Il y va du salut de Francis. »

## CHAPITRE XXVII

La vallée des Ames errantes fut un jour envahie par deux expéditions venant de directions opposées à la recherche du trésor. D'un côté avançaient à vive allure la reine, Léoncia, Henry Morgan et les Solano.

Plus lentement marchaient Torres et le jefe politico. Ceux-ci attaquèrent la montagne, leur principal obstacle, et pratiquèrent une percée dans la grotte des Mayas, mais il avait fallu plus de dynamite qu'ils n'en avaient apporté. Et une fois l'opération terminée, ils s'aperçurent que cette ouverture se trouvait bien au-dessus du niveau de la caverne inondée; de sorte qu'ils durent faire sauter une grande partie de la paroi inférieure pour permettre à l'eau de s'étaler. Arrivés à la chambre des idoles, ils s'ouvrirent un nouveau chemin au moyen de la dynamite. Avant de poursuivre sa route, Torres arracha les yeux de rubis de Tchia et ceux d'émeraude de Hzatzl.

La reine et les Solano pénétrèrent dans la vallée par l'autre côté de la montagne. Grâce au Miroir du Monde, la reine connaissait pouce par pouce son itinéraire. Là où le fleuve passait sous les masses rocheuses, ils quittèrent leurs barques. Après une minutieuse recherche, ils découvrirent dans la falaise une ouverture dissimulée par des buissons épineux. A l'aide de cordes qu'ils avaient apportées, ils amenèrent leurs embarcations sur la pente abrupte de la falaise et les transportèrent sur leurs épaules dans les couloirs sinueux, puis les remirent à flot lorsque le cours d'eau souterrain redevint suffisamment large. Par moments, lorsque la rivière coulait trop rapide, ils remontaient sur la terre ferme, amarraient les barques l'une à l'autre et les halaient de la rive; aux endroits où la rivière passait dans des tunnels obscurs, la reine leur montrait des sentiers tracés de main d'homme et les anciens passages le long desquels ils portaient leurs légères embarcations.

« Abandonnons ici nos barques », annonça la reine et les hommes se mirent en devoir de les amarrer au rivage à la lueur de lampes de poche. « Nous approchons du dernier passage, d'où nous sortirons par une petite brèche dans la falaise, dissimulée par des fougères et des plantes grimpantes, et d'où nous pourrions voir l'emplacement où se dressait naguère ma maison auprès du remous. Nous aurons besoin des cordes pour descendre la falaise, mais elle ne mesure qu'une vingtaine de mètres. »

Henry, sa lampe électrique à la main, ouvrait la marche avec la reine, tandis qu'Enrico et Léoncia formaient l'arrière-garde et veillaient à ce qu'aucun de leurs péons ou rameurs indiens ne les abandonnassent en route. Mais lorsqu'ils arrivèrent à la prétendue entrée, le passage était bloqué par un amas de pierres de toutes dimensions.

« Qui peut avoir fait cela? » s'exclama la reine avec colère.

Mais Henry, après un court examen, la rassura.

« C'est une avalanche de rochers; une faille superficielle dans la structure de la montagne a produit un glissement. Avec notre dynamite, nous l'aurons vite déblayé. Par bonheur nous en avons apporté une bonne provision. »

Ce long travail les occupa le reste de la journée et toute la nuit. Craignant d'aggraver la fissure dans le rocher, Henry n'osait employer de fortes quantités d'explosifs. A huit heures, le lendemain matin, ils virent filtrer le premier rayon du soleil. Désormais ils redoublèrent de précautions de crainte de provoquer d'autres fissures. Ils se croyaient presque au bout de leurs peines lorsqu'ils constatèrent qu'un bloc de rocher d'au moins dix tonnes bouchait l'ouverture. Après d'infructueux efforts pour le déplacer, Henry décida de se servir une dernière fois de la dynamite pour faire sauter le rocher et le projeter dans la vallée.

« Ils attendent certainement des visiteurs, dit en riant Henry, car voici quinze heures d'affilée que nous frappons à leur porte », puis il alluma la fusée.

Assemblée devant l'autel du dieu du soleil, la tribu tout entière attendait avec inquiétude l'apparition des étrangers. Les résultats de la dernière visite avaient été désastreux : ils avaient perdu leur reine, dont le palais avait été brûlé, et ils suppliaient le dieu du soleil de ne plus envoyer d'intrus. Aussi étaient-ils bien décidés, sur la recommandation de leur prêtre, à tuer à première vue, sans pourparlers, le premier qui oserait se présenter.

« Y compris Da Vasco lui-même! avait crié le prêtre.

— Oui, Da Vasco lui-même! » avaient répété les Ames errantes.

Tous étaient armés de lances, de casse-têtes, d'arcs et de flèches. A chaque instant arrivaient du lac des émissaires répétant la même nouvelle : bien que la montagne tremblât comme sous l'effet de coups de tonnerre, jusqu'ici rien n'en sortait.

La fillette de dix ans, la Vierge de la Longue Maison qui avait servi Léoncia, fut la première à déceler l'arrivée des visiteurs. A ce moment, tous prêtaient attention à la montagne et personne ne s'attendait à voir des hommes déboucher de l'autre côté de la vallée.

« Da Vasco! cria-t-elle. Voici Da Vasco! »

Tous se détournèrent et virent, à moins de cinquante mètres d'eux, Torres, le jefe politico et leur bande, émergeant dans l'espace découvert. Torres portait encore le casque qu'il avait dérobé à son ancêtre dans la chambre des momies. Une volée de flèches s'abattit sur les intrus et en étendit deux sur le sol. Ensuite, les Ames errantes, hommes et femmes, continuèrent par une charge, que Torres et ses partisans essayèrent de contenir à coups de fusil. Cette riposte inattendue fut si activement conduite que plusieurs membres de la tribu tombèrent sous les balles; néanmoins les Ames errantes arrivèrent en nombre suffisant sur les envahisseurs et il s'ensuivit un terrible corps à corps. A ce moment, les armes à feu perdirent de leur avantage : les gendarmes et les péons furent transpercés par les lances ou eurent le crâne broyé sous les coups de massues.

Enfin, les gens de Torres eurent le dessus, grâce aux revolvers capables de tuer l'adversaire au plus fort de la mêlée. Les survivants des Ames errantes prirent la fuite, mais la moitié des envahisseurs demeurèrent à jamais allongés sur le sol, car les femmes de la tribu avaient achevé tous les blessés. Le jefe politico hurlait de douleur avec une flèche dans le bras; il ne se calma que lorsque Vicente eut retiré la pointe de sa chair.

Torres, indemne, fit éclater sa joie à la vue du vieux prêtre moribond, sa tête reposant sur les genoux de la fillette éplorée.

Torres et le jefe politico accompagnèrent leurs



hommes vers le lac, contournèrent le rivage et arrivèrent sur les ruines de la résidence royale. Seuls quelques pieux à demi consumés dressaient leurs moignons charbonneux au-dessus de l'eau et indiquaient l'emplacement de la maison incendiée. Torres était confondu et le jefe politico débordait de rage.

« C'est ici même que s'érigéait la maison où j'ai vu le coffret de pierres précieuses, bégaya Torres.

— Nous sommes venus jusqu'ici pour rien! grogna le jefe politico. Señor Torres, je vous ai toujours pris pour un imbécile. Je constate que je ne me suis pas trompé.

— Comment pouvais-je deviner que la maison avait été brûlée!

— Vous auriez dû le savoir, vous qui savez tout. Mais vous ne vous moquez pas ainsi de moi. Je vous ai vu enlever les émeraudes et les rubis qui formaient les yeux des dieux Mayas. Vous allez partager ce butin avec moi, et séance tenante.

— Voyons, ne vous impatientez pas. Mais oui je le partagerai avec vous... que sont ces quatre gemmes comparées à tout un coffret de bijoux? Cette maison était de construction fragile. Le coffret est peut-être tombé à l'eau quand le toit s'est écroulé. Et l'eau ne saurait altérer des pierres précieuses. »

Le jefe politico envoya ses hommes dans l'eau peu profonde. Ils fouillèrent entre les pilotis, en prenant soin d'éviter le remous. Augustino le Taciturne fit une trouvaille, tout près du rivage.

« Je suis debout sur quelque chose! » annonça-t-il, et le niveau de l'eau lui arrivait à peine aux genoux.

Torres se précipita et explora l'eau jusqu'à ce qu'il touchât l'objet.

« C'est le coffret, j'en suis certain. Venez tous! Retirez-le et amenez-le sur la terre sèche afin que nous puissions l'examiner!

— Continuez vos recherches, ordonna-t-il ensuite à ses hommes. Il y a d'autres coffrets semblables à celui-ci. Un seul ne pourrait payer tous les frais de l'expédition. »

Quand ils furent seuls, Torres souleva le couvercle devant le jefe, ébahi.

« Me croirez-vous à présent? lui dit Torres. Nous sommes les deux hommes les plus riches de Panama, de l'Amérique du Sud, du monde entier. Voici le trésor des Mayas! Il nous appartient... il est à nous! »

Tandis que les deux compères demeuraient stupéfaits devant le trésor, les hommes sortirent de l'eau, l'un après l'autre, formèrent un demi-cercle silencieux et, à leur tour, ouvrirent de grands yeux. Fascinés par l'éclat des pierreries, ils ne virent point les Ames errantes s'approcher de leur groupe.

A dix mètres de distance, les arcs et les flèches sont mortels, surtout quand on dispose du loisir nécessaire pour viser. Les deux tiers des chercheurs de trésors furent abattus en quelques instants. Les survivants eurent à peine le temps de saisir leurs fusils et de faire demi-tour, que les coups de massues tombaient sur eux drus, comme grêle. Comme d'habitude, les femmes de la tribu des Ames errantes prirent soin d'achever les blessés.

La fin de Torres et du jefe politico n'était plus qu'une question de minutes, lorsqu'un bruit formidable dans la montagne, suivi par une avalanche de rochers, produisit une diversion. Les quelques Ames errantes qui étaient encore en vie se réfugièrent dans les buissons. Torres et le jefe politico, levant les yeux vers le haut de la falaise d'où une fumée s'échappait encore du trou nouvellement percé, virent Henry Morgan et la reine apparaître en pleine lumière sur le bord du rocher.

« Visez la femme, rugit le jefe politico. Moi je me charge du gringo Morgan, bien que ce soit le dernier acte d'une vie qui ne semble pas devoir beaucoup durer. »

Les deux hommes mirent en joue simultanément. Torres, médiocre tireur, atteignit la reine en plein cœur. Mais le jefe politico, possesseur de plusieurs médailles de tir, manqua tout à fait son but. L'instant d'après, une balle provenant du fusil d'Henry le frappa au poignet, remonta le long de son avant-bras et sortit au coude. Voyant son arme lui échapper, le jefe politico comprit que jamais plus sa main droite ne pourrait tenir un fusil.

Henry, qui venait d'émerger de l'obscurité où ils avaient passé vingt-quatre heures, ne put adapter immédiatement sa vue à la lumière crue du soleil; aussi son tir laissait-il fort à désirer. Si le premier coup avait été assez passable, par la suite il frappa au jugé sur les deux adversaires qui coururent, affolés, s'abriter derrière les buissons.

Dix minutes plus tard, le jefe politico, blessé, et Torres surprirent une femme de la tribu qui, sortant de derrière un arbre, tenait de ses deux mains une grosse pierre. Elle en assomma le jefe politico qui s'écroula comme une masse. Torres tira sur cette femme à bout portant, puis se signa d'horreur et continua seul sa route. Il entendait à distance les cris d'Henry et des frères Solano qui détalaient à sa poursuite. Évoquant la vision de sa mort à peine entrevue par lui dans le Miroir du Monde, il se demanda si sa fin était proche. Cependant l'endroit ne ressemblait nullement à cette jungle d'arbustes et de fougères arborescentes. Il ne se souvenait que d'avoir vu des rochers et des ossements d'animaux sous un ciel brûlant. De nouveau, l'espoir lui revint. Sa mort n'était peut-être pas pour aujourd'hui, ni même pour cette année. Qui sait? Vingt ans pouvaient encore s'écouler avant la date fatale.

En sortant de la jungle, il émergea sur une pente de lave. Ici, sa fuite ne laisserait aucune trace. Il se dirigea avec précaution vers un petit bois, plein de confiance en son étoile qui jusqu'ici l'avait protégé. Son but était clair : il se réfugierait dans une cachette en attendant la nuit, puis, à la faveur de l'obscurité, il contournerait la vallée pour retrouver le lac, et une fois là il se lancerait dans le tourbillon du fleuve souterrain. Ce voyage au cœur de la montagne ne l'effrayait point, car il l'avait déjà effectué sans dommage.

En imagination, il revoyait le paysage riant du fleuve Gualaca, étincelant sous le ciel et courant vers la mer. Ne portait-il pas sur lui les deux énormes émeraudes et les deux superbes rubis qui avaient été les yeux de Tchia et de Hatzl? A eux seuls ils constituaient une fortune, une fortune immense. Qu'importait en ce mo-

ment le trésor des Mayas? Tout ce qu'il souhaitait pour l'instant c'était la tombée de la nuit, un plongeon au sein de la montagne, revoir le fleuve Gualaca et s'enfuir vers la mer.

La pensée de sa fuite l'absorbait à ce point qu'il ne regarda pas où il posait le pied. Il roula sur une pente rocheuse, si glissante que malgré ses efforts il ne parvint qu'à se retourner sur lui-même sans pouvoir arrêter sa chute.

Arrivé au fond du précipice, il demeura un moment étourdi. Lorsqu'il reprit ses sens, il eut la sensation de poser la main sur un objet bizarre. Il aurait juré qu'il touchait des dents. Enfin il ouvrit les yeux et à son grand soulagement il vit que c'étaient en effet des dents, mais des dents de cochon qui tenaient encore à la mâchoire, blanchie par le temps. D'autres ossements gisaient éparpillés autour de lui, mais un bref examen le rassura : c'étaient des os de porcs et de petits animaux.

Où donc avait-il déjà vu cette scène? Il reporta ses pensées vers le vase d'or de la reine. Sainte Mère de Dieu! C'était exactement cet endroit! Il se trouvait au bas d'une espèce d'entonnoir de soixante mètres de hauteur. Ses parois de roche taillées à pic convainquirent Torres qu'aucun homme né de la femme n'était capable de remonter cette pente.

Pris d'une soudaine panique, il se leva et regarda autour de lui. Sur une échelle plus colossale, cet entonnoir venait de lui rappeler les trous que creusent dans le sable certaines araignées, et au fond desquels elles attendent la proie qui y tombe. Son imagination affolée lui suggéra la vision effrayante de quelque énorme tarentule, en proportion avec les dimensions de l'entonnoir, se dissimulant dans un coin, prête à le dévorer. Toutefois, il n'y vit aucun habitant. Le fond avait une forme circulaire de trois mètres de diamètre, et était tapissé, il ne savait sur quelle épaisseur, de débris d'ossements d'animaux. Dans quel dessein les Mayas avaient-ils pratiqué cette excavation? se demandait Torres, car il était persuadé que cet entonnoir n'était point un phénomène naturel.

Avant la tombée de la nuit il essaya une douzaine

de fois de grimper vers la surface, mais en vain. Entre chaque tentative, il s'allongeait du côté de l'ombre, mourant de chaleur et de soif. Ce lieu était une véritable fournaise et la transpiration abondante semblait absorber toute la sève de son corps. Pendant la nuit, il songea au moyen de fuir. La seule issue se trouvait vers le haut, et il ne pouvait atteindre le bord. Il redoutait par-dessus tout la venue du jour, car il savait qu'il lui serait impossible de résister dix heures sous l'ardeur du soleil. Avant le soir, il ne serait plus qu'une momie à demi desséchée.

A l'aube, sa terreur croissante donna des ailes à sa pensée, et lui indiqua une nouvelle manière de s'échapper. Puisqu'il ne pouvait sortir par le haut, le seul espoir restait vers le sol. Il se mit à fouiller avec ses doigts dans l'épaisseur des ossements. Sûrement il devait exister une sortie. Comment cet entonnoir se vidait-il? Si l'eau ne s'évacuait pas de façon quelconque, l'entonnoir serait rempli entièrement ou à moitié par l'eau des pluies.

Il travailla avec tant d'ardeur qu'il se brisa les ongles et bientôt l'extrémité de ses doigts ne fut que des plaies saignantes. Mais l'amour de la vie le stimulait dans cette course à mort avec le soleil. Bientôt le sol se durcit et il dut employer le canon de son fusil pour détacher les mottes de terre sèche avant de les lancer sur le tas à l'aide de ses mains.

Vers midi, à l'heure où la chaleur devint accablante, il fit une découverte. Sur le mur qu'il avait mis à nu, il voyait les premières lettres d'une inscription, évidemment gravée à la pointe d'un couteau. Reprenant espoir, plongeant la tête et les épaules dans le trou, il creusa comme un forcené, lançant la terre entre ses jambes à la manière d'un chien. Enfin l'inscription fut dégagée et il lut :

*Peter MacGill, de Glasgow. Le 12 mars 1820  
je me suis évadé du puits de l'Enfer  
en creusant encore plus profond  
et j'ai trouvé le passage.*

Un passage! Le passage devait exister sous cette inscription. Torres s'acharna de plus belle à la besogne.

Il était si sale qu'il ressemblait à un énorme quadrupède creusant son terrier. La poussière lui pénétrait dans les yeux, dans les narines, et il dut à plusieurs reprises s'interrompre pour reprendre haleine. Il s'évanouit par deux fois, mais le soleil qui, à ce moment, montait presque au-dessus de lui, le pressait de continuer sa tâche.

Lorsqu'il eut découvert l'ouverture du passage, suffisamment large pour laisser pénétrer son corps mince, il s'y réfugia à l'abri des rayons solaires. La fraîcheur et l'obscurité le soulagèrent, mais la réaction fut si forte que pour la troisième fois il s'évanouit.

Quand il revint à lui, Torres, les lèvres noires, prononça quelques paroles de gratitude, puis rampa le long de ce passage, si bas qu'un nain n'aurait pu s'y tenir debout. Les ossements se brisaient et s'effritaient sous ses mains et ses genoux. Au bout d'une trentaine de mètres, il aperçut devant lui une légère clarté, mais plus il approchait de la délivrance, moins il allait vite, car ses forces commençaient à l'abandonner.

La lumière devenait plus intense et plus proche. Il remarqua que le sol s'inclinait à un angle d'au moins trente degrés, ce qui diminua ses efforts. La loi de la pesanteur l'attirait en avant et bientôt il se rendit compte que la couche des ossements augmentait d'épaisseur. Ce fait l'intéressa médiocrement : il se sentait trop las pour s'en préoccuper.

De ses yeux hagards, Torres vit bientôt le passage se contracter en tous sens : il offrait maintenant l'aspect d'un piège à rats et Torres était le rat qui, la tête la première, se disposait à plonger vers l'inconnu. Avant de s'y engager davantage, il se demanda si l'ouverture lumineuse annonçant le monde libre n'était pas trop étroite pour permettre à son corps de passer. Ses craintes ne tardèrent pas à se justifier. Rampant sur un squelette humain, il réussit à insinuer tout juste la tête dans l'orifice. Le soleil dardait ses rayons sur son crâne et ses yeux contemplaient le vaste horizon, mais le reste de son corps demeurait prisonnier du rocher inexorable.

Le plus affolant était qu'à cent mètres au-dessous de lui coulait un ruisseau bordé d'arbres, aux berges

verdoyantes. Plusieurs vaches, de cette espèce naine particulière à la vallée des Ames errantes, se tenaient, l'air stupide, debout dans cette eau qui leur arrivait aux genoux. De temps à autre, d'un mouvement indolent, elles balayaient leurs flancs de leur queue pour en chasser les mouches. Les sottés! Pourquoi ne buvaient-elles point alors qu'un frais liquide coulait sous leur naseau!

Soudain alertées, elles tournèrent la tête, oreilles dressées, vers la rive. Un cerf aux bois énormes sortit d'entre les arbres et s'approcha. Il se pencha sur l'eau et se désaltéra à grands traits. C'en était trop pour Torres. Il poussa un tel cri de démence qu'il n'aurait pas reconnu sa propre voix s'il avait eu ses sens à lui! D'un violent effort, au risque de s'arracher les oreilles, il tira sa tête de l'orifice et retomba évanoui sur le squelette humain.

Deux heures plus tard, il reprit connaissance et se retrouva le visage appuyé sur le crâne du squelette. Ses yeux aperçurent un couteau tout rouillé, dont la pointe était brisée et émoussée, sans doute le même couteau qui avait gravé l'inscription sur le rocher. Alors, Alvarez Torres perdit tout à fait la raison.

« Ah! Peter Mac Gill, grogna-t-il. Peter Mac Gill, de Glasgow, tu m'as trahi jusqu'au bout. Tiens, voilà pour toi! Tiens! Tiens! »

Tout en parlant, il enfonçait le lourd couteau dans l'os fragile du crâne. La poussière de ce qui, autrefois, avait été le tabernacle de la pensée de Peter Mac Gill, montait au nez de Torres et augmentait sa fureur. Dans cette vengeance grotesque, il empoigna le squelette et le fit voler en éclats, remplissant l'espace étroit des derniers vestiges de l'ancien citoyen de Glasgow.

Une fois encore Torres insinua la tête dans l'ouverture pour contempler la splendeur du couchant. Comme un rat pris au piège, Torres, saisi par le cou dans l'invention diabolique des vieux Mayas, vit la clarté du jour s'évanouir. Sa conscience sombra dans les ténèbres de la mort, et la terre l'enveloppa bientôt du linceul de la nuit.

Cependant les vaches, debout dans l'eau, continuaient à s'éventer de leur queue, et un peu plus

tard le cerf dédaigneux du bétail revint tranquillement vers la berge se désaltérer.

## CHAPITRE XXVIII

Ce n'est pas sans motif que les confrères de Regan l'avaient surnommé le « Loup de Wall-Street » ! Bien que prudent en général, il jouait parfois gros jeu ; il lui arriva même, au cours de sa longue carrière, de semer à cinq reprises la panique dans les milieux financiers et chaque fois il s'en tira avec un bénéfice personnel de plusieurs millions de dollars. Les menus boursicotages ne l'intéressaient guère. Il se terrait pendant des années, se faisait entièrement oublier, au point que ses adversaires croyaient que le loup, devenu vieux, s'assagissait. Puis soudain, avec la rapidité de la foudre, il reparaisait en scène et anéantissait les plus grosses fortunes. Mais il préparait ses coups de longue date, mûrissant dans l'ombre l'exécution de ses projets.

Voilà comment il avait précipité la chute de Francis Morgan. Une vengeance, dirigée contre un mort, dictait en réalité ses actes. Elle ne visait pas Francis, mais son père. Huit années durant, il avait attendu l'occasion de l'attaquer, mais R. H. M. (Richard Henry Morgan), appelé le « Lion de Wall-Street », ne s'était jamais laissé surprendre. Aujourd'hui Regan s'en prenait au fils pour atteindre le père par-delà la tombe.

Cependant, sa haine ne reposait sur aucune raison valable. Par tous les moyens il avait tenté de nuire au vieux Morgan sans se douter que celui-ci devinait ses noirs desseins. Non seulement Morgan avait vu clair dans son jeu, mais il avait usé de représailles contre son perfide rival. Si Regan avait soupçonné que l'autre fût instruit de sa trahison, il eût accepté ce coup du sort sans songer à la revanche. Mais jugeant Morgan aussi canaille que lui, et s'imaginant que, sans



provocation de sa part, l'autre l'avait trompé, Regan s'était acharné à détruire la fortune des Morgan.

Il fallut à Regan plus de deux années pour arriver à ses fins, deux années au cours desquelles il se renseigna sur la moindre des valeurs qui composaient le portefeuille de Francis Morgan. Dans quelques-unes des sociétés dont Francis était un des principaux actionnaires, Regan lui-même était président ou vice-président du conseil d'administration, et par conséquent l'arbitre de sa destinée. La majeure partie de la fortune de Francis était investie dans les *Pétroles de Tampico*; or, Regan n'avait aucun intérêt dans cette affaire, dont il ne possédait qu'une vingtaine de mille d'actions. Les Pétroles de Tampico constituaient pour ainsi dire la propriété privée de Francis Morgan et nombre de ses amis s'y étaient eux-mêmes engagés.

La baisse de certaines valeurs s'accroissait de façon alarmante et nul, sauf quelques initiés, ne s'imaginait que Regan menait seul la danse.

Ce qui déconcertait Bascom, c'était l'attaque sournoise de l'ennemi. Toutes les valeurs que possédait Francis baissaient méthodiquement, mais de façon continue, et son immense fortune s'ébranlait sur ses bases.

Alors se répandirent des bruits de guerre; de tous côtés les ambassadeurs recevaient leurs passeports et la moitié des nations mondiales mobilisaient leurs troupes. Pour assener le coup de grâce, Regan choisit ce moment où la Bourse s'affolait et où les gouvernements retardaient la promulgation du moratoire pour déclencher son offensive. L'heure de la baisse venue, une demi-douzaine de gros baissiers se laissèrent entraîner par Regan, sans savoir contre qui cette attaque était dirigée. Ils jouaient simplement dans l'espoir de gagner et s'imaginaient que Regan poursuivait le même dessein.

Le groupe Regan s'acharna à la besogne. Bientôt la chute des cours affecta de façon désastreuse les valeurs de Francis, déjà fort atteintes. Cependant Regan épargnait encore les Pétroles de Tampico, qui relevaient la tête au milieu de la débâcle générale. Regan attendait l'instant propice où Francis, aux abois, se ver-

rait contraint de jeter la solide arrière-garde de ses titres sur le marché pour compenser ses autres pertes.

« Oh! mon Dieu! mon Dieu! »

Bascom appuyait sa joue contre sa main et faisait une grimace comme s'il était affligé d'un violent mal de dents.

« Mon Dieu! mon Dieu! répéta-t-il. Le marché va à vau-l'eau et entraîne avec lui les Pétroles de Tampico. Quelle dégringolade! Qui l'aurait cru! »

Francis, assis dans le bureau de Bascom, tirait sur sa cigarette sans s'apercevoir qu'elle était éteinte.

« On croirait assister à un solde après incendie dans un grand magasin de nouveautés, observa Francis.

— Demain matin, à cette heure, tout sera liquidé... vous serez ruiné, et moi avec vous », conclut l'agent de change en consultant la pendule.

Elle marquait midi, ainsi que s'en assura Francis.

« Jetez en Bourse votre dernier paquet de Pétroles de Tampico. Cela nous permettra de tenir jusqu'à demain matin.

— Et qu'adviendra-t-il demain? lui demanda son agent de change... lorsque nous serons à sec et que les garçons de bureau eux-mêmes vendront leurs titres. »

Francis haussa les épaules.

« Vous savez pertinemment que j'ai hypothéqué la maison, Dreamwold et la villa d'Adirondack jusqu'aux extrêmes limites.

— Et vos amis?

— A pareil moment! rétorqua Francis d'un ton amer.

— Précisément à ce moment. Voyons, Morgan, je connais vos camarades de collège... A commencer par Johnny Pathmore.

— Lui-même est déjà enfoncé jusqu'au cou. Si je tombe, il me suivra dans ma chute. Quant à Dave Donaldson, il faudra qu'il organise sa vie sur un pied de cent soixante dollars par mois. Chris Westhouse se consacrera au cinéma pour vivre. Il possède des dons d'acteur surprenants et il est photogénique.

— Il y a aussi Charley Tippery, suggéra Bascom, sans beaucoup de confiance.

— Evidemment, acquiesça Francis. Le malheur c'est que... son père vit encore.

— Le vieux bougre n'a jamais risqué un sou de sa vie. Cependant il a toujours eu des millions à sa disposition et il se porte comme un charme.

— Charley parviendrait peut-être à le persuader de me tirer d'embarras, mais l'ennui...

— Vous n'offrez plus de garanties? interrogea son agent de change.

— Le vieux est incapable de se séparer d'un dollar sans garanties de premier ordre. »

Néanmoins, quelques minutes plus tard, Francis fit remettre sa carte dans l'espoir de trouver Charley Tippery à son bureau. De tous les bijoutiers et joailliers de New-York, Tippery était le plus important.

L'entrevue fut telle que l'avait prévue Francis. Le vieux dirigeait toutes les affaires dans sa maison et le fils n'entrevoit aucune chance d'aider son ami.

« Je connais mon paternel, confia-t-il à Francis. Je ferai mon possible, mais ne t'attends à rien de bon. Le pis, c'est qu'il possède de l'argent liquide. Mais, voici : le grand-père Tippery, alors qu'il était jeune et se débattait pour monter son commerce, prêta mille dollars à un de ses amis. Jamais il n'en a revu la couleur, et il ne l'a jamais digéré. Cette mésaventure lui a desséché le cœur. Mon père ne prêterait pas un sou, à moins qu'on ne lui donnât le Pôle comme garantie et encore le ferait-il d'abord expertiser. Or, tu n'as aucune caution à lui offrir. Quoi qu'il en soit, ce soir, après dîner, je te promets de lui en parler. C'est le moment de la journée où il se montre le plus maniable. De mon côté, je verrai ce que je puis faire pour toi. Je sais pertinemment que quelques centaines de mille dollars ne te tireraient pas d'affaire, mais je vais tenter quelque chose de plus important. En tout cas, je serai chez toi demain à neuf heures...

— Demain, impossible de te recevoir. A huit heures, je serai parti pour mon bureau.

— Soit, je passerai avant huit heures, assura Charley en serrant la main de son ami. En attendant, je m'occuperai de toi. Qui sait?... »

Au cours de l'après-midi, Francis fit une autre visite. De retour au bureau de son agent de change, il apprit par Bascom que Regan avait téléphoné et désirait voir Francis pour une affaire urgente.

« J'y cours de ce pas, dit Francis, prenant son chapeau, et son visage s'éclairant d'espoir. C'est un vieil ami de mon père et si quelqu'un peut me tirer d'embarras, c'est bien lui.

— Ne soyez pas si confiant. Je lui ai téléphoné la veille de votre retour de Panama. En toute franchise, je lui ai exposé votre mauvaise posture en Bourse. Puis... sans détours... je lui ai demandé si je pouvais compter sur lui en cas de besoin. Il m'a répondu de façon décevante. Tout le monde est libre de refuser un service, mais il y a la manière. Et j'ai deviné chez lui... je n'oserais dire de l'animosité... mais je le crois dur à la détente et peu enclin à se laisser convaincre.

— Vous êtes stupide, Bascom. C'était un des meilleurs amis de mon père.

— Avez-vous entendu parler de la Société des Chemins de fer Cosmopolitan? » lui demanda Bascom d'un air entendu.

Francis acquiesça vivement de la tête.

« C'était bien avant mon temps. Eh bien, Bascom, je vous écoute. Racontez-moi tout ce que vous savez.

— L'histoire serait trop longue, mais permettez-moi de vous donner un petit conseil. Si vous voyez Regan, ne lui montrez pas vos cartes. Laissez-le plutôt étaler les siennes. S'il s'offre à vous aider, acceptez, mais ne sollicitez rien de cet homme. Je puis me tromper, mais je ne crois pas que vous ayez à vous repentir d'agir comme je vous le dis. »

Une demi-heure après, Francis était dans le cabinet de Regan. Malgré son désarroi, il se contint et, se souvenant des recommandations de Bascom, il montra plutôt un air détaché en ce qui concerne les affaires. Il s'efforça même de bluffer.

« Vous êtes, ce me semble, en train de boire un bouillon, hein? commença Regan.

— Pas tant que cela. Je puis encore respirer à l'aise. »

Regan ne répondit pas tout de suite, mais parcou-

rut du regard les derniers mètres du ruban enregistré.

« Vous vendez les Tampico en masse, paraît-il.

— Oui, et on se les arrache.

— Tiens! C'est drôle. On s'arrache ces titres et ils font une prodigieuse culbute en Bourse!

— Oh! dans un marché à la baisse, toutes sortes de phénomènes peuvent se produire, dit Francis avec une étonnante sagacité. Quand les spéculateurs en auront suffisamment avalé, ils rouleront comme des barriques et paieront cher pour s'en débarrasser. Ils les rendront par le nez avant que nous soyons quittes.

— Mais vous êtes coulé, mon petit. J'ai suivi les péripéties de votre bataille, avant même votre retour. Les Pétroles de Tampico sont vos dernières cartouches. »

Francis secoua la tête.

« Vous exagérez. J'ai d'autres appoints dont mes pires ennemis ne soupçonnent pas l'existence. Je leur tends un piège. Tout ceci entre nous, n'est-ce pas, Regan? Je vous parle ainsi parce que vous êtes un vieil ami de mon père.

— Quelles sont vos autres réserves? »

Francis haussa les épaules.

« Vous le verrez au moment voulu.

— Vous voulez m'en faire accroire. Vous possédez le cran de votre père, mais il faudra me prouver ce que vous avancez. »

Francis eut une inspiration soudaine.

« Vous l'avez dit. Tout cela est du bluff. Je suis en train de m'enfoncer, mais je ne me noierai pas, si vous voulez me tendre la main. Tout ce que je vous demande, c'est de sauver le fils en souvenir du père. »

A ce moment le Loup de Wall-Street montra les crocs. Il désigna du doigt le portrait de Richard Henry Morgan.

« Pour quelle raison croyez-vous que je garde ce portrait accroché au mur depuis tant d'années? »

Francis ne répondit point. Il semblait accepter comme explication la vieille amitié qui autrefois unissait les deux hommes.

« Afin de ne point oublier, reprit le Loup. Vous souvenez-vous de la Cosmopolitan? Eh bien, le vieux

Morgan m'a eu dans cette affaire. Il m'a roulé, et de la belle façon, vous pouvez m'en croire. Mais il était si rusé qu'il ne m'a jamais laissé l'occasion de lui rendre la pareille. J'ai attendu, et aujourd'hui mon heure est venue.

— Vous voulez dire? demanda le jeune homme avec calme.

— Je veux dire que j'ai dû patienter pour arriver à mes fins. Si après cela le vieux ne se retourne pas dans sa tombe... »

Francis bondit et regarda son ennemi d'un air bizarre.

« Non, cela n'en vaut pas la peine, dit-il se parlant à lui-même.

— Qu'est-ce qui n'en vaut pas la peine?

— De vous battre, fut la réponse. En cinq minutes je pourrais vous tuer de mes mains. Vous n'êtes point un loup... tout juste un chien galeux... ou un vulgaire putois. On m'avait bien prévenu; je ne voulais pas le croire. Cette fois, je m'en suis rendu compte par moi-même. Adieu, je m'en vais. Cela pue le renard, ici! »

La main sur la poignée de la porte, il regarda Regan, toujours impassible.

« Eh bien, que pensez-vous faire? lui demanda celui-ci.

— Si vous voulez me permettre de me servir de votre téléphone, vous le saurez immédiatement.

— Allez-y, mon gaillard, concéda Regan, puis il ajouta : Si vous désirez parler à Bascom, je vais le demander moi-même. »

S'étant assuré que l'agent de change était à l'autre bout du fil, il tendit le récepteur à Francis.

« Vous aviez vu juste dans le jeu de Regan, assura Francis à Bascom. Il est absolument tel que vous le jugiez, et encore pis. Aussi, plus d'hésitation. Menons notre campagne jusqu'au bout. Nous le tenons, mais le vieux roublard ne veut pas le croire. Il se figure que c'est lui au contraire qui va me ruiner. Je vais vous apprendre du nouveau. C'est Regan qui manœuvre contre nous depuis le début. Mais nous irons bientôt à son enterrement, je vous le promets. »

Après quelques petites phrases du même genre, il raccrocha l'appareil, puis retourna vers la porte. Avant de sortir, il ajouta :

« Jusqu'ici, Regan, vous agissiez dans la coulisse et nous ne pouvions deviner d'où venaient les coups. Nous allions même nous attaquer à un inconnu beaucoup plus puissant que vous. À présent, nous jouons sur le velours. Demain, à pareille heure, rendez-vous ici pour les obsèques, et vous ne serez point de ceux qui suivront le convoi. Vous serez le cadavre, et un fichu cadavre, financièrement parlant, lorsque nous aurons réglé votre compte.

— C'est le vieux Morgan tout craché, observa le loup.

— Quel malheur qu'il ne vous ait pas fait votre affaire lui-même ! Cela m'eût évité bien des tracas, dit Francis en sortant.

— Et des frais ! lança Regan. Cela vous coûtera chaud, et encore vous ne parviendrez pas à vos fins. »

« Demain est le jour fatal, dit Francis à Bascom en le quittant ce soir-là. Demain à cette heure je serai tout prêt pour la collection de Regan, scalpé, dépecé, desséché au soleil et fumé. Qui aurait cru que ce vieux putois m'en voulait à ce point ? Si seulement Charley Tippery pouvait se procurer un peu de l'argent superflu de son papa...

— Ou si seulement le gouvernement américain voulait déclarer un moratoire », soupira Bascom.

À huit heures le lendemain matin, Francis ne se trouvait pas chez lui pour recevoir Charley Tippery. Pendant la nuit une activité fébrile avait régné à Washington et le télégraphe avait annoncé dans tout le pays que les Etats-Unis, bien que n'étant pas en guerre, avaient proclamé le moratoire. Réveillé à sept heures par Bascom en personne, qui lui apporta cette nouvelle, Francis se leva et accompagna l'agent de change à son bureau. Le moratoire leur rendait l'espérance, mais il restait de la besogne à abattre.

Cependant, Charley Tippery ne fut pas le premier à se présenter à la somptueuse résidence de Riverside

Drive. Quelques minutes avant huit heures, Parker fut surpris de voir Henry et Léoncia, hâlés par le soleil et en vêtements de voyage, pénétrer en bousculant le deuxième maître d'hôtel qui leur avait ouvert la porte.

« Inutile d'insister, leur dit Parker. M. Morgan n'est pas chez lui.

— Où est-il alors? demanda Henry, en changeant de main la lourde valise qu'il portait. Il faut que nous le voyions « pronto »... et sachez que « pronto » signifie tout de suite. D'abord, qui êtes-vous?

— Je suis l'homme de confiance de M. Morgan, répondit Parker d'un ton solennel. Et vous?

— Je m'appelle Morgan », répondit Henry tout en regardant autour de lui. Il pénétra dans le bureau-bibliothèque et, à la vue des appareils téléphoniques, ajouta : « Où se trouve Francis en ce moment? Quel numéro dois-je demander?

— M. Morgan m'a donné des instructions formelles pour que personne ne lui téléphone, sauf pour affaires urgentes.

— Il s'agit d'une affaire urgente. Quel numéro faut-il demander? »

Le visage du serviteur demeura impassible.

« Dites-moi d'abord ce que vous avez à lui communiquer. »

Henry lâcha la valise et fut sur le point de se jeter sur Parker, mais Léoncia intervint.

« Dis-le-lui!

— Le lui dire? Je ferai mieux que cela : je vais le lui montrer. Approchez. »

Il entra dans la bibliothèque, mit la valise sur une table.

« Ecoutez-moi bien, monsieur l'homme de confiance de M. Morgan. Nous venons ici pour des affaires de la plus haute importance. Afin de sauver votre maître, nous lui apportons des millions... ici, à l'intérieur de cette valise... »

Parker recula en entendant ces derniers mots. Ces étranges visiteurs devaient être des fous, ou des criminels. Que diable pouvait contenir leur valise? Peut-être de la dynamite?

« Approchez! »



Henry le retint par le col de son vêtement au moment où il se disposait à fuir. De l'autre main, il ouvrit la valise et lui montra un monceau de pierres précieuses brutes.

« Etes-vous convaincu, maintenant? s'écria Henry. Cette fois, veuillez me donner le numéro.

— Asseyez-vous, Monsieur... et Madame, murmura Parker, avec des révérences et des sourires. Je vous en prie, asseyez-vous. J'ai laissé dans la chambre de M. Morgan le numéro qu'il m'a donné ce matin. Je vais le chercher. »

Une fois hors de la bibliothèque, Parker ne perdit pas de temps. Il posta un valet de pied à la porte d'entrée, un second à la porte de la bibliothèque, puis d'autres serviteurs aux étages supérieurs, avec mission de surveiller le couple criminel. Lui-même, au moyen du téléphone de l'office, se mit en communication avec le bureau de police le plus proche.

« Oui, Monsieur, dit-il au commissaire, ce sont deux fous ou deux assassins. Veuillez envoyer immédiatement une voiture cellulaire. Qui sait ce dont ils sont coupables? »

Entre-temps, la porte d'entrée s'ouvrit et laissa passer Charley Tippery. La valet de pied gardant la porte du bureau-bibliothèque l'accueillit aimablement, comme un des meilleurs amis de son maître. A cette heure matinale, Charley était encore en habit. Il traversa la vaste pièce et s'approcha des deux étrangers. Leurs visages bronzés par le soleil et leur accoutrement, au lieu de lui inspirer de la méfiance, comme à Parker, suscitèrent sa curiosité. La beauté de Léoncia le frappa et il admira tout de suite sa grande distinction; l'allure fière d'Henry lui inspira du respect.

« Bonjour. Vous êtes des amis de Francis? leur demanda-t-il.

— Plus que des amis! s'écria Léoncia. Nous venons ici pour le sauver. J'ai lu les journaux de ce matin. N'était la stupidité de ces domestiques... »

Aussitôt Charley Tippery tendit la main à Henry.

« Permettez que je me présente : Charley Tippery.

— Moi, je me nomme Morgan, Henry Morgan. (Il

serra la main de Tippery.) Et voici Miss Solano... la señorita Solano... ma sœur.

— Je suis venu ici pour la même raison que vous, annonça Tippery une fois les présentations terminées. Pour tirer Francis d'embarras, il nous faut de l'argent liquide, ou des valeurs négociables. J'ai apporté avec moi ce que j'ai pu récolter pendant la nuit, et je crains que ce ne soit insuffisant...

— Combien apportez-vous? demanda brusquement Henry.

— Un million huit cent mille dollars... et vous?

— Des pierres », dit Henry en montrant la valise ouverte, sans se douter qu'il avait affaire au descendant de trois générations d'experts en pierres précieuses.

Un bref examen d'une douzaine des gemmes prises au hasard, et une estimation à vue d'œil de la qualité, et Charley changea aussitôt d'expression.

« Mais cela vaut des millions! et des centaines de millions! Que comptez-vous en faire?

— Les négocier afin d'aider Francis, répondit Henry. Ces pierres représentent une énorme garantie, n'est-ce pas?

— Fermez cette valise! s'écria Tippery. Je vais téléphoner à mon père avant qu'il quitte la maison, expliqua-t-il. C'est à cinq minutes d'ici. »

Au moment précis où Tippery venait d'échanger une courte conversation téléphonique avec son père, Parker entra, suivi d'un lieutenant de police et de deux policiers.

« Les voici, lieutenant, arrêtez-les! dit Parker. En voyant Tippery, il ajouta : Oh! je vous demande pardon, monsieur Tippery. Il ne s'agit pas de vous, évidemment... mais des deux autres.

— N'arrêtez personne, lieutenant, dit Charley en riant. Vous pouvez renvoyer le panier à salade. J'arrangerai tout cela avec l'inspecteur. Pour l'instant, mon lieutenant, accompagnez-moi, ainsi que cette valise et ces deux sujets suspects, jusqu'à chez moi. Vous me servirez de garde du corps... Cette valise contient des millions, des millions de dollars. Quand je l'ouvrirai devant mon père, vous assisterez à un spectacle

qui en vaudra la peine. Allons, en route. Nous gaspillons un temps précieux. »

Henry et Charley avancèrent simultanément la main vers la valise, mais le lieutenant Burns s'élança pour la prendre.

« Il est préférable, je crois, que je la porte jusqu'à ce que l'affaire soit terminée, dit Henry.

— L'essentiel, concéda Charley Tippery, est de ne point perdre une seconde. Il nous faudra encore du temps avant de négocier ce tas de gemmes. Allons, dépêchons-nous! »

## CHAPITRE XXIX

Grâce au moratoire, le marché se redressait et même certaines valeurs remontaient, mais celles que détenait Francis continuaient à baisser par suite des manœuvres de Regan qui voyait, avec joie, les paquets d'actions des Pétroles de Tampico jetés sur le marché par Francis pour essayer de soutenir les prix.

« Nous voilà flambés! s'écria Bascom s'adressant à Francis, toute la Bourse remonte, sauf vos valeurs. Regan est assoiffé de sang. Je ne l'aurais jamais cru de cette force! Nous sommes perdus... finis... vous, moi, nous tous... finis! »

Jamais Francis ne s'était montré si calme. Puisque la partie était perdue, pourquoi se tourmenter? semblait-il se dire. Simple spectateur de sa débâcle, il entrevoyait des possibilités inconnues de Bascom, qui, lui, était trop familier avec le jeu pour espérer encore.

« Ne vous tracassez pas, conseillait Francis. Fumons et discutons la situation avec calme. »

Bascom eut un geste d'impatience.

« Ecoutez-moi, Bascom. Vous dites que je suis ruiné? »

Son agent de change fit un signe d'acquiescement,

« Et que vous l'êtes également? »

De nouveau il hocha la tête.

« Nous sommes donc tous deux irrémédiablement fichus, continua Francis. Vous admettez qu'un homme ne peut tomber plus bas, financièrement parlant? »

— Nous perdons un temps précieux, protesta Bascom.

— Mais non. Si nous sommes complètement à sec comme vous le prétendez, le temps, les ventes, les achats, plus rien n'a de valeur à nos yeux. Pour nous, tout cela n'existe plus, comprenez-vous?

— Dites toujours. En ce qui me concerne, je sais que je ne puis rien faire et qu'il ne me reste plus rien à perdre.

— Essayez de me comprendre. En tant qu'agent de change, vous pouvez continuer à vendre et à acheter, tant qu'il vous plaira, en mon nom et au vôtre. Impossible de perdre désormais. Tirez ce que vous voudrez de zéro, il reste toujours zéro. Nous avons risqué ce que nous possédions, à présent risquons ce que nous n'avons pas. »

Bascom protesta faiblement, mais Francis finit par le convaincre.

« Souvenez-vous qu'un nombre quelconque, tiré de zéro, donne zéro comme résultat. »

Et pendant l'heure suivante, Bascom, entraîné comme dans un cauchemar par la fantaisie de Francis, se lança dans la plus étrange aventure boursière de sa vie.

A onze heures et demie, Francis lui dit, en éclatant de rire :

« Cela suffit maintenant. Mais vous voyez, nous ne sommes pas plus mal en point qu'il y a une heure. »

Bascom d'un geste lent décrocha le récepteur. Il allait donner les ordres qui mettraient un terme à la bataille, lorsque la porte s'ouvrit et Francis saisit le bras de l'agent de change et l'arrêta net.

« Halte! » cria Francis.

Ils écoutèrent la chanson qui précédait le chanteur :

*Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mâ!*

Et Henry entra, une lourde valise à la main. Francis joignit sa voix à la sienne.

« Que se passe-t-il? » demanda Bascom à Charley Tippery qui, toujours en habit, paraissait à bout de forces.

De la poche de son gilet il tira trois chèques dont les sommes, additionnées, accusaient un total d'un million huit cent mille dollars. Bascom hocha la tête.

« Trop tard, dit-il. Ce serait une goutte d'eau dans la mer.

— Attendez, s'écria Tippery, prenant la valise et l'ouvrant : ceci vous aidera peut-être. »

Il en retira une énorme liasse de bons du Trésor et d'autres valeurs tout aussi solides.

« Combien cela vaut-il? » balbutia Bascom, qui sentait revenir son courage.

Francis, subjugué par cette vision, cessa de chanter. Bascom et lui furent encore plus stupéfaits lorsque Henry tira de sa poche une douzaine de chèques représentant chacun un million de dollars.

« Il y en a encore beaucoup d'autres en chemin, déclara Henry d'un air détaché. Le bruit court que, te croyant vaincu, tu as abandonné la lutte. Prends ce qu'il te faut et donne une sévère leçon à tes ennemis.

— Tu as enfin trouvé le trésor de Sir Henry?

— Non, Francis, cette somme représente le tiers du trésor des Mayas... Un autre tiers est chez Enrico Solano, et le troisième déposé à la Banque Nationale des Joailliers et des Commerçants. J'ai d'autres nouvelles pour toi lorsque tu auras le temps de m'écouter. »

Bascom savait mieux que lui ce qu'il convenait de faire et déjà il lançait par le téléphone des ordres d'achat si prodigieux que la fortune entière de Regan n'aurait pas suffi à rembourser la marge de ses ventes à terme.

« Torres est mort! lui apprit Henry.

— Bravo! fut l'oraison funèbre de Francis.

— Mort comme un rat dans une trappe. J'ai vu sa tête qui en sortait. Le jefe politico a succombé également. Et encore quelqu'un d'autre...

— Pas Léoncia, au moins! » s'écria Francis.

Henry hocha la tête.

« Un membre de la famille Solano... le vieil Enrico? demanda Francis.

— Non, ta femme, Mme Morgan. Torres l'a abat-tue d'un coup de fusil. Je me trouvais à ses côtés lorsqu'elle est tombée. A présent, j'ai encore du neuf à t'apprendre, Léoncia est là, dans le bureau à côté, et elle t'attend... Patiente un peu : laisse-moi achever. Si j'étais un certain Chinois, je te ferais payer un million le secret que je vais te dévoiler.

— Parle!

— Oh! c'est une excellente nouvelle. Figure-toi que j'ai une sœur.

— Quoi de drôle là-dedans? Je savais que tu avais des sœurs en Angleterre.

— Tu ne comprends pas. Je te parle d'une nouvelle sœur, la plus jolie femme que l'on puisse voir.

— C'est très bien, mais en quoi veux-tu que cela me touche?

— Erreur. Tu vas l'épouser, avec mon consentement.

— Elle pourrait être dix fois ta sœur et dix fois plus jolie que je ne l'épouserais pas.

— Eh bien, je te parie que ce mariage aura lieu.

— Je te parie mille dollars que cela ne se fera pas.

— Bon. A présent, va la voir, elle t'attend dans le bureau.

— Avec Léoncia?

— Non, seule.

— Ne m'as-tu pas dit que Léoncia se trouvait dans le bureau à côté?

— Je ne le démens pas. Léoncia est là, et toute seule. Elle désire te parler. »

Francis commençait à s'impatienter.

« Cette plaisanterie va-t-elle bientôt finir? Tu m'annonces que ta nouvelle sœur est là, dans le bureau; ensuite, tu me dis qu'il s'agit de ta femme.

— Qui prétend que je suis marié?

— Suffit! Je vais voir Léoncia et reviendrai près de toi quand tu auras retrouvé ton bon sens. »

Il se dirigea vers la porte, mais Henry le retint.

« Une seconde, et tu comprendras tout : je ne suis

pas marié. Une seule femme t'attend là. C'est ma sœur, Léoncia. »

Francis demeura étourdi par la nouvelle. Il lui fallut une bonne minute pour rassembler ses pensées. De nouveau il se précipitait sur la porte, lorsque Henry l'arrêta.

« Ai-je gagné mon pari? » demanda Henry.

Mais Francis le bouscula, ouvrit la porte en coup de vent et la fit claquer bruyamment derrière lui.

## DOS A DOS CONTRE LE GRAND MAT

PAROLES DE LOUIS POSTIF

MUSIQUE DE JEAN ROUGERIE

100 *mf* 3 3

PIANO

CHANT *mf* 3 3 3

*Si vous bri - guez joie et for - tu - ne aventu - riers é - cou - tez moi fuyez le*

PIANO

CHANT 3 3 *FF*

*port fu - yez la du - ne et de la mer soyez les rois*

PIANO

CHANT *P* 3 *P'* 3 *m. f. ...*

*le vent hurle et l'onde est profonde démons au robuste es - to - mac Nous pourrions de*

PIANO

CHANT 3 *F* 3 *ral...* 3 *F*

*vorèr le monde dos à dos contre le grand mat!*

PIANO

The musical score is arranged in a vertical format with alternating piano and vocal staves. The piano parts are written in a grand staff (treble and bass clefs) with a key signature of three flats (B-flat, E-flat, A-flat) and a 2/4 time signature. The vocal parts are written in a single staff with a treble clef. The score includes dynamic markings such as *mf*, *FF*, *P*, *P'*, *m. f.*, *F*, and *ral...*. There are also tempo markings like '100' at the beginning and '3' indicating triplet rhythms. The lyrics are written in French and are placed below the vocal staves.



## DOS A DOS CONTRE LE GRAND MAT!

Si vous briguez joie et fortune,  
Aventuriers, écoutez-moi!  
Fuyez le port, fuyez la dune,  
Et de la mer soyez les rois!

*Chœur :*

Le vent hurle et l'onde est profonde,  
Démons au robuste estomac,  
Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!

Tirez vos pistolets, vos dagues,  
Crevez les fronts, percez les cœurs,  
Que le sang ruisselle par vagues,  
O farouches et noirs vainqueurs!

*Chœur :*

Le vent hurle et l'onde est profonde,  
Démons au robuste estomac,  
Nous pourrions dévorer le monde,  
Dos à dos contre le grand mât!

Vive le rhum brûlant qui grise!  
Vive l'ouragan éperdu!  
Toute fille doit être prise  
Et tout capitaine pendu!

*Chœur :*

Le vent hurle et l'onde est profonde,  
 Démons au robuste estomac,  
 Nous pourrions dévorer le monde,  
 Dos à dos contre le grand mât!

Ivres de pillage et d'espace,  
 Soyons fiers d'être des coquins!  
 Gardons tout ce qui sur l'eau passe  
 Et laissons le reste aux requins!

*Chœur :*

Le vent hurle et l'onde est profonde,  
 Démons au robuste estomac,  
 Nous pourrions dévorer le monde,  
 Dos à dos contre le grand mât!

LOUIS POSTIF,  
 d'après GEORGE STERLING.

*Cette chanson de pirates a été créée, le 4 octobre 1934, au Poste Radiophonique Parisien (Minute de l'Intran), par le baryton Martial Singher, de l'Opéra de Paris.*

